

# cahiers

## LEON TROTSKY



**Gary Tennant** ☐ Le POR(T) réorganisé et la Révolution de 1959

**Jacky Chemouni** ☐ Trotsky, le père

**Alan Woods** ☐ La véritable histoire de l'*Orchestre Rouge*

**Anatoli A. Sokolov** ☐ La Comintern et le Vietnam

**Pierre Broué** ☐ Lettre à Carolina

**74**

juin 2001

Revue trimestrielle ☐ Institut Léon Trotsky

# CAHIERS LÉON TROTSKY

Revue éditée par l'Institut Léon Trotsky

---

L'Institut Léon Trotsky a pour but de promouvoir l'oeuvre de Léon Trotsky sous ses divers aspects [...], préparer la publication en langue française des *OEuvres* de Léon Trotsky [...] éditer les *Cahiers Léon Trotsky* destinés à établir un lien entre toutes les personnes intéressées par les travaux de l'Institut [...] et à permettre la publication de textes et documents concernant l'auteur et le mouvement ouvrier mis au jour au cours de recherches, regrouper ou recenser toute information, documentation ou archives concernant Trotsky et son OEuvre. (Extraits des statuts de l'Institut, association selon la loi de 1901).

---

## BUREAU DE L'INSTITUT LÉON TROTSKY

Pierre Broué, président et directeur scientifique, Gilles Vergnon, secrétaire,  
Rédaction des *Cahiers* : Pierre Broué, BP 276, 38407 Saint Martin d'Hères Cedex

### Administration des *Cahiers* :

Luc Aujame, 477 chemin du Puits, 69210 Fleurieux sur l'Arbresle

---

## ABONNEMENT

Abonnement de soutien : 300 F, 350 F et plus

### Etudiants :

demi tarif pour les moins de 25 ans, sur présentation de la carte d'étudiant

• France : 4 Nos (1an) 150 F

### Particuliers :

• France : 4 Nos (1an) 300 F

• France : 8 Nos (2ans) 600 F

• Etranger : 4 Nos (1an) 350 FF

• Etranger : 8 Nos (2ans) 700 FF

### Institutions :

• France : 4 Nos (1an) 400 F

• France : 8 Nos (2 ans) 800 F

• Etranger : 4 Nos (1an) 450 FF

• Etranger : 8 Nos (2 ans) 900 FF

Tous les anciens numéros des *Cahiers* sont actuellement disponibles au prix unitaire de **50 frs pour les abonnés** (prix public de 80 frs) + frais de port.

Petite collection du N° 1 à 20 : 600 frs (+ 45 frs de frais de port)

Grande collection du N° 1 au 39 : 1 500 frs (+ 80 frs de frais de port)

**Pour l'étranger** les prix indiqués ne sont valables que pour des paiements en francs français sur une banque française (ou correspondante) ou par mandat postal international,

sinon les frais bancaires s'élèvent à 100 frs.

Ainsi tout paiement en monnaie étrangère doit être majoré de 50 frs (frais de change)

et tout paiement sur une banque étrangère de 50 frs (commission pour la banque)

**Règlement** à l'administration des *Cahiers Léon Trotsky*

par chèque bancaire ou postal libellé à l'ordre de ILT

à adresser à Luc Aujame - 477 chemin du Puits, 69210 Fleurieux sur l'Arbresle, France

---

# cahiers

## LEON TROTSKY

---

n° 74

Juin 2001

---

Présentation ..... 3

### ARTICLES ET ÉTUDES

**Gary Tennant**

— Le Parti Ouvrier Révolutionnaire (Trotskyiste) réorganisé et la Révolution de 1959 ..... 5

**Jacky Chemouni**

— Trotsky, le père : l'attitude de Trotsky à l'égard des troubles mentaux et de la psychanalyse de sa fille Zina ..... 39

**Alan Woods**

— A la mémoire de Valéry Sabline : la véritable histoire de l'*Orchestre Rouge* ..... 95

**Anatoli A. Sokolov**

— La Comintern et le Vietnam : la formation des cadres politiques vietnamiens dans les universités communistes soviétiques ..... 111

**Pierre Broué**

— Lettre à Carolina : lutte pour l'Histoire, lutte pour la Révolution.. 117

## NOTES DE LECTURE

— Philippe Campinchi, *Les lambertistes, un courant trotskyste français* ..... 127

par  Achievé d'imprimer  
en juillet 2001  
IMPRIMERIE LIENHART  
à Aubenas d'Ardèche

Dépôt légal juillet 2001

N° d'imprimeur : 3476

Printed in France

Photo de couverture : Fidel Castro en avril 1961 : Discours de proclamation du caractère socialiste de la Révolution. Voir la troisième partie de l'article de Gary Tennant sur le trotskysme à Cuba

## *Présentation*

Nos lecteurs trouveront dans ce numéro la suite et la fin de la longue étude de **Gary Tennant** sur les trotskystes cubains, malheureusement amputée de ses notes, comme nous avons été obligés de le faire plus tôt. Nos lecteurs avides de références (ce n'est pas un reproche) pourront les trouver dans l'édition anglaise à *Revolutionary History*.

Nous avons en projet une discussion entre Gary Tennant et l'historien cubain **Rafael Soler Martinez**. Malheureusement ce dernier vient de mourir. Nous publierons son article sur les origines du trotskysme à Cuba, mais sans la discussion prévue puisque nous ne pouvons plus lui donner la parole.

Notre camarade polonais **Zbigniew Kowalewski** propose en revanche et en remplacement d'ouvrir la discussion sur le travail de Gary Tennant. **Eric Toussaint** qui vient de publier un ouvrage se joindra-t-il à ce chœur ?

Nous présentons ensuite une innovation avec une intervention sur Trotsky du psychanalyste **Jacky Chemouni**, qui n'est pas marxiste. Trotsky est assez grand pour se défendre et supporter toutes les épreuves et celle-ci nous a parue intéressante et sérieuse.

L'historien russe **Anatoli Sokolov** nous a adressé, par **Sacha Pantsov**, une communication à un colloque sur la Comintern et le Vietnam. Après avoir hésité, devant une référence un peu « **rituelle** » en conclusion, mais nous sommes décidés, le culte d'Ho Chi Minh faisant partie de l'histoire et l'article étant riche.

Le camarade britannique **Alan Woods** a écrit la véritable histoire du navire de guerre soviétique dont un journaliste, puis des cinéastes, ont fait un *best-seller* et un film à succès sous le nom d'*Octobre rouge*. Au nom de nos lecteurs, merci

à Alan d'avoir autorisé cette publication passionnante et à *Socialist Appeal* qui a publié l'original en anglais.

Enfin **Pierre Broué** nous a donné copie d'une lettre adressée à une jeune camarade du PTS argentin, **Carolina**, qui lui avait écrit pour lui demander son avis sur l'histoire militante : ce texte a été publié d'abord à Buenos-Aires.

**Gary Tennant**

## **Le Parti Ouvrier Révolutionnaire (Trotskyiste) réorganisé et la Révolution de 1959**

Cet article décrit le développement organisationnel et théorique des trotskystes à Cuba à la lumière de l'activité individuelle des trotskystes pendant l'insurrection dirigée par le Movimiento 26 de Julio, M26J. Je relate ensuite la formation du Partido Obrero Revolucionario (Trotskyista) POR(T) tôt en 1960, sa composition géographique et sociale et sa dissolution forcée en 1965. J'assure que, bien que le POR(T) n'ait été qu'un petit groupe avec une base étroite dans le mouvement ouvrier, les éléments d'information suggèrent que les attaques contre les trotskystes cubains ont servi de baromètre reflétant la « *stalinisation* » de la révolution, c'est-à-dire, tandis que la répression fut au début le résultat de la montée de vieux *pesevistas* à des positions d'influence dans les institutions du gouvernement révolutionnaire, la dissolution forcée fut en définitive sanctionnée par la Direction de la Révolution, comme elle approuvait, en gros, nombre d'options politiques ayant la faveur du Kremlin et se situant, de façon très significative, aux côtés de l'Union soviétique dans son conflit avec la Chine. Dans la deuxième section de cet article, je me focalise sur les positions trotskystes en ce qui concerne les questions économiques et politiques du jour ; j'affirme que le POR(T) était essentiellement une continuation du Partido Bolchevique Leninista (PBL) des années 30 et du Partido Obrero Revolucionario

(POR) des années 40 et 50 en ce sens qu'il renonça à la nécessité pour le prolétariat de diriger la transformation socialiste de la société à travers ses propres organisations forgées dans la lutte anti-impérialiste et anticapitaliste. La troisième section considère l'importance que l'activité du POR et la répression dirigée contre lui se virent attribuer par les différentes tendances de la IVe Internationale et la mesure dans laquelle c'était significatif, en confirmant le réaligement des forces du trotskysme international. J'affirme ici que les trotskystes cubains ont été largement abandonnés par les grandes tendances à l'intérieur du trotskysme parce que les courants orthodoxes principaux avec lesquels les Cubains avaient eu le contact, avaient, du fait de l'essence de la Deuxième Guerre Mondiale, embrassé aussi en gros l'essence des arguments trotskystes cubains, « *Deuxième Période* » et « *Libération nationale* ». Ne réussissant pas à proposer un cours politique indépendant, pour la classe ouvrière, les trotskystes du monde entier non seulement ont identifié la direction privilégiée *fidelist*a et/ou un large bloc anti-impérialiste comme agents de la révolution socialiste, mais oublié les droits des dissidents prolétariens qui cherchaient de plus en plus à nager dans le milieu de la Nouvelle Gauche qui, elle, était passionnément et dans une certaine mesure non-critique quant aux mérites de Castro et de la Révolution cubaine. L'épilogue donne les grandes lignes d'activité de ceux des Cubains qui ont continué à être politiquement actifs et ont revendiqué après 1965 le manteau du trotskysme. Le but de cette section est d'établir que, alors qu'il y avait eu à Cuba une présence continue de trotskystes locaux après la suppression formelle du POR comme parti, l'activité du noyau post-1965 insistait sur le fait que les forces staliniennes et les mouvements de libération nationale non seulement ne pouvaient pas conduire la lutte contre la menace d'intervention impérialiste à Cuba, mais non plus étendre la révolution en Amérique Latine et au-delà. Le but de l'article est d'établir qu'alors qu'il y avait eu à Cuba une présence continue de trotskystes locaux, l'activité du noyau d'après 1965 a continué d'insister sur le fait que les forces staliniennes et les mouvements de libération nationale, non seulement ne peuvent pas mener la lutte contre la menace d'intervention impérialiste à Cuba, mais même ne peuvent pas étendre la révolution socialiste en Amérique Latine et au-delà.

## **Organisation de l'activité du POR(T) 1959-1965 et la lutte révolutionnaire de 56-59**

La participation des trotskystes, tant dans la *sierra* que dans le *llano* se répartissait en deux catégories. D'un côté, ceux des ex-membres du POR qui avaient renoncé ouvertement au trotskysme pour rejoindre le M26J à une étape antérieure et qui partageaient entièrement la primauté de la lutte directe pour la libération nationale. De l'autre, il y avait des individus qui participaient à la lutte armée quand elle était en route mais n'avaient jamais totalement rejeté la nécessité d'une organisation trotskyste. Ce second groupe d'ex-trotskystes a constitué le cœur de celui qui allait réorganiser le parti trotskyste cubain après la victoire de la révolution. Les deux exemples les plus éminents d'ex-membres du POR de la fin des années 50 qui avaient formellement renoncé au trotskysme pour rejoindre le M26 tout à fait au début étaient **Pablo Díaz** et **Antonio « Nico » Torres**. Díaz, qui résidait aux Etats-Unis depuis 1952, dirigeait le *Comité ouvrier démocratique d'Exilés et Emigrés cubains*, une organisation ouvrière de New York. Avec les organisations plus grandes de *l'Accion civica Cubana* et du *Comité Ortodoxo* de New York, ce *Comité ouvrier démocratique d'Exilés et d'Emigrés cubains* travaillait dans le *Club Patriotica 26 Juillet* à collecter des fonds pour l'insurrection, recruter des combattants et défier la propagande du régime de Batista aux EU. Recevant des instructions pour aller à Mexico en octobre 1956, Pablo Díaz rejoignit les membres de l'expédition du *Gamma* en qualité de l'un des 14 membres de l'état-major général de Fidel Castro. Cependant, avec le cafouillage lors du mouillage du bateau, Díaz revint à La Havane puis New York reprit son travail dans le Comité ouvrier au cours de l'insurrection. La mesure dans laquelle le trotskysme cubain s'était effondré en plaçant la lutte du nationalisme petit-bourgeois au-dessus de l'action indépendante de la classe ouvrière était évidente dans la thèse que Díaz soutint en octobre 1958 au congrès ouvrier de la Sierra Maestra.

Dans ce document, il assurait que, bien que la classe ouvrière avait le potentiel pour transformer socialement et politiquement le pays, du fait de son faible niveau de conscience, c'était au M26 qu'il revenait de prendre la responsabilité et d'agir en tant qu'agent de changement révolutionnaire. Manifestant aussi un autre trait caractéristique du trotskysme cubain, il assura

aussi que la classe ouvrière avait un rôle à jouer dans le renversement du régime Batista *via* la grève générale. Ressuscitant le vieux mot d'ordre d'« *Alliance ouvrière* », il affirmait que la grève générale ne pouvait l'emporter que si les sections ouvrières des divers partis et organisations révolutionnaires formaient un organisme de front unique qui élaborât un programme d'action pour mobiliser la classe ouvrière dans la poussée finale contre le régime de Batista.

Ce programme d'action que, faisant un emprunt au vocabulaire trotskyste, il appelait un programme de transition, n'allait pas pourtant pas au-delà d'un programme minimum de revendications économiques et démocratiques. Il incluait un appel pour une journée maximum de travail de 6 heures par jour dans l'industrie du sucre sans réduction du salaire, une semaine de travail maximum de 40 heures, la sécurité sociale et le paiement de congés de maternité, ainsi qu'une pleine démocratie syndicale permettant l'élection des responsables par les travailleurs eux-mêmes.

Des autres anciens trotskystes restés à Cuba pendant la période de l'insurrection, le plus éminent était Nico Torres. Après avoir satisfait la direction du M26 en assurant qu'il n'était plus trotskyste, il fut nommé adjoint du commandant de la Sección Obrera de Guantánamo, sous **Octavio Louit Venzant**, le 25 septembre 1955. Du fait du relatif succès initial de la section ouvrière gantanameño du M26, ses dirigeants, Torres y compris, devinrent très vite des dirigeants nationaux, les premiers à aller au Front ouvrier national et à la réorganisation de la CTC à partir de 1959. Entre autres trotskystes ou anciens trotskystes actifs au M26 à Cuba même, on relève les noms d'**Alejandro Lamo** et **Gustavo Fraga** dans la province d'Oriente.

Tandis qu'Alejandro Lamo, un ex-trotskyte de Santiago de Cuba rejoignait l'Armée rebelle, Gustavo Fraga était l'un des dirigeants de la section ouvrière de Guantánamo et Yateras. Avec Nico Torres et d'autres, Fraga prépara le premier projet d'organisation des sections ouvrières du M26. Il mourut dans l'explosion accidentelle d'une bombe dans une fabrique d'explosifs en août 57. Parmi ceux des ex-trotskytes qui prirent part à la lutte après son déclenchement, mais qui n'avaient jamais totalement abandonné l'idée de construire un parti trotskyste d'avant-garde, il y avait un noyau de membres de la branche de Guantánamo avec **Juan Medina**, **Luciano García**, **Idalberto Ferrera Acosta**, ainsi que **Roberto Acosta Hechevarría** à La Havane.

A Guantánamo, la maison de Ferrera servait de lieu de réunion et de refuge pour les divers groupes révolutionnaires et « *combatientes* ». Idalberto Ferrera Acosta était un employé civil et organisateur syndical dans la base navale US et sa femme **Guarina Ramírez Acosta** prit également part aux activités clandestines de la *Resistencia Civica* et du *M 26*. Guarina Ramírez servait de courrier pour **Ivan Rodríguez**, un des dirigeants du mouvement à Guantánamo avant de rejoindre la colonne « *18 Antonio López* » au « *Second Front Frank País García* » comme enseignante. Leurs enfants, devenus les dirigeants du parti trotskyste après 1959, prirent part également à l'insurrection à des titres variables. **Idalberto Ferrera Ramirez** et **Juan León Ferrera Ramirez** étaient au début actifs dans les cellules étudiantes du M26 avant de monter à la Sierra après l'ouverture du second front. Idalberto Ferrera fut actif dans la guérilla au début, avant de devenir infirmier. Juan León Ferrera, après avoir réussi à faire passer de l'équipement radio, des armes et des munitions de la base navale à la Sierra, conduisit un groupe de huit guerilleros au Second Front et devint sergent dans l'Armée rebelle. D'autres anciens du POR furent également actifs dans la région de Guantánamo, dans le mouvement syndical, particulièrement chez les cheminots : selon **Adolfo Gilly**, éminent trotskyste latino-américain de l'époque, **Juan Medina** et **Luciano Garcia**, en tant que dirigeants du syndicat des ouvriers du Rail à Guantánamo ont rendu compte qu'ils avaient soutenu une alliance M26-PSP à une conférence syndicale dans la Sierra pendant l'insurrection. On ignore si c'était ou non sur la base d'un quelconque programme d'action.

Ailleurs, à La Havane, Roberto Acosta, un membre fondateur, dirigeant de GBL à Santiago de Cuba, militait dans la Résistance civique ; entre autres, il fit de sa maison un refuge pour son collègue ingénieur **Manolo Rey**, chef d'*Acción y Sabotaje*. Il y collaborait aussi avec le M26 et fit partie du réseau qui préparait des messages et la correspondance pour Fidel Castro et les dirigeants de l'Armée rebelle dans la Sierra Maestra. A l'époque où éclata l'insurrection, il n'y avait donc aucun groupe trotskyste organisé à Cuba, bien que nombre d'ex-membres du PBL et du POR aient participé à la lutte armée quand et comme ils l'ont pu. Cependant, après plus de deux décennies de combat avec peu de succès, leur engagement les avait entraînés à bien des égards à suivre une stratégie politique qui avait beaucoup en commun avec celle que défendaient **Mella** dans l'ANERC

et les premiers dissidents de l'OCC. C'est-à-dire qu'en soutenant un mouvement insurrectionnel avec les forces du nationalisme petit-bourgeois, ils subordonnaient en pratique l'indépendance politique prolétarienne à la lutte pour – au mieux – une révolution démocratique anti-impérialiste.

La principale discussion publiée qui s'est reflétée sur l'activité et l'interdiction du POR(T) après la Révolution de 1959 a été commencée par un discours de **Jack Barnes**, du SWP des USA, le 31 décembre 1978. Il assurait que la « *spécialité* » des trotskystes cubains avait été leur appel ultra-gauchiste à une marche sur la base navale de Guantanamo pour en chasser les forces impérialistes. **Adolfo Gilly** et **Angel Fanjul**, deux trotskystes argentins qui, en tant que membres du Bureau Latino-Américain, avaient passé du temps à Cuba avec le POR(T) s'en sont pris à la déclaration de **Barnes**, l'accusant de déformer les faits et de répéter les calomnies stalinienne pour répondre aux intérêts politiques du SWP. Ils affirmaient que la conduite du POR(T) était loin d'être sectaire et constituait en fait une lutte principielle contre le stalinisme à Cuba, pour le droit des tendances révolutionnaires à fonctionner légalement.

En réponse, **José G. Pérez** rendit publiques les critiques initiales du SWP sur l'activité du POR(T). Tout en répétant l'accusation que la caractéristique distinctive des trotskystes cubains était leur appel à la prise militaire de la base de Guantánamo, il disait aussi que l'ultra-gauchisme du POR(T) lui faisait perdre une occasion de faire un bloc avec la direction *fidelista*. En considération de ces interprétations bien différentes, j'étudie l'intervention des trotskystes cubains dans la révolution et j'affirme que les accusations selon lesquelles le POR(T) aurait agi de façon ultra-gauchiste, particulièrement sur la question de la base navale US, sont sans fondement et ne servent que de rideau de fumée pour déguiser le flux et le reflux de l'influence stalinienne sur le cours de la révolution.

En fait, les éléments dont on dispose indiquent que la campagne contre les trotskystes cubains, qui a commencé avec celles du PSP en 1960, et n'a cessé de s'intensifier au cours des années suivantes, quand les vieux *pesepistas* ont réussi à lier les institutions de la Révolution à leur dénonciation du trotskysme et ont ainsi reflété l'influence de Moscou sur le gouvernement révolutionnaire et finalement l'approbation de la direction *fidelista* donnée à nombre d'options politiques centrales qui avaient la faveur des staliniens pro-Moscou.

Après la victoire de la Révolution, bien qu'il n'y eût à Cuba aucune organisation trotskyste formellement constituée, un noyau d'anciens du PBL et de membres du POR continuaient leur agitation dans le milieu nationaliste petit-bourgeois, apparemment dans le cadre d'une tentative de renforcer la position du prolétariat dans les institutions révolutionnaires en mouvement.

La perspective d'un travail large dans un large secteur révolutionnaire est illustrée par l'exemple de l'intervention d'Idalberto Ferrera Costa au sein du *Movimiento de Superación del Barrio Sur*, une organisation de communautés formée spontanément, précurseur de la campagne d'alphabétisation à Guantánamo comme de la collecte d'argent pour des projets agraires et l'organisation de gardes dans les établissements publics. Les trotskystes cubains avaient perdu le contact avec la IVe Internationale à la fin des années 40-début des années 50.

Ils rétablissent des relations avec le mouvement international en 1959, après l'arrivée d'**Olga Scarabino**, dite **Miranda**, une représentante uruguayenne du Bureau Latino-Américain (BLA) du Secrétariat international (SI) de la IVe Internationale, dirigé par **J. Posadas (Homero Cristalli)**. Contrairement aux affiliés du Comité international, les groupes trotskystes adhérents au SI soutenaient formellement les thèses « *pablistes* » selon lesquelles divers mouvements staliniens et de libération nationale étaient des agences pour la révolution socialiste. Du fait de cette ligne aussi modérée sur les forces de classe en conflit, il n'est pas surprenant que les premières relations ou contacts de Scarabino avec les militants du M26 en 1959 aient été, dit-on, caractérisés par leur cordialité et leur esprit fraternel.

On lui donna accès à la radio et à la télévision, et c'est au cours d'une émission qu'elle lança un appel public aux trotskystes cubains pour une rencontre. Cependant, bien que sa présence ait accéléré le processus de réorganisation d'un parti trotskyste à Cuba, selon plusieurs témoignages, ce fut à l'initiative des trotskystes cubains eux-mêmes qu'un parti trotskyste fut constitué très tôt en 1960. Le POR(T) cubain fut fondé le 6 février 1960 et formellement proposé pour la reconnaissance comme section cubaine de la IVe Internationale à son VIe congrès mondial en janvier 1961 auquel Scarabino était déléguée.

Ne comptant que sur environ 40 membres, le POR(T) rétablit ouvertement des branches dans les trois centres urbains où l'ancien POR(T) avait survécu

vers les années 40, à savoir La Havane, Santiago de Cuba et Guantánamo. Il loua un bureau public à sa base principale de Guantánamo. Malgré sa petite taille, le POR(T) avait de vraies racines dans la classe ouvrière à Cuba.

C'est principalement à cause de l'acquis du passé de lutte du trotskysme qu'après la fondation du POR(T), la perspective immédiate des premiers militants pour construire leur parti fut de recruter ceux des militants qui avaient appartenu au PBL et au POR dans les années 30 et 40. José Medina, le vieux trotskyste guantanamoño a été le premier secrétaire général, tandis qu'Idalberto Ferera Acosta, originaire aussi de Guantánamo et secrétaire général du POR(T) en 1961-62 s'installa au 12 rue Monte, dans le vieux La Havane, son appartement servant d'adresse publique du parti. Les autres membres du vieux PBL et des organisations du POR, qui ont pris part aux activités du POR refondé, comprenaient **Elias Suarez** et **Luciano Garcia** à Guantánamo et **Roberto Acosta, Roberto Tejera, Armando Machado et Mary Low Machado** à La Havane.

Pablo Díaz, un des dirigeants du POR dans les années 40 et un des membres du premier état-major général de 14 membres de Fidel Castro sur le *Gramma*, participait aussi aux réunions et aux groupes de discussion du POR(T) à La Havane. Cependant, du fait de ses liens avec la Direction révolutionnaire et de l'influence croissante du PSP dans ce cercle, il le fit toujours avec beaucoup de discrétion et ne prit aucune part aux activités publiques du POR(T).

D'autres militants, plus jeunes, qui complétaient le regroupement des membres des anciens du PBL et du POR comprenaient **Florida Farga**, fille de Gustavo Fraga, **Andrés Alfonso**, Idalberto Ricardo et Juan León Ferrera Ramirez, les trois fils d'Idalberto Ferrer Acosta et Guarina Ramirez. L'incorporation de nouvelles recrues au parti trotskyste confirma aussi sa composition ouvrière du POR(T). La majorité de la branche de Guantánamo étaient des responsables syndicaux et des militants connus pour leur dévouement aux droits et aux luttes des ouvriers.

A La Havane, après leur retour de la sierra, Ricardo Ferrera travailla dans le secteur commercial, tandis que Florida Farga et Andrés Alfonso travaillaient dans le transport, le dernier comme électricien dans un dépôt de réparation des autobus, un des rares techniciens dans les rangs du POR(T) fut Roberto Acosta, un ingénieur électricien dirigeant qui contribua à organiser la compagnie

d'électricité avant d'aller travailler au ministère de l'Industrie sous Che Guevara comme directeur des poids et mesures et de l'administration du temps. Les cadres cubains du POR(T) furent aussi renforcés à plusieurs reprises par des trotskystes latino-américains du SI de la IVe Internationale. Outre Olga Scarabino, les principaux envoyés étrangers comprenaient **Alberto Sendic (A. Ortiz)**, **José Lungarzo (Juan)**, **Adolfo Gilly (H. Lucero)** et **Angel Fanjul (Heredia)**.

J. Posadas, secrétaire du BLA, ne resta à Cuba que trois semaines au temps du Premier Congrès Latino-Américain de la Jeunesse en juillet-août 1960. Alors que ces envoyés latino-américains n'imposaient nullement l'existence d'un parti trotskyste à la révolution cubaine, leur présence n'était pas dénuée d'importance pour le jeune POR(T).

Les envoyés n'avaient pas d'emploi fixe, ils étaient payés et étaient effectivement capables de consacrer une grande partie de leur attention aux tâches du parti, à la préparation du matériel théorique et à l'aide pour la publication du journal. Ils avaient en outre une expérience récente de la construction d'un parti comme la connaissance des débats théoriques entre les tendances de la IVe Internationale dans les années 50 que n'avaient pas leurs camarades cubains.

Au début des années 60, l'engagement des trotskystes cubains dans les institutions révolutionnaires suggérait qu'ils étaient bien loin d'avoir une attitude sectaire. Outre le *Movimiento de Superacion del barrio Sur de Guantánamo*, les membres du POR(T) allaient travailler volontairement à la campagne, particulièrement à la campagne d'alphabétisation, rejoignant la *Federación de Mujeres Cubanas* et les milices récemment organisées.

A l'époque de la crise des missiles à Cuba, tous les membres du POR(T) étaient dans une unité militaire ou milicienne et une communication envoyée au Gouvernement révolutionnaire le 24 octobre mettait l'organisation dans son ensemble à la disposition du gouvernement comme l'a relevé Gilly :

« Les camarades de la section [...] ont voté une résolution disant qu'aucun membre ne pouvait ne pas entrer dans la milice ou ne pas faire de travail volontaire ».

Cependant, bien que de telles déclarations étaient loin d'être sectaires, elles n'avaient qu'un sens symbolique, l'attachement des trotskystes à la révolution. L'effectif réduit du POR(T) signifiait que la participation de ses militants aux

tâches du lieu de travail, du quartier et des organisations de milices n'affectait pas le cours de la Révolution.

La campagne contre le trotskysme et en particulier contre le POR(T) a été commencée par certains éléments du PSP pendant le premier Congrès Latino-Américain de la Jeunesse tenu à La Havane à la mi-1960. Devant les délégués trotskystes de toutes les Amériques, le PSP a ressuscité les vieilles accusations infondées suivant lesquelles les trotskystes, utilisant des phrases de gauche, ont agi en provocateurs poussant les EU à l'agression, étaient en réalité des instruments du FBI et de la CIA. Alors même que ces accusations furent reconnues finalement comme sans fondement par une commission spéciale du congrès, ce fut en dernière analyse l'intervention de **Juan León Ferrera**, qui parla et distribua un tract trotskyste aux délégués, qui réduisit les staliniens au silence. Il était apparu dans son uniforme de sergent et avec la longue chevelure qui signalait en lui un guerillero de l'Armée rebelle.

A ce stade relativement peu ancien de la révolution, bien que les cadres du PSP eussent déjà occupé des positions à un niveau moyen dans les institutions du Gouvernement Révolutionnaire, capitalisant à partir des appels à l'unité de Fidel Castro, leur position politique se situait encore à la droite de la direction révolutionnaire *fidelistas*. En tant que telle, la tentative du PSP de discréditer une petite voix révolutionnaire de gauche n'était nullement sanctionnée par la Direction révolutionnaire elle-même.

Au lieu de cela, elle reflétait la longue histoire de l'hostilité aux trotskystes des communistes officiels et de leur vieux désir d'empêcher le développement d'institutions représentatives manifestant une certaine mesure d'autonomie politique sur une base de classe. Là encore, les accusations du PSP selon lesquelles les trotskystes provoquaient l'agression US en appelant à une lutte contre les intérêts capitalistes indigènes et pour une extension des nationalisations étaient plutôt faibles comparées à l'éclat du tournant ultérieur de la Direction révolutionnaire contre la propriété US à Cuba.

Peu après la clôture du Congrès de la Jeunesse, apparemment contre toute attente pour le PSP, Castro étendit le champ des nationalisations de façon à y inclure la Cuban Telephone Cy et la Cuban Electric Cy.

Cependant, comme le PSP continuait à consolider son influence dans les institutions du Gouvernement révolutionnaire en 1962, la répression contre les

trotskyistes gagna de la force. Elle prit aussi un aspect plus coordonné avec l'aggravation de la tension politique à Cuba quand le pouvoir d'Etat fut directement menacé par les USA. Dans le premier exemple, la tentative d'invasion à la Playa Girón en avril 1961 servit de catalyseur pour le premier round de répression systématique contre les trotskystes. Dans les semaines qui ont suivi la victoire du Gouvernement révolutionnaire sur la force d'invasion entraînée par le gouvernement US vinrent les initiatives contre les trotskystes avec la saisie du n°10 du journal du POR(T) *Voz Proletaria*.

Comme symbole de leur attachement à la lutte pour le droit et pour la démocratie prolétarienne dans la révolution entre avril 1960 et avril 1961, les trotskystes avaient publié huit éditions de leur journal et un certain nombre de brochures. En outre, les journaux étaient parus avec le nom de leurs éditeurs et l'adresse publique du POR(T), d'abord au domicile de **José Medina** et **Luciano Garcia**, puis à celui d'Idalberto Ferrera Ramirez au 12 rue Monte à La Havane.

L'existence de *Voz Proletaria* avait aussi été annoncée à la Direction révolutionnaire par l'envoi d'exemplaires aux bureaux de Che Guevara et Fidel Castro. Cependant, le 26 mai 1961, avant la diffusion du numéro de mai, un groupe, agissant au nom d'un fonctionnaire de l'Imprenta Nacional contrôlée par le PSP, saisit toute l'édition imprimée du journal à l'imprimerie privée où il était préparé. Plus tard, le même jour, des fonctionnaires d'Etat, PSP, agissant sur l'ordre du Ministre du Travail, confisquèrent les plaques de l'édition du livre de Trotsky, *La Révolution permanente*.

Tandis que cet ordre, signé personnellement par le ministre du Travail en personne, autorisait la saisie du journal en assurant qu'il constituait « *de la propagande contre-révolutionnaire* », les raisons de cette intervention semblent bien être plutôt liées à la montée de l'influence pro-Moscou dans la Révolution.

Comme les trotskystes l'ont eux-mêmes suggéré, ces actions contre leurs publications avaient l'approbation de divers responsables du Gouvernement révolutionnaire, précisément parce que, dans les mois précédents, les cadres du PSP avaient consolidé leurs positions dans l'appareil d'Etat, particulièrement les syndicats et de larges secteurs des médias. Le POR(T) observa fort justement que ce processus avait été facilité par le besoin grandissant du gouvernement cubain de l'aide et du commerce soviétique face à la dégradation économique.

Le tour de vis avait aussi reçu le feu vert après que Guevara avait sévèrement critiqué l'édition d'avril de *Voz proletaria* sur la TV nationale. L'article en question assurait que les conseils d'avis technique mis en place sur les lieux de travail, officiellement pour permettre aux travailleurs de contrôler le processus de production dans des unités individuelles, avaient un caractère bureaucratique.

Bien que rien ne suggère que Guevara en personne sanctionnât la saisie de la presse du POR(T), dans ces années de la Révolution, il a effectivement reflété la perception qu'avait la Direction Révolutionnaire du trotskysme comme force contre-révolutionnaire. Le POR(T) présenta immédiatement une série de protestations auprès du Gouvernement révolutionnaire, exigeant les droits démocratiques de la liberté de la presse pour toutes les tendances révolutionnaires anticapitalistes qui défendaient traditionnellement l'Etat ouvrier cubain.

Cependant on ne leur répondit pas alors. Seul Guevara, en réponse à des questions diverses de journalistes étrangers et d'intellectuels, tenta de justifier l'interdiction de la presse du POR(T) sous le prétexte que les trotskystes n'avaient ni papier ni permission d'utiliser du papier et qu'ils gênaient le développement de la révolution. Il alla même jusqu'à suggérer que la proximité de la branche du POR(T) de Guantánamo et de la base navale US pouvait ne pas être un simple hasard. Dans une interview de septembre 1961, Guevara avoua que cela avait été une erreur de détruire les plaques de *La Révolution permanente* de Trotsky.

Cependant il refléta de nouveau l'attitude générale du PSP en répétant que le POR(T) agissait contre la Révolution. Il réitéra les accusations selon lesquelles les trotskystes s'étaient effectivement conduits en provocateurs en faisant de l'agitation pour que le peuple cubain marche sur la base navale à Guantánamo. Il confirma aussi ses affinités avec le PSP en assurant que, puisque le PC et la Révolution marchaient ensemble, « *on ne pouvait pas être pour la Révolution et contre le PC cubain* ».

L'accusation centrale de Guevara, qui fut lancée plus tard aussi par le SWP des EU, que les trotskystes cubains étaient d'une certaine façon des provocateurs ultra-gauchistes, repose sur une campagne que le POR(T) aurait prétendument lancée dans les pages de *Voz proletaria*, exigeant l'expulsion des forces

militaires EU du territoire cubain. La principale référence aux publications du POR(T) pour soutenir cette interprétation était un article du premier numéro du journal qui discutait le conflit avec les autorités US et les travailleurs cubains à la base.

Cet article très complet, bien qu'assurant qu'« *ensemble les ouvriers de la base navale, le peuple de Guantánamo et Caimanera et les masses cubaines devaient préparer une lutte pour l'expulsion définitive de l'impérialisme* » était loin d'être une provocation à aller prendre la base navale. Au lieu de cela, il soulignait la défense des organisations syndicales à l'intérieur de la base. Le point essentiel souligné par le POR(T) était que les ouvriers de Guantánamo ne devaient pas accepter le renvoi d'un seul ouvrier ou militant syndicaliste. La campagne antisyndicale, disaient-ils avec raison, fait partie de la tentative des autorités pour démoraliser la main d'œuvre et permettre la croissance du syndicat pro-Batista dans la région.

Notant que les travailleurs eux-mêmes avaient formé une garde pour protéger la base contre des actes d'auto-sabotage à l'instigation des EU, la phrase isolée appelant à chasser l'impérialisme de la base peut être vue de façon large, comme l'a dit Gilly, comme un mot d'ordre de propagande semblable à celui qui appelle à chasser l'impérialisme du canal de Panama.

Comme l'a aussi noté Gilly, l'absence de tout autre article sur la base navale dans *Voz proletaria* souligne le fait que même cet appel à l'expulsion de l'impérialisme n'était guère central dans le programme du POR(T).

Outre cette question, pénible bien que largement creuse, il a paru d'autres allégations contre le trotskysme, dans une série d'articles d'*Aclaraciones*, une colonne quotidienne de *Hoy* en juin 1962.

Continuant à répandre les vieux mythes qui avaient été à la base des Procès de Moscou des années 30, le PSP présentait toutes les forces trotskystes à l'extérieur de l'Union soviétique comme étant à la solde des impérialistes avec pour principale tâche de discréditer les partis communistes. Le PSP s'efforça aussi de jouer la carte de l'unité en répétant sa petite histoire bien concoctée du trotskysme à Cuba. Ignorant le fait que c'était en réalité le Parti communiste cubain qui avait qualifié toutes les forces non-PCC de « *social-fascistes* », sinon carrément fascistes, pendant la révolution des années 1930 ; *Hoy* présenta de nouveau une histoire falsifiée du trotskysme à Cuba. Il informa ses lecteurs que,

suivant les instructions du mouvement trotskyste international, les trotskystes étaient entrés dans *Joven Cuba* pour pouvoir s'opposer plus efficacement à l'unité des forces révolutionnaires.

Le PSP employa aussi la vieille accusation selon laquelle les trotskystes étaient entrés dans *Joven Cuba* pour pouvoir s'opposer plus efficacement à l'unité des forces révolutionnaires. Le PSP employa aussi la vieille accusation selon laquelle les trotskystes cubains avaient alors rejoint le Partido Revolucionario Cubano (Auténtico), stimulant son anticommunisme et qu'à travers le leader trotskyste [**Eusebio**]**Mujal**, ils avaient travaillé pour la police dans le mouvement ouvrier pendant les années 40 et 50.

Selon le PSP, dans cette période après la Deuxième Guerre Mondiale, les trotskystes s'étaient mis inconditionnellement au service de l'impérialisme US afin de diviser la Confederación de trabajadores de Cuba et d'introduire le gangstérisme, la corruption et la bureaucratie dans le mouvement syndical.

Extrapolant ces accusations calomnieuses à la période postérieure à 1959, le PSP décrivait le trotskysme comme un mouvement encore utilisé par l'impérialisme US en Amérique latine contre le mouvement ouvrier. Avec une référence spécifique à Cuba, le PSP affirmait que l'Internationale trotskyste avait apparemment envoyé quelques-uns de ses agents à Cuba afin d'organiser le groupe et ses activités, avec l'objectif de créer la confusion et d'empêcher le développement de la Révolution.

Jusque là, à la mi-1962, le POR(T) n'avait subi qu'une arrestation et persécution d'un de ses membres, un cheminot de Guantánamo, dans la ruée vers les célébrations qui marquèrent le 26 juillet 1961. Cependant les attaques concentrées du PSP contre le trotskysme en juin 1962 servirent d'abord de prélude à une campagne plus systématique de harcèlement physique du milieu à la fin de 1962.

Après que le PSP se fût assuré plus de positions dirigeantes et d'influence dans la direction de la Révolution et après la déclaration ouverte de Fidel Castro sur la nature socialiste de la Révolution, les trotskystes dirigeants eurent à subir une nouvelle vague d'arrestations avant et après leur 2e congrès national, tenu du 24 au 26 août 1962.

De façon significative, cet événement était en effet un défi au projet de parti unique des *Organizaciones Revolucionarias Integradas* (ORI) que les

trotskyistes ne demandaient pas à rejoindre en tant que groupe, sur la base du fait qu'elles n'étaient pas un parti à l'intérieur duquel il était possible de semer des idées et de commencer la discussion d'un programme, mais un appareil de gouvernement opérant à la manière stalinienne.

Le 18 août, **Idalberto et Juan León Ferrera Ramirez** furent arrêtés après avoir distribué un tract au congrès des Coopératives de sucre de canne et le 20 août, date de l'anniversaire de l'assassinat de Trotsky, la police interdit un meeting commémoratif à Guantánamo. Immédiatement après la conférence nationale du POR(T), le dirigeant du parti à La Havane, **Idalberto Ferrera Acosta** fut arrêté avec **José Lungarzo** le 30 août. Aucune accusation n'étant lancée contre le POR(T) et ses membres, ces quatre camarades furent libérés le 1er septembre.

La 2e conférence nationale du POR(T) avec l'aggravation de la tension avec la crise des missiles encouragea les trotskystes cubains à produire à partir de septembre un bulletin bi-mensuel miméographié sous le nom de son ancien journal, *Voz proletaria*. Les trotskystes assurent qu'il avait une circulation de 1000 exemplaires. Selon les militants du POR(T), alors que leur journal n'était pas hors-la-loi, pas interdit officiellement, leur requête de le faire imprimer par une imprimerie d'Etat fut formellement rejetée en novembre, sous le prétexte d'un manque de papier.

En dépit d'un harcèlement incessant et du format [minuscule] imposé, les trotskystes rejetèrent une fois de plus l'option de publier leur organe clandestinement. Alors qu'ils ne pouvaient gagner politiquement ni syndicat ni organisation révolutionnaire en-dehors des centres où opéraient les petits groupes de leurs membres, les décisions de rendre publique leur adresse, l'appartement d'Idalberto Ferrera, et de diffuser le bulletin ouvertement, eurent une grande importance symbolique, car il s'agissait de la lutte pour l'existence légale de tous les courants révolutionnaires où on les appelait alors « *l'Etat ouvrier cubain* ».

A partir de la relance de *Voz proletaria* en septembre 1962, jusqu'à la dissolution forcée du POR(T) en tant que parti organisé en avril 1965, l'activité des trotskystes a été interrompue par une répression accrue. Au temps de la crise des missiles en octobre 62, la branche de Guantánamo, eut à subir l'arrestation de son dirigeant José Medina et du transfert dans un autre lieu de travail de

nombre de ses membres. A La Havane, l'envoyé argentin José Lungarzo fut de nouveau arrêté le 30 octobre 1962 et apparemment sans souci pour sa vie ou sa liberté, expulsé de Cuba en Argentine. Le 6 mars 1963, les services de la Sécurité d'Etat confisquèrent l'équipement d'impression pour *Voz proletaria* et arrêtèrent pour un jour son éditeur Idalberto Ferrera Ramirez.

Bien que des actes de répression semblables aient été réalisés à l'initiative d'un secteur de la police et de la Sécurité d'Etat influencé par le PSP, comme, après son échec, le projet d'ORI avait cédé la place à celui de PURS (Parti unifié de la Révolution socialiste), en 1963, pour la première fois, les trotskystes cubains dénoncèrent comme responsables de ces mesures répressives les membres du Gouvernement lui-même. Rejetant courageusement les accusations de « *division* » lancées contre des communistes qui proposaient des stratégies différentes de celles des communistes officiels, le POR(T) fit aussi allusion aux mesures répressives comme à un chantage et du terrorisme politique.

Le harcèlement ne cessa de s'aggraver à la mi-63. Divers trotskystes furent transférés de force à de nouveaux centres de travail où ils n'avaient ni contacts ni influence ; l'édition de fin mai de la *Voz Proletaria* racontait comment le transfert de **Roberto Tejeda**, accusé d'être « *un diviseur trotskyste* » fut proposé à un meeting des ouvriers. Bien que le meeting l'eût rejeté, la tentative d'imposer des transferts fut menée partout, le 8 juin, **Andrés Alfonso** fut arrêté, menacé par les services et la Sécurité d'Etat, et bien que libéré quelques heures plus tard, on l'empêcha d'assister au meeting de son parti. Au milieu des cris de ses camarades de travail protestant contre cette enquête, il fut transféré à un autre lieu de travail, à La Havane. Comme disait le POR(T) c'était un renvoi *de facto*.

A Guantánamo, une sanction similaire de transfert fut proposée dans le cas de **José Medina**. Selon *Voz proletaria*, son transfert des chemins de fer à une ferme fut proposé comme punition pour avoir édité un tract appelant à la démocratie syndicale. Medina fut suspendu de son travail, sans salaire. Le renvoi des trotskystes de leur lieu de travail non seulement les coupait de leur milieu syndical où ils avaient une longue histoire de dévouement au mouvement ouvrier mais aussi poursuivait une tradition de persécution des trotskystes dans cette région de Guantánamo où elle avait commencé du temps de **Batista**.

Après plus de neuf mois de travail de journaliste et d'activité interne au POR(T), Adolfo Gilly fut également arrêté avant d'être expulsé de Cuba en

octobre 1963. Cela se produisit peu après la publication par le POR(T) en septembre d'un pamphlet qu'il avait écrit sous un pseudonyme, « *Les Tâches économiques et la politique de l'Etat ouvrier* », et quelques semaines avant le Congrès international d'architecture, où les trotskystes intervinrent en fraction organisée. Les mesures contre les trotskystes cubains avaient peu à peu conduit à des accusations criminelles et un procès, le 9 novembre 1963. Andrés Alfonso vint discuter la possibilité de revenir à son ancien lieu de travail, il fut arrêté pour avoir remis des exemplaires de *Voz Proletaria* à des camarades de travail qui l'achetaient habituellement. Après que **Florida Braga**, la compagne d'Alfonso ait protesté contre sa détention auprès de son Comité de Défense de la Révolution, elle fut également arrêtée le 1er décembre. Puis ce fut le tour de **Ricardo Ferrera**, le 12, pour avoir enquêté sur son sort.

Selon un compte rendu du journal US *Spartacist* reposant sur une entrevue avec Juan Leon Ferrera au printemps 1964, ils étaient tous les trois prévus pour être renvoyés à un procès qui devait se tenir à huis clos. Ils étaient accusés : 1) de diffusion d'un journal illégal, 2) de défendre le renversement du gouvernement cubain, 3) d'être critiques de Fidel Castro. Florida Braga et Ricardo Ferrera furent condamnés à deux ans chacun, Andrés Alfonso en prit pour 5 ans. La répression continua avec l'arrestation de Roberto Tejera venu se renseigner sur ses camarades.

Puis le secrétaire général du POR(T) Idalberto Ferrer Acosta, fut arrêté chez lui. Son appartement servait de bureau au POR(T) et de nombreux exemplaires de la revue et de nombreux textes politiques y furent saisis. Après un procès où tous furent reconnus coupables de la même activité contre-révolutionnaire que les autres, Tejera fut condamné à dix ans de prison.

C'est à ce moment, en 1964, que le destin de trotskystes cubains emprisonnés dans ce premier tour de procès politiques fut affecté par l'intervention de **Che Guevara**. Guevara avait essayé de justifier l'interdiction des trotskystes cubains en 1961, répétant loyalement les critiques des membres pro-Moscou du PSP. Sa désillusion à l'égard du PC soviétique et de la « soviétisation » de la direction de la Révolution cubaine étaient devenues de plus en plus évidentes dans la période qui suivit la crise des missiles d'octobre 1962.

Non seulement il avait laissé exploser sa colère contre le refus de l'URSS de remplir ses engagements et d'envoyer, et si nécessaire, d'utiliser les missiles nucléaires mais il avait aussi partiellement rompu avec le stalinisme sur la question de la « *coexistence pacifique* » et du confinement à Cuba de la révolution en Amérique Latine, de plus en plus clairement, dans la période qui avait suivi la crise des missiles en octobre 1962. Les critiques de Guevara contre la stratégie des Soviétiques amenèrent les plus ardents des pro-Moscou à le traiter de maoïste, voire de trotskyste.

Comme il devenait évident que Fidel Castro commençait à aligner Cuba sur l'Union soviétique, et comme la stratégie économique de Che Guevara perdait du terrain en faveur d'une politique désirée par les dirigeants de l'aile pro-Moscou de la direction cubaine, la position personnelle de Che Guevara sur la question des trotskystes cubains commença à s'adoucir.

Un certain nombre de trotskystes latino-américains avaient été incorporés dans ses divers projets de guérilla et il n'avait plus aucun besoin de soutenir la répression contre les communistes trotskystes dissidents, pour défendre une position politique plus large qu'il avait de toute évidence perdue.

**Ricardo Napuri**, un Péruvien qui avait travaillé avec lui à Cuba, de 1959 à 1964, sur différents projets de guérilla, est allé jusqu'à assurer que Guevara n'avait initialement soutenu la répression contre les trotskystes cubains que pour ne pas perdre du terrain à la direction face aux pressions de Moscou et aux progrès des membres du PSP pro-Moscou dans le G2, la Sécurité d'Etat et les autres institutions révolutionnaires, plutôt que de quelque conviction personnelle anti-trotskyste.

Déçu par Moscou et se sentant du côté des perdants dans les luttes internes de la direction, Guevara s'exprimait et agissait de plus en plus en fonction de ses convictions personnelles. N'ayant plus désormais aucune hache à brandir contre les trotskystes qui partageaient sa sympathie pour les Chinois dans le conflit avec les Soviétiques, il joua un rôle décisif dans la libération d'un certain nombre de membres du POR(T) emprisonnés dans la prison de La Cabana à La Havane.

Tejera a été libéré sur ordre de Guevara le lendemain même du jour où il avait eu une entrevue avec lui sur la question de ses prétendus crimes. De même, **Armando Machado** a été libéré de la prison de La Havane à l'initiative de

Guevara. En Oriente cependant, un pays où Guevara avait peu d'influence sur la question de qui devait demeurer en prison, la répression contre le POR(T) a continué. Elle a culminé avec l'arrestation de la section de Guantánamo du POR(T) en fin 64 début 65, moins d'une année avant la fondation formelle d'un nouveau PC cubain.

Leur petit bulletin *Voz proletaria* ayant cessé de paraître et leur intervention, petite mais symbolique, dans les institutions révolutionnaires ayant été brisée, les membres du POR(T) se sont retrouvés en prison en masse. La nature politique de cette répression de 64-65 était démontrée par la délicatesse déployée par les autorités en n'arrêtant pas **Mary Low Machado** qui participait aux réunions et à l'activité, du fait de la protection que lui valait le passeport étranger qu'elle détenait, ou Juan León Ferrera Ramirez parce qu'il avait travaillé dans le quartet volontaire modèle de coupeurs de cannes de Guevara.

A Santiago de Cuba, **José Medina Campos**, **Idalberto Ferrera Campos**, **Guido Brañas Medina** ont été accusés de tous les crimes possibles contre l'Etat. Le tribunal qui a instruit leur affaire en 1975, les a trouvés coupables de s'être entendus entre eux et avec des tiers pour conspirer contre le gouvernement cubain en organisant un mouvement contre-révolutionnaire appelé Partido Obrero Revolucionario Trotskista à Guantánamo.

Dans une langue analogue à celle des Procès de Moscou, le rapport de condamnation assurait que

« à la suite des orientations de l'impérialisme yankee, ils ont formé un cercle d'études dans lequel ils étudiaient la meilleure façon de semer la confusion et la division de la population cubaine [...] et publié un bulletin contre-révolutionnaire, [...] appelé *Voz proletaria* dans lequel ils publiaient nouvelles et informations fausses, faisaient circuler une grande quantité de propagande contre-révolutionnaire critiquant les lois révolutionnaires ».

Selon le tribunal, toute cette activité fut apparemment entreprise alors que les trotskystes attendaient le débarquement des mercenaires qui voulaient renverser par la violence le gouvernement cubain. Une nouvelle démonstration de la nature politique de ces prétendus crimes fut donnée par la condamnation d'Idalberto Ferrera Ramirez à 8 ans de prison, José Medina à 5 ans, Luciano Garcia, Elias Suarez, Antonio Medina et Guido Brañas, à 3 ans chacun.

A La Havane, Roberto Acosta fut aussi arrêté en 1965, après qu'une version miméographiée de *La Révolution trahie*, de Trotsky, avec une nouvelle

introduction cubaine, ait été imprimée chez lui. Quand Guevara revint d'Afrique, il eut apparemment une information sur l'arrestation d'Acosta et sa détention car ce trotskyste était absent de son poste au ministère de l'Industrie. Si l'on en croit Roberto Acosta, bien que la rencontre ait eu lieu en présence d'officiels du G2, Guevara exprima l'idée qu'Acosta était un révolutionnaire, que, si les trotskystes pensent qu'ils ont raison, ils ont raison de vouloir continuer la lutte pour obtenir ce pour quoi ils combattent, et qu'à un certain moment, à l'avenir, les publications trotskystes seraient légales ». Comme dit Guevara : « *Acosta, on ne peut pas tuer les idées avec des coups!* », lui donnant l'assurance qu'il serait bientôt libéré. Guevara a clos l'entretien apparemment en l'embrassant avec ces mots : « *On se reverra dans les prochaines tranchées* ».

Quelques jours plus tard, les responsables de G2 revinrent avec la proposition de libérer tous les trotskystes à condition qu'ils cessent toute activité organisée et s'abstiennent de publier quelque matériel que ce soit. Alors qu'au cours de leurs séjours antérieurs en prison, les trotskystes avaient fait du travail politique auprès des autres prisonniers, dessinant des plans d'éducation qui défendaient la Révolution en même temps que leur propre programme et le droit du POR(T) à l'existence légale, d'autres considérations politiques semblent avoir pris le dessus.

Plus particulièrement, avec les questions qu'on se posait de l'endroit où se trouvait Guevara, quand sa disparition de la vie publique devint évidente, les trotskystes savaient qu'ils n'avaient plus désormais de protection contre la perspective de longues périodes d'incarcération.

Roberto Acosta et Idalberto Ferrera Ramirez firent alors un voyage à Santiago de Cuba où, à une réunion des trotskystes emprisonnés, en présence de leurs familles et de sympathisants, ainsi que des services de sécurité, Ferrera parla au nom du POR(T). Bien que répétant la position du POR(T) de défendre inconditionnellement la révolution cubaine, tout en critiquant ses aspects bureaucratiques, il parla aussi de la nécessité de l'unité. Ayant accepté de dissoudre le POR(T) et d'arrêter la publication de *Voz proletaria* et de tout autre matériel trotskyste, les trotskystes emprisonnés furent relâchés avant la fin d'avril 1965.

Le POR(T) n'était qu'un petit groupe dont la base limitée dans le mouvement ouvrier n'avait que peu d'effet sur le cours de la révolution.

Cependant son destin en 59-65 a été à bien des égards un baromètre pour le flux et le reflux de l'influence des pro-Moscou sur le cours de la révolution. L'activité des trotskystes et leur lutte pour l'existence étaient donc d'une grande signification dans la démonstration du destin de la démocratie ouvrière à Cuba et de l'alignement de la Direction révolutionnaire avec l'URSS sur un certain nombre de problèmes politiques essentiels. L'atmosphère initiale de la Révolution « *en roue libre* » protégea au début les trotskystes du zèle anti-démocratique du PSP. En fait, bien que l'activité du POR(T) en 1960 aie rencontré les invectives traditionnelles que les groupes staliniens ont réservées à leurs rivaux trotskystes, ces accusations n'ont à l'origine trouvé aucun soutien hors des confins du PSP. Ce n'est que quand la Direction révolutionnaire prit de plus en plus appui sur l'aide soviétique que les attaques contre le POR(T) des vieux cadres du PSP furent légitimées.

C'est-à-dire que, quand les anciens *pesepistas* utilisèrent adroitement toutes les « *périodes de crise* » pour enfermer les trotskystes dans le piège sécuritaire, particulièrement l'invasion de Playa Giron et la crise des missiles, les éléments dont nous disposons indiquent que les mesures prises contre le POR(T) ont été en définitive sanctionnées par la Direction révolutionnaire elle-même, à une époque où Fidel Castro approuvait largement les options politiques du Kremlin.

Il n'est pas question de discuter ici le fait que le POR(T) n'était pas impliqué dans un soulèvement ou un sabotage contre-révolutionnaire ou des actes destinés à provoquer une intervention militaire US dans la région de Guantánamo. En fait, exactement comme les trotskystes cherchaient à participer aux organisations du nouveau Gouvernement révolutionnaire et à commencer des campagnes d'éducation pour des délinquants et des contre-révolutionnaires, quand ils se trouvèrent eux-mêmes enfermés avec eux, de même, en temps de crise militaire, bien que symboliquement, ils offrirent leurs ressources limitées pour une défense inconditionnelle du Gouvernement Révolutionnaire contre l'impérialisme US.

Ceux qui ont réprimé cette voix organisée de désaccord à l'intérieur de la Révolution étaient de vrais staliniens qui n'ont jamais soutenu les droits démocratiques fondamentaux de l'organisation ouvrière conquis sous le capitalisme.

Cependant ceux qui ont cherché à défendre cette répression en répétant les arguments utilisés par les geôliers des trotskystes cubains, sont peut-être plus dangereux, car ils révèlent subtilement, comme ils le font, l'étendue de leur propre adaptation opportuniste à une position nationaliste-bureaucratique contre l'impérialisme, la mettant au-dessus des droits des ouvriers à construire leurs propres organisations révolutionnaires.

### **Le POR(T) et la Révolution de 1959. Théorie et stratégie**

Alors que la responsabilité pour la suppression du POR(T) est, de plus en plus, manifestement dans les mains de la direction de la Révolution, la compréhension du processus révolutionnaire par les trotskystes cubains a contribué aussi à la disparition du trotskysme en tant que parti organisé en 1965. Ainsi, en dépit de la suggestion de Roberto Acosta, ses camarades ont fait passer leur liberté personnelle avant leurs principes politiques en acceptant la dissolution de leur parti comme condition de leur remise en liberté. La décision du POR(T) d'accéder formellement à l'insistance du Gouvernement révolutionnaire sur le caractère « *parti unique* » de la politique cubaine a été déterminée aussi par l'échec à long terme des trotskystes à identifier sans ambiguïté la classe ouvrière comme l'agent principal du changement révolutionnaire. Les trotskystes adhéraient ostensiblement aux postulats fondamentaux de la théorie de la Révolution permanente.

Cependant il manquait dans leur analyse la compréhension que la classe ouvrière, à travers ses propres organisations démocratiques, était l'exécutant des mesures révolutionnaires contre les rapports de propriété capitalistes. A la fin de 1960, peu après que les nationalisations à grande échelle des banques et de l'industrie et l'établissement d'un monopole du commerce extérieur furent réalisés par le gouvernement révolutionnaire, le POR(T) assurait que ces mesures en elles-mêmes et par elles-mêmes confirmaient la validité de la théorie de la révolution permanente. Ils disaient qu'en sautant qualitativement des étapes objectives de développement et en passant très vite de la démocratie bourgeoise aux mesures économiques socialistes, la Révolution avait démontré qu'il n'y avait pas de place pour une étape capitaliste démocratique dans la lutte pour une véritable libération nationale. Du fait que ce processus « *ininterrompu* » avait été exécuté par d'autres forces que celles des organes démocratiques de la classe

ouvrière, la théorie de la révolution permanente était ainsi devenue un processus objectif guidant la révolution plutôt qu'une stratégie prolétarienne consciente.

En dépit du fait que les organisations des masses elles-mêmes n'avaient pas érigé le nouvel appareil d'Etat, les trotskystes ont été dans les premiers à conférer le statut d'« *Etat ouvrier* » à l'ordre révolutionnaire d'après 1959. Plus encore, bien qu'ils aient ajouté une importante mise en garde soulignant que les aspects politiques de la Révolution restaient très en arrière de ses aspects économiques, ils sentaient néanmoins que la Direction Révolutionnaire de Fidel Castro était finalement capable de réaliser les tâches politiques de la Révolution socialiste.

Croyant que le gouvernement révolutionnaire réalisait le programme socialiste révolutionnaire du POR(T) lui-même, quoique de façon bureaucratique, les trotskystes cubains limitèrent ainsi leurs critiques à ce qu'ils percevaient comme des déformations à l'intérieur de l'ordre révolutionnaire d'après 1959.

A partir de la fondation du POR(T), ils s'opposèrent au paternalisme qui, selon eux, conduisait le Gouvernement révolutionnaire à imposer arbitrairement à la classe ouvrière un certain nombre de mesures ; ils disaient, par exemple, que le contrôle par en-haut et l'exclusion de la classe ouvrière de la direction de l'Etat et de la production étaient les vraies racines, les causes du problème de l'absentéisme et de la basse productivité auxquelles la révolution se heurta dès que la planification économique fut instituée. Avec toutes ces critiques des tendances au paternalisme et à l'étranglement bureaucratique des aspects politiques de la révolution, le POR(T) avança un certain nombre d'exigences. Un point central de son programme était la défense de la démocratie prolétarienne et l'acceptation de la diversité des formes de l'activité révolutionnaire. Spécifiquement, le POR(T) appelait à la démocratie dans les syndicats et s'opposait à la création d'un parti unique.

Conformément à la position de Lénine sur le rôle des syndicats, les trotskystes cubains appelaient à l'indépendance des syndicats de l'Etat et à l'établissement de la plus large démocratie possible dans le mouvement syndical. Assurant que c'était essentiel pour assurer que le soutien de la classe ouvrière à l'approfondissement de la révolution puisse être librement choisi, ils appelaient à l'élection des dirigeants syndicaux sans imposer de listes de candidats ou

l'intervention d'aucune institution d'Etat pour soutenir ou non toute action d'une tendance révolutionnaire. Dans l'arène politique, le POR(T) défendait de la même façon le droit à l'existence ouverte et légale de tous les partis et tendances ouvrières qui défendaient la Révolution.

A leur crédit, de 1960 à 1965, les trotskystes ont fermement défendu la liberté d'expression et d'action, pour qu'elles défendent l'Etat nouveau contre les forces impérialistes. Ils affirmaient que de tels groupes seraient capables de défendre publiquement leurs idées et sans harcèlement à travers les médias de l'Etat ouvrier cubain, et que les masses auraient le droit de choisir leurs représentants dans ces tendances et positions révolutionnaires, pourvu qu'elles défendent le nouvel Etat contre les forces impérialistes.

Dès mai 1960, un article dans *Voz proletaria* affirmait l'hostilité des trotskystes à un parti unique qui unifierait le M26, le Directoire révolutionnaire et le PSP. Il est vrai qu'on peut caractériser le PSP comme une organisation plus structurée autour des exigences de l'action insurrectionnelle que d'un programme politique, et le Directoire, ainsi que le PSP, comme des appareils n'ayant pas de soutien populaire : ils affirmaient que ce dernier avait été lié à un programme de réformisme tiède, en alliance avec une petite bourgeoisie prétendument progressiste.

Développant avec pénétration ses arguments contre le fait d'imposer une structure de parti unique monolithique, un an avant la formation officielle de l'ORI, le POR(T) écrivait :

« La formation de tendances et leur lutte à l'intérieur de l'Etat ouvrier et dans ses organisations politiques et syndicales n'est rien de plus que l'expression de l'hétérogénéité des classes ouvrières. A l'intérieur de la classe ouvrière elle-même, s'expriment les intérêts et les couches différentes qui apparaissent dans les diverses solutions avancées pour résoudre ces problèmes de l'époque de la transition au socialisme. Essayer de les neutraliser par l'argument dogmatique et sectaire d'une supposée "unité", imposée, du monolithisme absolutiste d'une ligne "officielle" dictée d'en-haut, équivaldrait à vouloir ramener l'histoire en arrière, aux conditions qui ont produit la sinistre période de la répression stalinienne, déjà condamnée et laissée derrière par le mouvement ouvrier communiste ».

Cependant, malgré leur défense principielle de leur perspective de dictature sur la bourgeoisie et de démocratie pour la classe ouvrière, les critiques des trotskystes cubains ne cherchaient pas à forger une avant-garde révolutionnaire

alternative pour conduire une révolution politique contre Fidel Castro et/ou la bureaucratie montante qui contrôlait les institutions de l'Etat cubain. Plutôt que de chercher à développer des organisations ouvrières démocratiques qui pourraient finalement se substituer aussi bien aux institutions de l'Etat « *communiste* » bonapartiste et aux groupes pro-capitalistes pour la direction des masses, les trotskystes cubains ne sont devenus, au lieu de cela, guère plus qu'un bizarre appendice de la direction *fidelist*.

La raison de cet échec à insister sans ambiguïté sur le fait que seule la classe ouvrière pouvait être un agent du changement révolutionnaire avait son origine dans l'histoire même des trotskystes cubains aussi bien que dans la croyance d'après-guerre du trotskysme international que les partis communistes officiels et les forces nationalistes petites bourgeoises pouvaient servir d'instruments pour la révolution. Menant cette croyance du PBL, du POR et finalement de la IVe Internationale dans le potentiel de larges blocs anti-impérialistes, après la Deuxième Guerre mondiale et la poussant à sa conclusion logique, la perspective des trotskystes cubains de construire un parti trotskyste indépendant ne visait qu'à encourager les organisations de masses à faire pression sur Fidel Castro, Che Guevara et autres tendances de gauche dans la Direction révolutionnaire, pour qu'elles prennent des mesures contre les déformations bureaucratiques, tout en permettant la pleine participation des masses aux questions de pouvoir et de contrôle. Le POR(T) justifiait cette perspective de « *faire pression* » sur la direction Castro en décrivant le moteur caché sous les développements politiques dans la révolution comme une bataille permanente entre la maturité et la pression des masses, d'un côté, le commandement arbitraire, bureaucratique, de l'autre, par les tendances stalinienne.

Les trotskystes disaient que la direction de Fidel Castro n'avait frappé les tendances bureaucratiques qu'à partir du moment où les masses avaient manifesté leur dégoût des excès bureaucratiques et exercé leur influence sur la Direction Révolutionnaire. Plus encore, cette évaluation erronée de la capacité socialiste innée de la direction *fidelist* conduisit le POR(T) à décrire la soi-disant alliance « *frictionnelle* » de Castro avec le PSP comme une initiative défensive conditionnée par le manque de confiance dans les masses de la part de la Direction révolutionnaire, c'est-à-dire de son empirisme qui ne lui a jamais

permis de comprendre pleinement l'immense danger du stalinisme et de la bureaucratie.

Etant donné que les trotskystes cubains comprenaient qu'ils étaient la volonté révolutionnaire sous-jacente de la Direction révolutionnaire, le POR(T) ne voyait pas la nécessité de monter une lutte qui renverserait finalement Fidel Castro et lui prendrait le pouvoir. Au lieu de cela, ils continuaient une politique qui essayait de pousser et de faire avancer la direction Castro par des critiques et la persuasion en lui montrant la façon d'avancer et en lui instillant assez de confiance pour ouvrir les organisations à l'intérieur de la Révolution à la participation démocratique des masses. Les trotskystes caractérisaient l'Etat cubain comme un « *Etat ouvrier sui generis* », expliquant qu'à long terme, ce n'était pas une révolution politique contre la Direction Révolutionnaire, mais seulement sa réforme qui était nécessaire pour diriger la transformation du socialisme. Comme l'écrivait **Posadas** dans une lettre publiée dans *Voz proletaria* :

« Nous ne voulons pas renverser Fidel mais conduire sa direction plus avant et plus haut. C'est le processus de la révolution politique *sui generis* qui est en train de se développer à Cuba. Le gouvernement cubain a adopté un certain nombre de positions que nous devons rejeter, critiquer et opposer directement à nos propres positions aujourd'hui. Mais c'est en faisant pression sur lui, en l'influençant et en l'obligeant à reconnaître la pression des masses. En dernière analyse nous sommes une partie de la pression de la révolution mondiale, nous représentons la conscience de la direction de la révolution coloniale, de la révolution politique et de la révolution prolétarienne ».

Les trotskystes cubains ont effectivement relégué le rôle de leur propre parti à la critique du fait que des décisions aient été imposées par en-haut et à pousser en avant la Direction Révolutionnaire. Comme l'assurait Posadas lui-même, loin de tenter de conduire la révolution prolétarienne anti-impérialiste, le combat dans lequel les trotskystes cubains étaient engagés pour un fonctionnement ouvert du POR(T) était finalement destiné à tester la maturité de la direction de Castro. Posadas arguait que, quand la Direction Révolutionnaire reconnaîtrait l'activité du POR(T) et appellerait les masses à intervenir, on pourrait alors penser qu'elle avait réalisé un progrès idéologique qualitatif pour soutenir leur vision trotskyste du processus révolutionnaire.

Cet abandon de la lutte prolétarienne indépendante et la construction d'un parti marxiste prolétarien comme préconditions de la révolution socialiste se reflétèrent en outre dans la réinterprétation par le POR(T) de la vieille conception catastrophiste de la IV<sup>e</sup> Internationale, d'un cycle Guerre/révolution. Plaidant pour que les Soviétiques frappent le premier coup devant la prétendue inaction du prolétariat industriel dans les pays capitalistes avancés, les trotskystes appelaient les dirigeants cubains à former un front unique anti-impérialiste et anticapitaliste à l'échelle mondiale, incorporant les partis socialistes, communistes et trotskystes et les mouvements radicaux de libération nationale du Tiers Monde.

Cependant l'objectif du bloc des classes posadiste n'était même pas de dévoiler finalement l'incapacité de la social-démocratie, du stalinisme et du nationalisme bourgeois à diriger la révolution. une caricature de la conception très précisément définie de Trotsky du Front unique anti-impérialiste. L'objectif apparent des posadistes était de démontrer que les masses étaient prêtes pour la révolution et de faire pression sur la direction de Moscou pour qu'elle prenne le risque d'une guerre nucléaire préventive.

Acceptant implicitement l'argument de Pablo selon lequel on n'avait pas le temps de construire des partis trotskystes, échouant totalement dans l'appréciation de la politique Front populaire de la Comintern, qui avait paralysé le mouvement révolutionnaire anti-impérialiste, le POR(T) identifia effectivement un large bloc anti-impérialiste comme l'agent principal du changement révolutionnaire, ce qui constituait un cercle vicieux de fait. C'était *de facto* un retour aux thèses des premiers oppositionnels cubains qui assuraient que la classe ouvrière était trop faible pour diriger la révolution.

Ainsi les trotskystes cubains considéraient-ils leur parti comme un instrument reflétant le fait que les masses et les tendances de gauche dans la direction *fidelista* étaient déjà prêtes « *inconsciemment* » ou « *de façon rampante* », plutôt que comme une précondition d'une révolution prolétarienne victorieuse.

De la même façon que le déclin et la disparition finale du POR(T) dans les années 50 ont pu être attribués directement à la propre faiblesse théorique des trotskystes qui ont vu dans les forces du nationalisme petit-bourgeois des

véhicules effectifs du changement révolutionnaire, de même, la dissolution du POR(T) a pu être attribuée en partie à la même lacune.

C'est-à-dire que le POR(T) cubain a représenté la poursuite de la politique des anciens groupes trotskystes latino-américains et, à certains égards, des autres pays latino-américains qui s'étaient trouvés au cœur d'une révolution en plein développement.

Reconnaissant que le gouvernement cubain était celui qui reposait sur les rapports de propriété collective qui fondaient l'Union soviétique, les perspectives des trotskystes cubains étaient largement les mêmes que celles du POR bolivien dans la révolution nationale bolivienne de 1952-53. C'est-à-dire que les deux partis, le Bolivien et le Cubain, renoncèrent effectivement à l'idée [de] la nécessité d'un parti ouvrier révolutionnaire pour diriger une transformation socialiste de la société, et reléguèrent leurs partis respectifs [dans la fonction de] faire pression sur les directions petites bourgeoises révolutionnaires existantes.

Il était significatif que la stratégie d'un large bloc aux limites floues qui réduisait aussi la théorie de la Révolution permanente à un processus objectif, était parallèle à la pensée de Guevara quand il préparait son départ de Cuba au milieu des années 60. C'est à dire que les posadistes, comme Guevara, rejetaient les concepts de « *coexistence pacifique* » et de construction du socialisme dans les limites d'un petit pays latino-américain isolé en faveur de la perspective d'un large bloc anti-impérialiste qui faisait des forces non-prolétariennes l'agent de la révolution [...].

### **Le trotskysme à Cuba après 1965**

Malgré la répression sur le POR(T) en tant qu'organisation en 1965, un noyau de ses membres a décidé de continuer son activité politique après la libération des trotskystes emprisonnés en avril 1965.

Bien que leur horizon politique n'ait pas varié de façon substantielle, leur fortune en termes de construction d'une organisation et de coups portés par une répression d'Etat ont continué à être en gros conditionnée par l'influence des communistes durs pro-Moscou dans la direction de la Révolution et par la mesure dans laquelle Castro accepta les revendications de Moscou en termes de direction politique et de développement des institutions de l'Etat cubain.

Partant d'un niveau relativement arriéré de développement et isolée des autres révolutions des Amériques, la transformation collectiviste de l'économie cubaine dans les années 60 était de plus en plus conditionnée par les exigences de l'Union soviétique, dernière caution économique de Cuba. Quand la direction soviétique était venue à l'aide de la révolution cubaine dans le début des années 60, Fidel Castro avait accepté la formation d'un parti révolutionnaire unique et finalement en 1965 d'un nouveau PC, il avait en même temps manifesté son refus de livrer la direction de la Révolution aux dirigeants pro-Moscou du PSP. L'affaire **Escalante** – l'élimination du chef de file des « *durs* » pro-Moscou – était la preuve de la tentative la plus frappante de Castro de circonscrire l'autonomie et l'autorité des vieux *pesepistas*.

Cependant, bien que le Kremlin fût privé de l'habituel appareil de parti à travers lequel il manipulait la politique dans ses états satellites d'Europe de l'Est, la dépendance de Cuba à l'égard de l'Union soviétique en tant que débouché pour son sucre et fournisseur de pétrole devait servir à resserrer le contrôle de Moscou sur l'organisation des structures politiques et économiques à Cuba fin 69-début 70.

La graduelle « *soviétisation* » de l'économie cubaine s'accéléra au milieu des années 60 avec l'abandon d'un projet d'industrialisation renouée et l'institutionnalisation d'un modèle planifié d'auto-financement. Comme l'ont relevé de nombreux experts, ce processus a connu ensuite différentes étapes, d'abord en politique extérieure, avec l'alignement public de Castro sur l'Union soviétique dans le conflit sino-soviétique début 1966 et qui culmina dans la dislocation macro-économique après l'échec du projet de la récolte « *Dix millions de tonnes de sucre* » dans les premières années 70 avec l'adoption d'une politique intérieure et de structures plus orthodoxes, inspirées par Moscou.

Un résultat de cet ajustement dans l'alignement politique de la direction cubaine au tournant des années 60/70 fut la continuation, de façon intermittente, d'attaques contre le trotskysme avec l'appui de la direction cubaine.

La première attaque publique de Fidel Castro contre le trotskysme a été faite dans son discours à la Conférence Tricontinentale de La Havane le 15 janvier 1966. Dans ce discours, sans débattre aucune des questions théoriques ou programmatiques posées, Castro dénonça les disciples du trotskysme comme « *de vulgaires instruments de l'impérialisme et de la réaction* », la vieille

accusation qui avait fourni la base des procès de Moscou dans les années 1930. Cette violente attaque contre le trotskysme, loin d'être simplement une explosion irrationnelle contre un vieil ennemi pour l'isoler dans les cercles révolutionnaires latino-américains, était étroitement liée à la capitulation de plus en plus totale de Castro devant les exigences politiques de Moscou et notamment son soutien effectif au Kremlin dans la querelle sino-soviétique.

Ce fut démontré par sa dénonciation, dans le même discours, du *Movimiento Revolucionario 13 de Noviembre (MR-13)*, une organisation de guérilla qui avait adopté la conception guévaro-maoïste d'une « *force de guérilla socialiste luttant pour installer directement un gouvernement ouvrier et paysan* ».

Dans son attaque contre le MR 13, Castro affirmait que les forces de la guérilla guatémaltèque avaient été infiltrées par des trotskystes agents de l'impérialisme. Comme le MR-13 refusa d'accepter la formule de Moscou d'une lutte en deux étapes pour une république démocratique bourgeoise, Castro se servit effectivement du trotskysme comme d'un substitut pour une attaque sur le modèle guévaro-maoïste de la révolution en Amérique Latine.

La dénonciation du trotskysme fut suivie par un inévitable article de **Blas Roca**, secrétaire général du vieux PCC et du PSP à Cuba qui élargit les accusations de Fidel Castro. En Amérique centrale, l'attaque des Cubains conduisit à l'isolement et à la répression contre les trotskystes, y compris l'emprisonnement de la direction posadiste au Mexique et leur exclusion du MR-13 au Guatemala.

À Cuba, l'offensive marqua une attaque renouvelée contre les trotskystes qui n'avaient pas entièrement renoncé au projet d'intervenir publiquement sous le nom du POR(T). En mars 1966, Idalberto Ferrera Ramirez et Luciano Garcia furent de nouveau emprisonnés à Santiago de Cuba. Sous la Clause 133 de 1965, ils furent condamnés respectivement à 8 et 3 ans de prison et incorporés dans un programme de réhabilitation politique pour ceux de ces prisonniers qui étaient considérés comme contre-révolutionnaires.

Le renouvellement de l'attaque n'empêcha cependant pas les trotskystes de continuer à tracer des programmes politiques et des projets de lettres à **Fidel Castro** et **Mao Zedong**, entre autres à la fin des années 60 et au début des 70. Dans ces textes, ils continuaient à exprimer les concessions qu'ils avaient faites

pendant toute leur histoire à la large perspective d'un front anti-impérialiste de stalinisme de Seconde Période, quelque chose que les gens du SWP/USA avaient plus récemment adopté. Manifestant tous les signes de leur isolement de la réalité des développements au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, qui avaient conduit les trotskystes à abandonner les principes de l'indépendance de la classe ouvrière et son rôle comme protagoniste historique dans la révolution socialiste, la stratégie des trotskystes cubains était centrée sur des appels à ce qu'ils voyaient comme la tendance révolutionnaire dans la direction Castro.

Tandis que les posadistes s'alignaient avec ce qu'ils appelaient « *la tendance Guevara* » et exagéraient la mesure dans laquelle Guevara lui-même avait défié le stalinisme en insistant sur le fait qu'il avait été « *liquidé dans un coup d'Etat stalinien à Cuba* », les trotskystes cubains continuaient à considérer Castro non comme un obstacle, mais comme un véhicule pour la révolution prolétarienne.

Ils pressaient Castro de continuer à diriger la révolution politique contre les tendances bureaucratiques staliniennes à l'intérieur et d'élaborer un programme avec une Internationale incorporant les forces du trotskysme, du PC Chinois, aussi bien que la base des PC officiels et des mouvements de libération nationale et de révolution sociale. Abandonnant complètement toute analyse insistant sur le fait que seule la classe ouvrière, par ses organisations démocratiques, peut réaliser la révolution socialiste mondiale, les trotskystes cubains voyaient dans la révolution culturelle en Chine la révolution politique contre la bureaucratie chinoise et caractérisaient même la désastreuse campagne de Fidel Castro « *pour la zafra de 10 millions de tonnes* » comme le début de la révolution politique à Cuba.

Divorcée de la réalité de la capitulation de Fidel Castro devant les exigences politiques de Moscou au début des années 1970, complètement abandonnée par le mouvement trotskyste international, la voix du trotskysme était une proie facile pour les staliniens pro-Moscou qui dirigeaient la réorganisation des structures politiques et économiques à Cuba après l'échec de la *zafra* sucrière de 1970.

Refusant de contenir la dissémination d'idées dissidentes dans la révolution, même sur un plan littéraire, les adhérents restants du trotskysme à

Cuba furent de nouveau arrêtés en 1973. Les éléments présentés contre eux à leur procès établissaient qu'ils avaient commencé à réorganiser le bureau politique du POR(T) avec Idalberto Ferrera Acosta comme secrétaire général, Juan León Ferrera à l'Organisation et **Jesus Andrés Vazquez** aux affaires extérieures. L'accusation soutenait que, dans ces cellules de parti, les trotskystes écrivaient, discutaient et reproduisaient des articles et documents qui diffamaient la Révolution, le PC et le *Lider Maximo*. Parmi les articles prétendument calomnieux qui furent présentés, il y en avait quelques-uns qui assuraient que Cuba, comme les autres pays socialistes dirigés par l'URSS, était gouvernée par des castes bureaucratiques de privilégiés qui gouvernaient en fonction de leurs intérêts, exploitant la classe ouvrière. Pour le crime d'avoir produit ces articles prétendus diffamatoires comme de maintenir des contacts avec des trotskystes étrangers et essayer de réorganiser le POR(T), les trois membres dirigeants furent de nouveau condamnés à de lourdes peines de prison. Reflet de la nature politique des accusations, le leader du groupe, Idalberto Ferrera Acosta reçut 13 ans, Juan Leon Ferrera et Jesus Andrés Vazquez, 9 ans chacun...

Alors que Juan Leon Ferrera fut libéré après seulement 16 mois de prison, résultat de la réduction de peine que lui avait valu son travail exemplaire dans les champs de canne, Idalberto purgea 5 ans sur les 13. Il fut libéré par une amnistie à la fin des années 70 au temps des gestes de Castro en direction de l'administration Carter. Depuis la libération des Ferrera, le gouvernement Castro a maintenu son appréciation du trotskysme et les quelques trotskystes qui restent à Cuba ont continué à écrire et reproduisent bulletins et articles avec discrétion. Ils ont aussi conservé leurs liens avec le mouvement international par des visites privées de trotskystes étrangers de diverses tendances, Ainsi, alors que les trotskystes cubains du début des années 40 étaient punis de prison sous les régimes capitalistes successifs et contribuèrent à leur propre disparition en tant que parti organisé dans les années 30 à travers leur stratégie qui voyait essentiellement les mouvements nationalistes non-violents comme des véhicules de la révolution, plus récemment, ce furent les calomnies staliniennes caractéristiques des procès de Moscou de la fin des années 30 qui ont provoqué l'isolement des trotskystes à Cuba dans les années 90.

## Conclusion

Pour résumer, exactement comme le PBL et le POR dans les années 30 et 40 n'ont pas pu apprécier ce qu'avait été la politique stalinienne de Front populaire qui avait handicapé le mouvement ouvrier et la révolution anti-impérialiste prolétarienne, de même dans les années 50 et 60, les trotskystes cubains n'ont pas réussi à proposer une stratégie prolétarienne alternative au « *large bloc* » du guerillisme rural et du communisme bonapartiste de Fidel Castro. Les trotskystes en tant qu'individus ont d'abord soutenu sans critique et inconditionnellement l'alliance de collaboration de classe qui a conduit l'insurrection contre le régime Batista à la fin des années 50 puis en 60 a apporté à la Direction Révolutionnaire de Fidel Castro et Guevara, en agissant en gros en conseiller de gauche du régime. Le POR(T) a effectivement nié la validité de la lutte prolétarienne révolutionnaire et, au lieu, s'est dans une large mesure limité à critiquer l'influence grandissante des vieux staliniens du PSP à Cuba et essayer de pousser Castro à gauche.

Outre qu'il révélait ses racines dans le PBL et le POR, le POR(T) cubain manifesta ses origines dans la tendance « *libération nationale* » du trotskysme latino-américain, un manteau qui avait été porté par le Secrétariat international « pabliste » de la IVe Internationale dans les années 50 puis par les USFI des USA [néologisme de l'auteur pour désigner les partisans de la IVe aux USA ?] après le congrès de réunification de 1963. Comme Pablo, comme le SWP des USA et les USFI des USA, les trotskystes cubains n'insistaient pas sur la nécessité d'un parti marxiste révolutionnaire pour diriger la révolution ouvrière. Plus encore, malgré l'hostilité du SWP des USA, les trotskystes cubains étaient en gros d'accord avec la transformation par les Nord-Américains de la théorie de la Révolution permanente d'une stratégie prolétarienne consciente à un processus objectif guidant la Révolution cubaine. Ils ne divergeaient de Pablo, du SWP des USA et des USFI, que dans la mesure où ils restaient loyaux au concept de construction d'un parti trotskyste indépendant. Ce parti révolutionnaire, cependant, n'était que l'instrument reflétant simplement le trotskysme déjà « inconscient » et la volonté révolutionnaire des masses, plutôt qu'une précondition de la révolution prolétarienne victorieuse.

Tandis donc que la lutte des trotskystes pour les droits démocratiques de tous les groupes qui défendaient l'Etat ouvrier cubain contre l'impérialisme étaient par essence une position de principe, la caricature de trotskysme finalement développée par les posadistes cubains fournirent au POR(T) un argument pour approuver la dissolution forcée du POR(T) en 1965 et le tour final d'emprisonnements dans les années 1970, qui prirent forme en dernière analyse du fait de la « soviétisation » de la Révolution, les trotskystes eux-mêmes avaient remis les rênes de la révolution socialiste à des forces autres que celles des organisations démocratiques de la classe ouvrière. Donnant une vie nouvelle à la thèse de la « voie externe » des débuts du PBL, le POR(T), avec les trotskystes « *orthodoxes* » au sein des USFI, avait abandonné la thèse de Trotsky selon laquelle la lutte consciente des organisations du prolétariat liant les tâches de la révolution démocratique aux revendications socialistes, pouvait diriger et étendre la révolution anti-impérialiste.

**Jacky Chemouni**

## **Trotsky, le père**

### **L'attitude de Trotsky à l'égard des troubles mentaux et de la psychanalyse de sa fille Zina**

(à travers une correspondance inédite)<sup>1</sup>

#### **1. Tragédie historique et tragédie personnelle : une complémentarité étiologique**

La fréquentation de psychanalystes proches de Freud et d'analysants au sein même de la ville (Vienne) qui a vu naître la psychanalyse et, surtout, l'ambition d'une pensée qui prétend modifier la condition humaine aliénée par la névrose ou par la souffrance psychique expliquent l'intérêt de Trotsky pour l'œuvre de Freud <sup>2</sup>. Mais cela n'est pas suffisant : il faut aussi que la théorie

---

1. Qu'il nous soit permis de remercier Pierre Broué qui a aimablement mis à notre disposition des traductions de lettres inédites de Trotsky concernant la psychanalyse de sa fille, Il s'est toujours montré disponible pour partager sa connaissance de la vie et de l'œuvre de Trotsky. Sauf indications contraires nous nous référons à ces documents en précisant seulement la date de leur rédaction. Nous remercions également Raymond Guillaume, Jean-Christophe Ollivier et Gérard Pierlot pour leurs suggestions à la lecture.

2. Sur les relations de Trotsky à l'œuvre freudienne, nous renvoyons à notre livre à paraître : *Trotsky et la psychanalyse*.

freudienne ne soit pas, pour le révolutionnaire russe, en contradiction fondamentale avec les buts que s'assignait la révolution marxiste, et que la personnalité du révolutionnaire favorise ce contact, qu'elle soit réceptive aux réalités révélées par l'inconscient dynamique. L'histoire des relations ténébreuses entre le marxisme et la psychanalyse montre aisément que les confrontations théoriques ne suffisent ni à justifier, ni à infirmer le rapprochement entre ces deux conceptualisations de l'aliénation humaine. L'acceptation de la théorie psychanalytique ne se réduit pas, en effet, à une simple adhésion théorique, elle s'impose surtout, et avant tout, en vertu de la sensibilité propre à l'individu à percevoir la possibilité de l'existence de l'inconscient. S'il n'est pas dans notre intention de réduire l'engagement de Trotsky envers la psychanalyse à ses capacités réceptives et à son mode de fonctionnement psychique, il est toutefois évident qu'ils jouèrent, au-delà de son intelligence et de ses connaissances intellectuelles, un rôle capital. Il serait probablement illusoire de croire que nous pouvons aisément, aujourd'hui, répondre avec pertinence à la question de savoir si Trotsky possédait cette capacité psychologique d'entrer en contact avec la psychologie d'autrui. On ne peut toutefois éviter d'aborder, même succinctement, ce problème qui participe à la compréhension que l'on peut avoir de son attitude à l'égard de la psychanalyse. A suivre certains témoignages, il est clair que son engagement envers la psychanalyse témoigne de sa capacité à percevoir la dynamique psychique des hommes. Ainsi, pour **Victor Serge**, Trotsky

« attribua toujours au caractère, à la mentalité, aux préoccupations des hommes une signification capitale. Ses dispositions à l'analyse psychologique lui facilitaient sans doute le contact avec les masses, dans les grandes assemblées et les mouvements de foules »<sup>1</sup>.

D'autres, au contraire, jugent différemment ses dispositions. L'américain **Eastman**, qui rencontra Trotsky à plusieurs reprises, aussi bien lorsqu'il résidait à Moscou que lors de son douloureux exil, écrit, au contraire :

« Trotsky n'avait retenu que la sagesse de Lénine, sa méthode d'envisager les problèmes révolutionnaires, celle de les résoudre. Il n'avait point appris sa ruse politique ni sa souple maîtrise à manier les hommes. Ce que Lénine appelait "une assurance excessive" l'empêcha constamment d'acquiescer cet art là. (...) Ce qu'il a

---

1. Serge Victor, *Vie et mort de Léon Trotsky*, Paris, 1951, p. 30.

de particulier, c'est une inaptitude étrange à percevoir les réactions, les sentiments d'autrui. Il est si puissamment empli de ses propres idées, de ses propres projets, qu'il ne possède pas cette perception instinctive ni des idées ni des projets des autres qui le rendrait plus apte à accomplir les siens. Il se comporte, par moment, avec la précipitation ingénue d'un enfant »<sup>1</sup>, ajoutant par ailleurs : « Il n'est dans aucun sens du mot, un psychologue »<sup>2</sup>.

Dans un ouvrage consacré à la jeunesse de Trotsky, M. Eastman note :

« Ce qui manque à Trotsky, c'est la perception du sentiment des autres, sens immédiat qui ne vient pas de la réflexion, mais qui guide inconsciemment vers les mots et les gestes susceptibles de concentrer objectivement l'attention au lieu de la détourner vers les réactions personnelles ... Il était et il reste encore un détestable psychologue, dans la mesure où la psychologie est une faculté de pénétration des dispositions d'autrui ... Les prudences ordinaires de la nature humaine lui sont complètement inconnues. Je rattache d'ailleurs à ce trait son défaut le plus évident, l'absence chez lui de rapide imagination sympathique »<sup>3</sup>.

On pourrait probablement multiplier les textes corroborant l'un ou l'autre de ces jugements. Sans prétendre porter une appréciation générale sur les dons empathiques ou introspectifs du révolutionnaire, son attitude à l'égard des difficultés de sa fille Zina Lvovna Bronstein – nom d'origine de Trotsky –, épouse Volkova, se révèle constituer un baromètre somme toute assez fiable susceptible de nous permettre d'apprécier d'une part, ses capacités psychologiques, à une époque de sa vie du moins, d'autre part, la qualité de son engagement à l'égard de la psychanalyse. Ces attitudes traduisent autant ses réactions personnelles face à la souffrance de sa fille, face aux agressions et à l'admiration dont il est l'objet, que la manière dont il comprend et interprète la conduite de celle-ci. Cette démarche n'a pas pour ambition de cerner à elle seule l'aptitude ou le don (comme dit parfois Freud) de Trotsky pour une compréhension vécue de la psychanalyse. Elle a seulement pour but de nous aider à évaluer sa capacité empathique à l'égard des réalités psychologiques, et spécialement de celles de sa fille atteinte de graves troubles mentaux. Et à la différence de Lénine qui défendait une conception de la sexualité que n'aurait

---

1. Max Eastman (1925), *Depuis la mort de Lénine*, Paris, Gallimard, p. 59-60.

2. *Ibidem*, p. 164, note 1.

3. Cité par Pierre Naville (1962), *Trotsky vivant*, Editions d'aujourd'hui, Paris, 1975, p. 149.

pas désavouée la bourgeoisie bien-pensante du début du siècle, Trotsky était peu nourri de préjugés idéologiques concernant la vie psycho-affective. Sa vie personnelle, pour autant que nous le sachions, ne semble pas s'inscrire dans la même austérité que celle de Lénine, loin s'en faut.

Quel que soit le jugement que l'on peut porter sur les idées de Trotsky, quelle que soit l'analyse politique ou psychologique que l'on peut faire de son « échec » politique, quelles que soient les motivations qui étaient son action et soutenaient la « rectitude » de sa ligne politique, il n'en reste pas moins que Trotsky fut un homme profondément convaincu de la validité de sa cause. Il lui a sacrifié sa vie et ses enfants<sup>1</sup>. Sa tragédie familiale est à la mesure de l'ambition de son projet politique. Une fois acquis à la cause marxiste et à la nécessité d'œuvrer concrètement à émanciper le prolétariat de son aliénation et de sa souffrance, aucune autre cause ne semblait pouvoir se dresser contre la réalisation de ce projet, comme il le proclame dans son autobiographie :

« Eh bien, qu'advient-il de vous-même ? J'entends cette question dans laquelle la curiosité n'est pas exempte d'ironie. Ici, je ne puis ajouter que peu de chose à ce qui est déjà dit dans ce livre. Je ne mesure pas le processus historique avec le mètre de mon sort personnel. Au contraire, j'apprécie mon sort personnel non seulement objectivement, mais subjectivement, en liaison indissoluble avec la marche de l'évolution sociale.

Depuis que j'ai été expulsé, j'ai lu plus d'une fois dans les journaux des considérations sur la "tragédie" qui m'a atteint. Je ne connais pas de tragédie personnelle »<sup>2</sup>.

N'en est-il pas ainsi de tous les révolutionnaires tant qu'ils sont authentiquement convaincus de l'importance de leur cause, tant qu'ils œuvrent pour la libération de la souffrance humaine, en émancipant collectivement l'homme asservi par un mode de production économique et aliéné par une domination de classe ? Cette perspective a conduit les marxistes à critiquer Freud pour s'être cantonné à une démarche limitative, centrée sur la libération

---

1. On pourra se reporter aux chapitres XXVI : « Trotsky et les siens » et XLIII : « Drame et tragédie familiale » du livre de P. Broué, *Trotsky*, Paris, Fayard, 1988, pp. 412-424 et pp. 688-699.

2. L. Trotsky, *Ma vie, op. cit.*, p. 670.

individuelle sans évaluer le poids du social aliénant<sup>1</sup>. Trotsky ne manque pas de le lui reprocher.

Cette vie au service de l'action révolutionnaire, Trotsky en fait le choix à son adolescence. Agé de 19 ans, en janvier 1898, il fut arrêté par la police du tsar et transféré en prison, puis condamné à la déportation. Pendant son incarcération, il épouse une de ses camarades militantes, **Alexandra Lvovna Sokolovskaia**, ce qui permet aux époux de ne pas être séparés. Il a alors deux filles, **Zina (Zinaïda)**, l'aînée, et **Nina**. Après quatre années de déportation, il s'évade, seul. Cette fuite en solitaire reflète-t-elle une démission de ses responsabilités familiales, un acte d'« abandon » de sa famille en quelque sorte ? D'aucuns n'hésitent pas à l'affirmer. Mais ne sommes-nous pas tout simplement en présence d'un passage à l'acte, jusqu'au sacrifice, de son idée fixe : l'action révolutionnaire est prioritaire sur toutes les considérations personnelles. Dans son autobiographie, Trotsky relate ainsi les faits :

« Nous avons alors, ma femme et moi, déjà deux fillettes. La cadette allait atteindre quatre mois. La vie en Sibérie était dure. Mon évasion devait imposer à Alexandra Lvovna un double fardeau. Mais elle rejetait cette considération d'un seul mot : il faut. Le devoir révolutionnaire l'emportait à ses yeux sur toutes autres questions, et avant tout sur les questions personnelles. Elle fut la première à donner l'idée de cette évasion, lorsque nous nous fûmes rendu compte des nouveaux et importants problèmes qui s'offraient. Elle dissipa, sur ce point, tous mes doutes »<sup>2</sup>.

En 1902, il rencontra à Paris une jeune militante **Natalia Ivanovna Sedova** avec qui il eut deux fils, **Lev** (ou **Ljova**) et **Sergéi (Sérioja)**. Les quatre enfants eurent un destin tragique : Lev, né en 1906 est assassiné à Paris en février 1938 par les agents de Staline qui, à cette époque, semblent circuler assez

---

1. *Ibidem*, p. 670.

2. Léon Trotsky, *Ma vie* (1930), Paris, Le livre de poche, 1966, p. 163. Trotsky poursuit en ces termes : « Durant plusieurs jours, après ma disparition, elle réussit à cacher mon absence aux policiers. Ayant gagné l'étranger, je parvenais à peine à correspondre avec elle. Elle subit ensuite une deuxième déportation. Plus tard, nous ne devions nous rencontrer qu'en diverses occasions, par hasard. Le sort nous avait séparés ; mais nous gardâmes indissolubles le lien des idées et l'amitié ». Selon Pierre Broué, l'abandon est démenti par « la durée du lien personnel avec Alexkandra Lvovna, morte en déportation comme "trotskyste" » (*Trotsky, op. cit.*, p. 67).

librement en Europe<sup>1</sup> ; Sergéi est né en 1908 et est exécuté par Staline en 1938, il eut une fille Julia [Akselrod] dont le fils est rabbin en Israël ; Nina (1903-1928), morte de maladie, eut un fils qui disparut enfant en déportation. Quant à Zina (1900-1933), elle eut deux enfants dont l'un, **Siéva Volkov**, vit au Mexique, et dont les enfants sont dans ce pays et aux EU, et une fille, qui a été retrouvée par Pierre Broué et qui a pu revoir son frère juste avant de mourir après des décennies de déportation ; sa fille vit en Russie<sup>2</sup>.

Nous savons que Nina mourut de tuberculose à l'âge de vingt six ans. Elle fut soignée par sa sœur Zina. Nina était l'épouse de **Man Nevelson**, bolchevik, Garde rouge en 17, commissaire politique d'une division puis chef du département politique de la 5<sup>e</sup> armée pendant la Guerre civile, militant actif de l'opposition de gauche, déporté en 1928, lors du bannissement de son beau-père, Trotsky. Cette même année, le mari de Zina, **Platon Volkov**, fut également déporté comme opposant. A son sujet, Trotsky écrit :

« Platon Volkov, le mari de la pauvre Zinouchka, a été de nouveau arrêté en déportation et expédié plus loin. Siévoutchka (mon petit fils), le petit garçon de Platon et de Zina, âgé de huit ans, vient dernièrement d'arriver de Vienne à Paris. Il se trouvait avec sa mère à Berlin dans les derniers jours qu'elle a vécus. Elle se suicida alors que Siéva se trouvait à l'école ; il fut confié pendant quelques temps à mon fils aîné et à ma belle-fille (...) Il sait que sa mère est morte, et de temps en temps il demande des nouvelles de Platocha (son père), qui est devenu pour lui un mythe »<sup>3</sup>.

Quant à Zina, objet de cette étude, son suicide au gaz à Berlin intervint alors qu'on l'avait autorisée à quitter l'Union Soviétique pour se soigner en Allemagne et qu'elle s'apprêtait à y retourner.

Vie sentimentale et engagement politique se confondent donc tout au long du parcours de Trotsky. Rarement vie personnelle fut si intimement et si tragiquement liée à une œuvre. On le dit pour Freud, mais le prix qu'il paya pour la défense de ses idées est sans aucune mesure avec celui du révolutionnaire russe. Alors que Trotsky fut un perpétuel exilé, que peu de pays souhaitaient

1. Pierre Broué (1993), *Léon Sedov, fils de Trotsky, victime de Staline*, Les Editions ouvrières, Paris ; Rosenthal Gérard (1975), *Avocat de Trotsky*, Paris, Laffont.

2. Valéry Borissovitch Bronstein, Arbre généalogique familial, *Cahiers Léon Trotsky*, n° 41, mars 1990, p. 119.

3. Trotsky, *Journal d'exil 1935*, Paris, Gallimard, 1977, p. 90-91.

accueillir en raison de ses idées, de son engagement personnel pour la cause qu'il défendait et surtout pour ne pas déplaire à la Russie stalinienne, Freud ne fut déraciné qu'à la fin de sa vie, un an avant sa mort en raisons de son identité juive, qu'il assumait d'ailleurs autrement que le révolutionnaire.

Si la psychanalyse était pour Trotsky un sujet de dissertation théorique qui ne lui semblait pas incompatible avec les bases de la société socialiste qu'il appelait de ses vœux et de son sang, elle ne se limite pas à des discours écrits. La psychanalyse vient se loger, en quelque sorte, au cœur même d'une des nombreuses tragédies de sa vie. Sa fille Zina, psychologiquement très malade, dut, sur les conseils même de son père, recourir à une cure psychanalytique. La confrontation avec la psychanalyse descend dans l'arène du quotidien. Trotsky attend beaucoup de cette cure, espérant qu'elle lui « rende » une fille dont les attitudes ne le heurtent plus, qui soit plus respectueuse envers ses parents. Et les critiques qu'il exprime parfois envers la psychanalyse de sa fille, et même envers la méthode psychanalytique en général, ne traduiraient pas seulement, comme on pourrait le croire un peu rapidement, une ambivalence, ou pire, une défiance, à l'égard de l'œuvre de Freud. Elles reflètent également les préoccupations d'un père angoissé et souffrant de la détresse de son enfant, déchiré par les drames de l'histoire ; on le serait à moins. L'attitude de Trotsky à l'égard de cette situation révèle, comme chez tout un chacun, de manière concrète, le sens et la portée véritable de son adhésion à l'œuvre de Freud. Elle permet de préciser si le jugement, somme toute positif, que le père de la « *révolution permanente* » nourrit publiquement à l'égard de la psychanalyse, se révèle plus stratégique que réel, plus superficiel qu'authentique. Elle offre également une plus précise et meilleure appréciation de sa connaissance de l'œuvre de Freud et de ses disciples.

Les lettres inédites de Trotsky relatives à la maladie mentale de sa fille nous renseignent aussi sur son attitude à l'égard de la thérapie psychanalytique. Il nous apparaîtra clairement que Trotsky éprouve quelques difficultés à comprendre les comportements inconscients, convaincu que l'homme accède à son destin par la volonté. Rien d'étonnant qu'il manifeste une certaine incompréhension à l'égard de la maladie mentale, surtout lorsqu'elle frappe à sa porte.

Cette étude se veut intentionnellement étrangère à toute psychobiographie ou à toute tentative de « *psychanalyser* » le révolutionnaire. Que la compréhension de la souffrance et des troubles mentaux de Zina renseignent sur la psychologie de Trotsky ne fait guère de doute. Mais de là à espérer, à partir d'éléments livrés parcimonieusement par quelques écrits personnels, un accès direct à son inconscient ou à un quelconque profil de personnalité, le pas est ambitieux, pour ne pas dire impossible, au regard d'une « *psychanalyse appliquée* » digne de ce nom. Ce type d'analyse s'avère même dangereux par le réductionnisme qu'il véhicule. Notre tentative s'inscrit dans un cadre limité ; elle souhaite éclairer quelques ressorts privés qui participeraient à la compréhension que Trotsky avait de la psychanalyse, plus précisément à l'égard de certains de ses aspects. Il ne s'agira donc pas de tenter une quelconque psychanalyse de Trotsky, entreprise vouée à l'échec, mais seulement de relever quelques unes de ces attitudes du domaine intime, concernant surtout ses relations avec sa fille Zina, attitudes susceptibles de nous renseigner et de nous éclairer sur son adhésion à la psychanalyse, sur ce qu'on pourrait appeler son niveau de conviction de la véracité de l'œuvre freudienne. Zina est, à notre connaissance, la seule parmi les enfants de Trotsky à avoir entrepris une cure psychanalytique, raison pour laquelle nous limiterons maintenant notre travail à sa relation avec son père. Ceci ne signifie pas que les liens du révolutionnaire avec ses autres enfants ne mériteraient pas une appréhension psychologique<sup>1</sup>.

Les troubles psychologiques graves dont souffre Zina ne font guère de doute. Il est fort probable qu'ils sont d'origine psychique. Il faut toutefois relativiser ce jugement, du moins préciser ce qu'il faudrait entendre par origine psychique. Le drame de la vie de Zina tel que nous en avons eu connaissance à la lecture de divers écrits biographiques et de témoignages sur son père, mais, surtout, par la correspondance inédite de la famille Trotsky qui relate sa maladie, impose, croyons-nous, de ne pas en réduire l'étiologie à de simples conflits infantiles entre l'enfant et ses parents, comme si le drame dans lequel, elle, son

---

1. Par une sorte de mise en garde, Pierre Broué, dans sa présentation de la correspondance de Trotsky à son fils Sedov, avait bien pressenti que l'attitude du père à l'égard de son fils pouvait intéresser le psychanalyste : « *Nous laissons les psychanalystes faire leurs choux gras des relations père-fils telles qu'elles apparaissent ici dans un cas particulier fascinant* » (Pierre Broué, La correspondance Trotsky / Sedov aux archives Hoover à Stanford, *Cahiers Léon Trotsky*, n° 59, août 1997, p. 57).

père et toute sa famille étaient plongés ne participait pas à la nature de cette tragédie. L'histoire ne constitue pas seulement le cadre dans lequel s'inscrit la tragédie psychologique de la famille Trotsky, elle participe activement à la susciter. En d'autres termes, si l'on ne peut préjuger de ce qu'aurait été la santé mentale de Zina sans la tragédie historique dans laquelle elle a été plongée, il nous apparaît évident, au regard même de l'enseignement de la clinique psychanalytique, que le social joua un rôle quasi étiologique, essentiel, à l'instar de ce vécu de prisonniers dans les camps dont parle Bettelheim et dont la connaissance directe lui a permis d'élaborer sa conception de l'autisme infantile<sup>1</sup>.

## 2. Le double exil de Zina

Zina partit pour Berlin le 22 octobre 1931 afin de se soumettre à un traitement psychanalytique avec un médecin parlant couramment le russe. Sedov, son frère, résume clairement l'objectif de ce voyage :

« L'orienter vers un retour en Union est bien sûr la seule issue pour Zina. J'agis conformément aux instructions de Papa : 1°) poumons ; 2°) nerfs (j'attendrai pour ça) ; 3°) instructions concernant le "freudisme". Le reste va sans dire » (lettre de Sedov à sa mère, 29 octobre 1931).

Le programme est clairement établi dès que Zina séjourne à Berlin, après quelques mois passés auprès de son père et de sa femme. Si le traitement relatif aux désordres somatiques (poumons, nerfs) du moins de ceux relevant de la pratique médicale classique est admis, par contre l'éventualité d'une prise en charge psychanalytique reste mal circonscrite. Sedov à qui revient la lourde tâche de s'occuper de sa sœur est dans l'expectative à propos d'un traitement psychanalytique. Il attend les instructions de son père qui, à ce sujet, restent floues, et même ambivalentes.

A la mi-janvier 1931, Zina et son fils Siéva âgé de cinq ans arrivèrent de Moscou, débarquant à Prinkipo où séjourne alors son père. Après plusieurs refus, le gouvernement soviétique les avait autorisés à quitter la Russie<sup>2</sup>. Son mari était

---

1. Bettelheim Bruno (1952-1976), *Survivre*, Robert Laffont, Paris, 1979.

2. Les informations qui suivent sont données par Isaac Deutscher qui eut accès, des années avant les autres chercheurs, aux centaines de lettres de la correspondance familiale de la *Section fermée des Archives de Trotsky* (Isaac Deutscher (1959), Tome 5 : *Trotsky* :

alors déporté et elle-même, ancienne rédactrice du journal des Komsomol, oppositionnelle active, avait été en détention à deux reprises. Une mobilisation d'amis occidentaux qui arguaient de sa santé précaire, suite surtout à la mort de sa sœur Nina dont elle s'était occupée jusqu'à la fin, lui a peut-être permis d'obtenir un visa. Son départ fut d'autant plus douloureux qu'elle abandonna derrière elle, en otage exigé par Staline, sa fille alors âgée de sept ans, laissée à la garde de sa grand-mère, la première femme de Trotsky, Alexandra Lvovna. Cet exil de Zina reflète un autre exil, celui-ci intérieur qui, souvent, se confondra avec l'autre.

Zina arriva dans un état psychique délabré. Les retrouvailles avec Trotsky furent chaleureuses. Elle écrit à sa mère restée à Léninegrad : « *Au cours de la première période de mon séjour, il est impossible de dire à quel point il fut doux et attentif avec moi* ». Trotsky éprouvait de la culpabilité à l'égard de sa fille qu'il avait, avec sa sœur, longtemps délaissée ; « *elle était presque une étrangère* »<sup>1</sup>, écrit Deutscher.

Selon ce dernier, « *elle arriva dans un état d'effondrement nerveux total, bien que cela n'apparût point d'abord dans l'ivresse des retrouvailles* », précisant que « *son père l'accueillit avec la plus extrême tendresse* »<sup>2</sup>. Arguant qu'aucun document n'étaye l'état d'effondrement nerveux de Zina, Pierre Broué se refuse à suivre l'analyse de Deutscher<sup>3</sup>. On peut toutefois supposer, au regard de ce que nous savons de la profonde détérioration mentale qui se manifestera assez vite, que, probablement, son état de souffrance était perceptible.

Le fort attachement de Zina à son père ne fait guère de doute et semble n'avoir jamais faibli, bien au contraire. Elle fait sienne la cause de son père, du moins c'est parce que cette cause est portée et défendue par son père qu'elle devient la sienne. Elle rejoint son père dans le but de *lui* être utile dans sa lutte de révolutionnaire. Par amour pour ce père idéalisé, elle s'identifie à sa cause, destin filial que connaîtront d'autres enfants de Trotsky.

---

*Le prophète hors la loi (1929-1940)*, Union Générale d'Éditions, Paris, 1979, pp. 205-213.

1. Isaac Deutscher (1959), Tome 5 : *Trotsky : Le prophète hors la loi (1929-1940)*, Union Générale d'Éditions, Paris, 1979, p. 207.

2. *Ibidem*, p. 206.

3. *Trotsky*, p. 691.

A l'arrivée chez son père à Prinkipo, son état général semble s'améliorer. Mais Natalia Ivanovna, sa belle-mère, plus proche des enfants que Trotsky lui-même, ne se fie pas à l'apparente amélioration de sa belle-fille Zina. Elle l'emmène à plusieurs reprises consulter des médecins. Zina souffre à nouveau des poumons et se tourmente du sort de son mari et de sa fille laissés en Russie. La lecture des correspondances inédites de la famille Trotsky permet à Isaac Deutscher de dresser un tableau psychologique de Zina, dans l'ensemble pertinent. Il relève avec justesse que ses souffrances et la gravité de ses troubles s'enracinent dans son enfance, particulièrement dans ses relations avec son père, un père, répétons-le, profondément aimé, idéalisé, mondialement connu, autant vénéré que haï, et à ce titre inaccessible. Figure du père adulé et omnipotent, face à laquelle toute comparaison suscite un sentiment dépréciatif de soi. Homme public dont l'intimité lui a très tôt échappé, à l'image de ce mannequin que, petite, elle invente comme substitutif à son père. Zina jalousait la seconde femme de son père :

« Les pressions conjuguées de la maladie et du souci perturbèrent son équilibre mental. Les tensions et les conflits cachés, probablement enracinés dans la misère de son enfance et entretenus par des expériences postérieures, remontaient à la surface. Sa conduite devint explosive et incohérente. Elle donnait libre cours à des souvenirs, à des désirs et à des griefs qui, jusque là, étaient restés enfouis au seuil de sa conscience. Elle était obsédée par le sentiment d'être une fille qu'on n'avait pas voulue, que son père n'avait pas voulue, lui qu'elle adorait passionnément comme le génie fécond de la Révolution. Et c'était sa foi en lui, écrivait-elle, qui la maintenait en vie, et lui donnait la force d'assumer son triste sort. Sans lui, la vie aurait été vide, et, cependant, elle sentait comme une barrière insurmontable entre elle et lui. Elle lui lança un jour ces mots : "Je sais, je sais, écrivait-elle, que les enfants sont indésirables, et qu'ils ne viennent que comme châtiment des péchés accomplis ...". C'était comme si le choc, dont elle avait peut-être souffert dans son enfance, le jour où au lieu de son père elle n'avait trouvé qu'un simple mannequin dans son lit, se répercutait maintenant dans ce reproche. Dans cette tempête émotionnelle, elle lutta pour réfréner son ressentiment intérieur contre le second mariage de son père »<sup>1</sup>.

Peu à peu les relations entre Trotsky et Zina se détériorent. L'attitude de cette dernière à l'égard de sa belle-mère devient conflictuelle traduisant une

---

1. Isaac Deutscher (1959), Tome 5 : *Trotsky : Le prophète hors la loi (1929-1940)*, *op. cit.*, p. 210.

attitude « *anormalement exaltée* ». Trotsky souhaite alors que sa fille aille à l'étranger se faire soigner. Il la tient intentionnellement à l'écart de ses activités politiques, alors que le plus grand souhait de Zina était plutôt d'y participer activement. Il en vient même à l'ignorer, ce qui n'arrange pas l'état mental de sa fille. « *Pour papa, répétait-elle souvent, je suis une bonne à rien* »<sup>1</sup>.

La détresse et les troubles mentaux de Zina préoccupent à plusieurs reprises son père<sup>2</sup>. Trotsky est alors convaincu qu'elle aurait dû depuis

1. *Ibidem*, p. 211.

2. En janvier 1997, le cinéma parisien *Action Christine Odéon* a eu l'heureuse initiative de projeter le film, alors inédit en France, réalisé en 1985 par le cinéaste anglais Ken McMullen, (scénario de Ken McMullen et Terry James, avec Domiziani Giordano, Ian McKellen, Phillip Madoc) : *Zina*. Le sujet principal du film, qui devait initialement s'intituler *Marxisme classique et psychanalyse* (*Jeune Cinéma*, n° 243, mai/juin 1997, p. 14), relate la psychanalyse de la fille de Trotsky à Berlin au début des années 1930 alors que ce dernier est en Turquie. L'intérêt indéniable de ce film réside dans la manière dont le réalisateur relie savamment par des procédés cinématographiques l'imaginaire et la réalité, la mémoire et le temps présent. La psychanalyse de Zina est relatée en tenant compte de l'enchevêtrement, d'une part, de son destin personnel et, d'autre part, de l'histoire de son père, acculé alors à l'exil, enfermé dans l'errance, et des tragiques événements qui secouent alors le Monde. La manière dont le réalisateur réussit à nous rendre, par un langage cinématographique aux accents politiques marqués, l'errance intérieure de Zina, sa relation à son corps, et surtout, par un jeu subtil de mémoires, celle de Zina, celle de Trotsky et celle de l'histoire, donne au film toute sa qualité. Quels que soient l'originalité et l'intérêt du film, qui sont indéniables, l'image que le réalisateur donne des rapports de Trotsky et de sa fille et de sa psychanalyse ne nous semble pas correspondre à celle que nous avons pu dégager de nos différentes lectures, principalement de la correspondance inédite de Trotsky, bien que McMullen ait travaillé sur le journal intime de Zina. L'image de Zina-Antigone nous semble bien irréaliste au regard de la personnalité de Trotsky. Que l'errance intérieure de Zina reflète celle à laquelle sa famille fut tragiquement acculée, ou que l'attitude de son père à son égard soit la raison de son cheminement sans fin, ne nous paraient guère autoriser à conclure que « par l'effet de miroir entre l'état d'esprit psychique de Zina et l'état social et historique de l'Allemagne à cette époque (...) la fille de Trotsky fut capable de voir ce que nul autre, pas même son père, n'avait vu avant elle » (Entretien avec McMullen, *CinéLibre*, n° 34, Janvier 1997, p. 9). Le film, et encore moins les sources que nous avons pu consulter, ne permet pas de conclure à cette préscience. Le réalisateur précise également que « L'histoire de Zina était pour moi absolument fascinante. Que la fille de Trotsky ait été en psychanalyse à Berlin au début des années trente est quelque chose d'incroyable pour moi, étant donné le contexte de l'époque en Union soviétique ». Ce constat n'a en fait rien d'étonnant au regard précisément de la culture psychanalytique de la Russie jusqu'au début des années vingt, et de la connaissance de la psychanalyse qu'avait son père. Le réalisateur a travaillé sur la bande d'enregistrement retrouvée des entretiens entre Zina et son psychanalyste

longtemps suivre une cure psychanalytique. Il l'incite à partir avec son frère à Berlin dans le but de se soigner, non sans auparavant lui faire accepter de laisser à sa charge son fils, qu'elle ne pourrait élever convenablement.

Compte tenu de la sollicitude dont il fera preuve lors de l'arrivée de Zina en provenance de Moscou, et des conseils qu'il lui prodigue afin d'entreprendre une cure psychanalytique, on s'attendrait à ce que Trotsky témoigne d'une attitude plus compréhensive à l'égard des comportements et de la souffrance de sa fille. La lettre qu'il adresse à sa fille peu de temps après qu'elle fut arrivée à Berlin étonne à plus d'un titre. Il semble non pas tant oublier la maladie de sa fille que d'être préoccupé de lui faire endosser la responsabilité de ses conduites. Le qualificatif d'hystérie lui semble convenir pour définir ce qu'il interprète comme des caprices.

Dès les premières manifestations des souffrances et des difficultés relationnelles de Zina, Trotsky se trouve en définitive complètement débordé. Le révolutionnaire n'a plus la maîtrise de la situation, ni de la compréhension de celle-ci. Elle lui échappe et il n'aura de cesse, tout au long des deux années tragiques qui aboutiront au suicide de sa fille, de trouver un sens aux comportements de celle-ci. Mais les modes de compréhension et d'interprétation qu'il développe, loin d'appréhender la subjectivité, reflètent ceux qui guident sa conception révolutionnaire. Le destin de l'homme lui appartient, il est ce qu'il en fait. La volonté et la maîtrise de l'action le caractérisent et constituent comme les conditions psychologiques *a priori*, de sa désaliénation. De sorte que son analyse des attitudes et des souffrances de sa fille est fonction de cet *a priori*, comme cadenassée par lui. A cet égard, son analyse de la pathologie de sa fille suivent les références matérialistes qui ont toujours guidé sa compréhension des superstructures. Il est, de plus, difficile de ne pas rattacher son attitude à sa difficulté de concevoir que l'individu puisse se préoccuper de lui-même, de sa sphère privée, alors que l'essentiel de la vie réside dans son action au sein de la communauté. D'ailleurs, ce type d'argument fut d'ailleurs souvent avancé pour

---

(*Jeune Cinéma*, n° 243, mai/juin 1997, p. 13). Force est de constater à la lecture des lettres inédites de Trotsky, et de l'importante biographie que Deutscher et P. Broué lui consacrent, après avoir eu accès à des centaines de lettres inédites de toute la famille Trotsky, que l'image de la cure telle que Zina la relate d'ailleurs elle-même ne correspond pas à cette idyllique histoire que nous propose le metteur en scène britannique.

critiquer la psychanalyse, considérée comme science bourgeoise. Trotsky s'inscrit dans les propos de **Marx** qui, en 1843, dans *La question juive*, écrivait :

« Aucun des prétendus droits de l'homme ne dépasse donc l'homme égoïste, l'homme en tant que membre de la société bourgeoise, c'est-à-dire un individu séparé de la communauté, replié sur lui-même, uniquement préoccupé de son intérêt personnel, et obéissant à son arbitraire privé »<sup>1</sup>.

### 3. Persécution de la mémoire : entre hystérie et psychose

Pour Trotsky, Zina souffre d'« *une forme aiguë d'hystérie* » (21 octobre 1931). Son appréciation est confortée par le comportement de sa fille à l'égard de sa belle-mère, la femme de Trotsky. Zina vient de passer quelque temps avec eux, et n'a cessé d'entrer en conflit avec cette dernière au sujet de sa propre histoire.

« Apparemment, Zina s'était disputée avec Maman, à propos de son passé bien sûr. Elle s'était sans doute mise en colère pour des choses sans importance, afin de dire des stupidités à Maman et même de la menacer : "J'écris tout **ça** (?) dans mon journal et si quelque chose m'arrive, tu le regretteras." Tu peux imaginer l'effet que ceci eut sur Maman qui a constamment traité Zina avec une tendresse et une attention exceptionnelles, lui consacrant temps et énergie, l'accompagnant chez les médecins, reprisant ses vêtements et son linge, de même que ceux de Siéva ; elle l'a nourrie et blanchie... Tu connais Maman après tout, sa capacité illimitée à se donner, son énergie, ses sentiments, tout cela... Pendant longtemps, nous n'en crûmes ni nos yeux ni nos oreilles. Maman, bien sûr, défendait Zina de toutes ses forces. Bien sûr, il n'est pas possible de ne pas tenir compte de sa maladie. Néanmoins, nous avons de plus en plus l'impression qu'elle était déjà une autre personne, et non plus celle que nous avons connue (ou que nous avons cru connaître). Ses poumons vont très bien maintenant : tout le problème, c'est son *hystérie*. Sur ce terrain, elle a également une mauvaise toux... » (Lettre de Trotsky, 21 octobre 1931).

Les grandes lignes des reproches de Trotsky à l'égard de sa fille sont abordées dans cette lettre. En premier lieu, le conflit de Zina avec sa belle-mère. Toutes les lettres que nous avons pu consulter, quel que soit d'ailleurs l'épistolier, mentionnent l'attitude de Natalia Ivanovna à l'égard de Zina, et ne laissent planer aucun doute sur ses sentiments positifs et sur son dévouement

---

1. Karl Marx (1843), *La question juive*, Union Générale d'Édition, Paris, 1968, p. 39.

pour sa belle-fille, comme le rappelle souvent Trotsky. En second lieu, la conviction de Trotsky que sa fille est atteinte d'hystérie ne s'estompera jamais complètement, même quand les conduites de Zina s'apparenteront plus clairement au registre de la folie. En troisième lieu, la maladie physique de Zina est tantôt directement considérée comme l'une des causes de son état psychique, tantôt perçue comme indépendante de son état mental. Enfin, se dégage en filigrane ce qu'il faudra bien qualifier d'impossibilité pour Trotsky de supporter, et de comprendre, les conduites de sa fille qui semble focalisée sur son passé et auquel elle attribue la source de ses souffrances.

Que Zina ait manifesté des comportements hystériques ne semble pas douteux, surtout au regard de la spécificité de sa relation à son père, oscillant entre séduction et revendications agressives. L'utilisation du qualificatif « *hystérique* » répond à la nécessité de croire que Zina est maîtresse de sa conduite ou du moins possède les capacités de modifier elle-même sa conduite. Il ne fait guère non plus de doute qu'à l'instar de ces médecins pris au piège de la problématique hystérique, et mis en échec par elle, Trotsky, aveuglé par le comportement théâtral, souvent séducteur, de sa fille, ne voit plus sa souffrance. Il est exaspéré par l'attitude de sa fille, qu'il juge malhonnête, narcissique et hystérique :

« Les événements étonnants ou les conversations, etc., que Zina transmet dans ses lettres (faits relatifs à son séjour ici) sont complètement faux, déformés, pervertis... Ce n'est pas de la propension au mensonge, mais l'égoïsme d'une personne qui puise dans son entourage uniquement ce dont elle a besoin à un moment donné, et qui le transforme plus tard en manipulations conformément aux lois du caprice hystérique » (lettre de Trotsky, 21 novembre 1931).

« *Lois du caprice hystérique* », l'expression sert en fait à nier, du moins à atténuer, la réalité de la souffrance et de la pathologie mentale. Cette lettre témoigne de l'attitude psychologique que le révolutionnaire ne cessera d'avoir à l'égard de sa fille. Elle traduit un manque étonnant de capacité empathique et d'identification de Trotsky à sa fille que, toutefois, on peut comprendre sans doute comme réaction de défense contre la culpabilité inconsciente d'y être pour quelque chose dans l'hystérie de Zina.

Trois jours plus tard, Ljova informe sa mère des comportements de sa sœur. Le tableau dressé est plus sensible et plus tragique que celui que perçoit son père :

« Tout prend une tournure beaucoup plus préoccupante avec Zinoushka – c’est très, très préoccupant – pas en ce qui concerne ses poumons : non, ce sont ses nerfs qui me préoccupent plus que tout le reste » (lettre de Ljova à sa mère, du 23-24 novembre 1931).

Il poursuit sa lettre en évoquant ce que Zina dit de son père :

« 1) “Peut-être que Papa est mort. Qu’est ce qui peut bien lui arriver? Nous devons lui envoyer un télégramme immédiatement.”

2) Il faut donner à Platon [Volkov] le télégramme dans lequel il est écrit que tout ce que les journaux écrivent sur elle est un tissu de mensonges, qu’elle est en fait bien portante et heureuse (elle a répété ces mots de façon plus modérée quand elle composa le texte du télégramme pour Alexandra Lvovna).

(Je veux écrire à A. L. [Trotsky]. ; mais elle n’est pas d’accord pour lui envoyer un télégramme)

3) Elle veut envoyer immédiatement un télégramme pour faire venir Séva qui, selon tes propres mots (au sujet du jardin d’enfants), n’est pas heureux avec toi et Papa. Voici le texte du télégramme :

[en allemand] “Il est possible de faire venir Siéva à Berlin ... Il faut mettre un terme à toute cette affaire sinon nous allons tous perdre la tête. Nous sommes bien tranquilles ici”.

Salutations. Ljova Zina ».

Les productions délirantes émergent :

« Je ne lis pas les journaux, il n’y a pas de raison que je le fasse ; je comprends tout, maintenant je comprends tout. » (lettre de Ljova à sa mère, du 23-24 novembre 1931).

Expatriée (sans père et sans patrie) Zina délire. Son frère en est clairement conscient et l’évoque à plusieurs reprises dans ses lettres adressées à ses parents.

« Zina parla pendant des heures avec **Dina [Männhof]** et **A.I. [Pfmfert]**, sans faire de pause, sans permettre à quiconque de placer un mot. Elle racontait *tout* – en commençant par son enfance. C’était une sorte de délire. Deux questions la hantent : ses souvenirs (c’est ce quelle est en train de rédiger) et Papa » (lettre de Ljova à sa mère, du 23-24 novembre 1931).

Et dans une autre lettre :

« Papa *doit* se pencher sur la question. Il est le centre de son délire » (lettre de Ljova non datée).

Deux thèmes dominent les préoccupations et les délires de Zina. En premier lieu, la figure tutélaire de Trotsky, monstre sacré, idéalisé, en un mot

inaccessible. Le frère mentionne à plusieurs reprises la prédominance de ce contenu et demande au père d'y être attentif. Mais la conduite de Trotsky ne changera pas.

Autre thème qui reviendra à plusieurs reprises jusqu'à son suicide : la Russie, pays de son enfance, des souvenirs où le père joua le rôle de premier plan que nous savons. Mais surtout, pays de la persécution, doublé d'une tentative d'effacement du rôle fondateur de Trotsky. On imagine aisément, au regard de la sensibilité et de la personnalité de Zina, et de son admiration pour son révolutionnaire de père, combien cette scotomisation par le régime stalinien du passé de ce dernier et la construction, somme toute délirante, d'une « nouvelle mémoire » ne pouvait que l'atteindre au cœur de son drame et contribuer à déstabiliser son équilibre précaire. Comme si son délire avait pour fonction de combler les effacements qu'une certaine réécriture de l'Histoire commençait à répandre. *Persécution de la mémoire* – tel peut être d'ailleurs qualifié le travail sur l'histoire du stalinisme et de ses épigones occidentaux – qui atteint au cœur même de leur être ceux qui la vivent. On ne s'étonnera pas que cette persécution historique soit vécue, par ceux qui, impuissants, assistent à l'effacement de leur rôle historique ou de celui de leurs proches, comme une persécution de leur propre histoire, comme une atteinte à l'intégrité de leur identité. Cette dernière persécution s'enchevêtre alors avec les difficultés, les souffrances et les fragilités psychologiques personnelles, lesquelles se trouvent alors accentuées et susceptibles d'offrir, à qui entre dans le délire, son contenu et son mode d'expression.

La réalité socio-politique n'est vraisemblablement donc pas étrangère au délire de Zina. Il ne nous appartient pas dans le cadre de cette étude de déterminer si le délire s'ancre exclusivement dans une configuration psychoaffective, à la manière du Schreber version Freud, ou si, au contraire, il émane d'une situation environnementale pathologique, à l'instar des méthodes éducatives qu'a reçues ou plutôt subies le même Schreber, méthodes à l'origine, selon certains, de son délire de persécution. Quoi qu'il en soit, il est évident que le contexte socio-politique ne nourrit pas seulement le contenu du délire, mais peut également constituer une des raisons précipitant son émergence et, par la suite, l'alimenter largement avec toutes les transpositions possibles. L'idée est relatée par Victor Serge :

« Portant un double pneumothorax, souffrant en outre par moments d'une névrose aiguë, Zina voyait les chemises brunes conquérir la rue, elle apprenait avant nous les arrestations de Moscou, elle n'avait plus de nouvelles de son mari, Platon Volkov, jeune intellectuel de formation ouvrière, depuis longtemps emprisonné. Mise avec nous hors la nationalité soviétique, incapable de s'adapter à l'Occident, la perte de la nationalité soviétique fut pour elle la goutte d'amertume qui fit déborder la coupe »<sup>1</sup>.

A cette absence du père dans l'histoire officielle russe, du déni de son rôle, s'en ajoute une autre, liée aussi au pays natal, plus directe et actualisée qui l'atteint dans sa chair, celle de son fils Siéva resté chez ses grands-parents. Rien d'étonnant qu'elle souhaite le récupérer.

« Aujourd'hui elle m'a renouvelé (de façon lucide) sa demande de faire venir Siéva et de vous soumettre cette question à toi et à Papa.

Je m'y suis évidemment opposé, je lui ai suggéré de se faire soigner d'abord et de se concentrer uniquement sur cela – obtention d'avis médicaux etc. La question des coûts n'a pas d'impact sur elle : “Papa t'a écrit de ne pas me priver d'argent, de tout faire pour moi, j'ai besoin de Siéva pour guérir etc.” Elle m'a demandé de dire à Papa de ne pas lui écrire. Elle lui écrira d'abord une longue lettre sous le titre : “Au sujet de la folie d'une femme soviétique : les aventures d'une femme-crocodile” (elle a insisté pour que je te la transmette personnellement) » (lettre de Ljova à sa mère, du 23-24 novembre 1931).

Deux jours après cette lettre adressée à sa mère, Sedov écrit longuement à son père pour l'informer plus en détail de l'état de santé de sa sœur. S'il mentionne le côté théâtral, « étalage » de sa sœur, il prend soin de préciser à son père qui ne semble pas en avoir pleinement conscience, la gravité de son état.

« As-tu reçu ma lettre du 21 (celle qui est écrite à la main) ? C'est la lettre que j'ai écrite sur le grave état de Zina. Elle est vraiment malade. Cela explique beaucoup de choses. Il me semble que ce n'est pas purement un affaiblissement ou plus précisément l'absence (la plus complète ?) de tout centre d'intérêt pour la cadrer (c'est-à-dire que c'est un état morbide et altéré). Cependant, elle s'exhibe, et cet étalage de sa part concerne des choses qui lui sont totalement étrangères en temps normal. Quand j'ai écrit à Maman, Zina allait mieux. Mais hier, il devint évident que ce n'était pas le cas, ou pas entièrement le cas. Elle était plus calme, et quand je lui parlais, elle cédait à mes suggestions (ne pas faire ceci, faire cela). Hier, son

---

1. Propos probable de la femme de Trotsky rapportés par Serge Victor (1951), *Vie et mort de Léon Trotsky*, op. cit., p. 230-231.

délire passa à un autre domaine. Avec Jeanne<sup>1</sup>, le médecin et particulièrement avec Pfemfert, elle a parlé de Platon [Volkov]. Elle avait soudain compris, disait-elle, qu'il n'était pas vraiment la personne pour laquelle elle l'avait pris. Il était un criminel, il gravitait autour du G.P.U., c'était un dégénéré, etc. [2 mots illisibles]. Au téléphone, elle m'a dit : "tu perds ton temps à envoyer un télégramme à Platon" (selon ses propres instructions données deux jours avant, car elle craignait alors qu'il ne fût torturé dans la cellule solitaire de la prison), qu'il serait bon qu'il soit "délivré et conduit ici" etc. Elle répéta ces paroles en ajoutant : "de toute façon, même s'il disparaissait complètement, ça ne me ferait rien." A travers la fenêtre de la maison d'en face, elle a vu quelque chose de rouge (une sorte de couverture?). Elle a par imitation mis quelque chose de rouge à sa propre fenêtre (un morceau de jupe, un livre), je t'écris au sujet de ces faits parce que je pense que toi et Papa ne réalisez pas totalement l'état pathologique de Zina. » (lettre de Sedov du 26 (?) novembre 1931 adressée à Trotsky).

Pour autant, le fils informe le père que le « diagnostic » qu'il avait affirmé n'est pas sans avoir trouvé quelque écho chez un médecin, pneumologue de formation, convaincu que Zina se complaît dans le spectacle.

« Mais pour en revenir à l'essentiel. Aujourd'hui, un des meilleurs neurologues de Berlin, un excellent spécialiste (Pfemfert le connaît également), qui n'est cependant pas hostile aux nouveaux courants de la médecine, et qui a été recommandé à Zina par un pneumologue (le Dr May) vient pour voir Zina. Comme je l'ai déjà écrit, le Dr May<sup>2</sup> pense que nous exagérons l'état de Zina. Son diagnostic est mot pour mot celui que tu as fait dans la lettre que tu m'as envoyée quelques jours avant l'arrivée de Zina. Il relie l'aggravation de son état au jour où son attitude envers Frankel<sup>3</sup> s'est exprimée, ainsi qu'à sa peur pour elle-même, pour sa vie (elle se souvient de la mort de Nina et en parle beaucoup). Le médecin pense aussi que Zina elle-même, à l'évidence, exagère, afin de "faire impression" (l'incident de la couleur rouge). Comme je l'ai déjà mentionné, il n'y a aucun doute qu'il ... [fin de page manquante] » (lettre de Sedov du 26 (?) novembre 1931 adressée à Trotsky).

---

1. Jeanne Martin des Pallières (1897-1961), épouse de Raymond Molinier qu'elle quitte en 1930 pour Sedov. Elle fut la secrétaire de Trotsky. Sa liaison avec Sedov créa des tensions avec Trotsky.

2. Le Dr Wilhelm May était un pneumologue réputé à Berlin.

3. Ancien cadre des JC tchécoslovaques, Jan Frankel fut le premier des secrétaires qui passa des années auprès de Trotsky. Il devait être remplacé en 1932 par Jean van Heijenoort.

Au même moment, Trotsky écrit longuement à son fils justifiant son attitude silencieuse à l'égard de Zina et exprimant son interprétation de ces troubles.

« Je pense que le neurologue aurait dû être impliqué plus rapidement après tout – *en accord bien sûr avec l'autre* médecin (traitant). Certains actes et certaines remarques de Zinaïda nous ont donné l'impression, à Maman et à moi, qu'elle n'était pas bien physiquement... Mais à coté de ces manifestations, elle [mot illisible] des traits normaux, tout [mot illisible] d'une psychose (...) sans doute était-ce juste cela qui avait un [mot illisible] tuberculeux et alors par la suite, *le pneumologue* au sujet duquel tu as écrit, qui ne peut "rien comprendre". Il a observé de nombreux cas semblables ... Concernant la possibilité de lui rendre visite – quelle est la position du médecin à ce sujet? Peut-être vaudrait-il mieux que des personnes étrangères ne viennent pas la voir ?. Lui écrire une lettre maintenant [à Zina] est risqué, et Maman pense de même : elle recommencera à donner à tout un autre sens, complètement inattendu. Je lui ai écrit une fois (guidé par les mêmes intentions que toi) une lettre très "tendre" (selon sa propre expression) au sanatorium de Prinkipo, *mais son impact fut plutôt négatif que positif* » (lettre de Trotsky du 27 novembre 1931).

Dans son analyse, Trotsky privilégie la pathologie somatique qui serait comme la cause de son état psychique, du moins dont la guérison conduirait à une nette amélioration de son état psychologique. De manière bien plus subtile, c'est encore une sorte de négation de la pathologie psychique qu'il exprime. On peut supposer que son attitude traduit sa propre difficulté à admettre une origine psychologique aux troubles de sa fille, comme si ce constat supposait que, comme l'exprime alors la pensée psychanalytique qu'il n'ignore pas, l'environnement affectif y joue un rôle étiologique essentiel. Quoi qu'il en soit de l'analyse qu'il propose, il ne fait guère de doute que suite aux lettres de son fils, il est alors contraint à admettre la gravité des troubles psychiques de sa fille. L'hystérie n'est plus alors mentionnée comme seul diagnostic. S'impose alors une étiquette bien plus grave : la psychose.

« Le spécialiste de la tuberculose a, me semble-t-il, raison sur le fond: il faut guérir ses poumons – sans cela, la neurologie et (particulièrement) la psychanalyse sont un total non-sens. Sa psychose résulte de la constante focalisation de ses pensées sur ses poumons, sur ses crachats de sang, sur la mort. Ce n'est pas difficile à comprendre. L'assurance que ses poumons vont mieux devrait, en et par elle-même, fortifier son psychisme. La clé de sa psychose réside dans sa tuberculose,

dans ses poumons – c'est incontestable. Mais, pour plus de garantie, la neurologie serait néanmoins une bonne chose» (lettre de Trotsky du 27 novembre 1931).

L'analyse que fait Trotsky de la pathologie dont souffre sa fille mérite qu'on s'y arrête quelque peu. Elle n'est probablement pas sans se référer à ce qu'il connaît de la pensée adlérienne, pour laquelle un état d'infériorité organique serait le *primun movens* des troubles psychiques<sup>1</sup>. Il s'avère alors plus adlérien que freudien. Rappelons, que selon Adler, les troubles mentaux résulteraient au départ de l'infériorité d'un organe. Par cette expression, Adler désigne l'état déficient d'un organe ou d'un appareil organique. Cette infériorité organique suscite un sentiment d'infériorité qui serait à l'origine de toutes les manifestations psychiques et somatiques. Afin de remédier à l'infériorité dont l'organe suscite constamment l'attention, l'individu développe une activité cérébrale compensatoire, mécanisme autant psychique que biologique dont le but est d'instaurer un équilibre. La compensation apparaît comme le mécanisme de défense fondamental face à l'infériorité organique. Ainsi, toute maladie se développe sur l'organe inférieur et la guérison dépendra de la possibilité d'aider l'organe en cause à surmonter son handicap. Tout le développement psychique serait comme étayé par l'infériorité organique dont l'impact serait à l'origine non seulement des maladies somatiques et psychosomatiques mais également des structures névrotiques et psychotiques. Ainsi, la problématique psychotique émanerait de la pathologie du poumon qui, guéri, permettrait le rétablissement de la santé mentale. Mais la référence au modèle adlérien qui semble soutenir l'interprétation, s'avère toute relative. L'idée que la superstructure, que constitue la psychose, résulte de l'infrastructure organique, selon le modèle adlérien, est par contre ignorée par Trotsky, convaincu alors que la thérapeutique doit limiter son action à la dimension qui a suscité les troubles psychiques, à savoir la pathologie organique. Il n'adhère en fait que très partiellement au modèle adlérien qui postule qu'une action psychothérapeutique peut remédier aux troubles psychiques relatifs au désordre organique.

---

1. Adler Alfred (1907), *La compensation psychique de l'état d'infériorité des organes*, Paris, Payot, 1956.

#### 4. Le traitement psychanalytique

A l'égard de la validité du traitement psychanalytique, la position de Trotsky est ambivalente. Il donne souvent l'impression de s'y opposer, que la cure soit d'obédience freudienne ou adlérienne d'ailleurs, d'autant, encore une fois, qu'il ne perçoit pas que les souffrances psychologiques de son enfant, quelle que soit leur origine, nécessitent une aide, ou se refuse à l'admettre. Là encore, le révolutionnaire est dans le déni – mécanisme que l'on retrouve souvent chez lui –, déni qui n'est pas sans refléter celui de sa fonction paternelle<sup>1</sup>. En réalité, le recours à une aide psychanalytique est demandé par Trotsky lui-même qui se rend compte que sa fille qui vit avec lui après son retour de Russie a besoin d'une cure. Il écrit à ce sujet aux Pfemfert, résidant alors à Berlin pour leur demander conseil<sup>2</sup>.

Le fils s'avère en la circonstance plus avisé que le père. Il est bien plus conscient, non seulement de la gravité des troubles de Zina, mais aussi de leur nature psychique. Il informe sans ambages ses parents que le diagnostic d'hystérie est une erreur qui escamote l'importance de son état et de sa souffrance. C'est à lui qu'il revient de trouver pour Zina un traitement adapté. Par l'entremise de Mme Pfemfert, il fait la connaissance d'un médecin « psychofreudien ». Il craint :

« qu'un neurologue ne soit d'aucun secours : il fera des électrochocs et d'autres massages, c'est tout. Peut-être serait-il préférable de l'orienter vers une

---

1. On ne saurait éviter de s'interroger sur le rôle qu'aurait joué dans son économie psychique personnelle le déni des souffrances de sa fille. Serait-il là pour contribuer à colmater la souffrance de ce que la « nouvelle Histoire » soviétique fait de son rôle dans la Révolution – un déni d'existence ? On pourrait là poser l'hypothèse que les souffrances de Zina réveillaient certains de ses propres souffrances, « représenteraient » (au sens de *Vorstellung* de Freud) de façon beaucoup trop proche et affective pour lui, ce dont il serait l'objet dans la « nouvelle Histoire » soviétique : la « forclusion » de son nom et, surtout de son rôle historique et symbolique. Le délire de Zina, en plus des turpitudes infantiles et de l'exil, serait-il également à comprendre comme l'effet de cet « effacement forclusif » du rôle de son père ?

2. Isaac Deutscher (1959), *Tome 5 : Trotsky : Le prophète hors la loi (1929-1940)*, *op. cit.*, p. 212.

psychanalyse (auto-suggestion, maîtrise psychique de la “circonstance” du trouble, de son origine, etc., etc.) ? » (lettre de Sedov à sa mère, 29 octobre 1931)<sup>1</sup>.

Le flou de la brève description de la psychanalyse a de quoi étonner. Replacés dans leur contexte historique les propos de Sedov n’ont rien d’étonnant. A cette époque, en Allemagne, où la psychanalyse n’est pas alors perçue comme une entité homogène. Si, en général, dans les milieux avertis, on n’ignore pas l’existence d’une école adlérienne – bien plus importante en Allemagne qu’en France – à côté de l’école freudienne, leurs spécificités théoriques ne sont pas alors, comme on peut l’appréhender aujourd’hui, toujours clairement perceptibles. Sous le terme de psychanalyse sont rangées outre les pensées issues de l’enseignement freudien, une multitude de pratiques qui semblent avoir pour dénominateur commun la recherche d’une origine psychologique du trouble.

Sedov est aussi bien convaincu autant de l’origine psychologique des souffrances de sa demi-sœur que de leur importance, d’où son refus d’adhérer au diagnostic d’hystérie. Il en informe clairement sa mère :

« Hier, le Professeur Kronfeld m’a invité à lui rendre visite. Il est l’un des meilleurs médecins de Berlin et il soigne Zina pour ses nerfs. Je me dois de vous dire son avis, à toi et à Papa, sans rien atténuer. Il s’est trompé en pensant – suite au premier entretien qu’il a eu avec Z[inaida] – qu’elle souffrait d’hystérie, etc. En fait, l’affaire est bien plus sérieuse. Ce qu’il avait pris pour une hystérie s’avère être une maladie qui a commencé à Istanbul même. Il espère qu’elle ira mieux et qu’il parviendra à l’arracher à sa condition, d’autant plus que “ceci est récent et vient juste de commencer”. Mais il n’a pas caché le fait que dans la plupart des cas, la maladie est incurable<sup>2</sup>. (Le Pr. Kronfeld a ajouté qu’il serait bon qu’Alexandra Lvovna puisse venir à Berlin, mais il n’a pas insisté sur ce point). Il souhaite la transférer dans une clinique proche : un très bon hôpital, d’après ce qu’il m’a dit. Mais cette démarche nécessite l’accord des parents. [...] Zinaïda a une sorte de manie de la persécution : elle croit voir le G.P.U. partout, ainsi que Platon et bien d’autres – au sujet desquels il lui est très difficile d’écrire... Il est essentiel de lui écrire maintenant, étant donné que son état d’agitation ne doit que s’aggraver.

---

1. La psychanalyste en question est probablement Dina Männhof que nous avons mentionnée précédemment, une amie des Pfemfert sur laquelle nous n’avons pas d’autre information.

2. Une note manuscrite du document utilisé indique que, selon certaines rumeurs, il devint son amant.

Z[inaida] ne peut pas le faire d'elle-même...» (lettre de Ljova à sa mère du 1<sup>er</sup> décembre 1931).

Le **Dr. Arthur Kronfeld** n'est pas un inconnu dans le milieu psychanalytique. Professeur agrégé de psychiatrie à Berlin, il est né le 9 janvier 1886 dans cette ville et il est mort en octobre 1941 en Russie où il s'était réfugié, menacé par le régime nazi. Il est, dès le début de son engagement psychanalytique, du côté d'Adler dont la psychologie lui semble bien moins rigide que celle de Freud sur le plan thérapeutique et moins axée sur la sexualité. L'un de ses premiers articles concernant la psychanalyse porte « *Sur les théories psychanalytiques de Freud et les conceptions apparentées* ». Freud juge très sévèrement ce travail :

« Le ton est dans l'ensemble fort correct, mais il démontre philosophiquement et mathématiquement que toutes les choses qui font notre tourment, n'existent nullement, parce qu'elles ne peuvent pas exister. Et le tour est joué »<sup>1</sup>.

Jusqu'à sa mort, Kronfeld joue un rôle actif au sein du mouvement adlerien. Il publie, également beaucoup, plus d'une soixantaine d'articles sur la psychothérapie et sur la psychopédagogie, et quelques livres parmi lesquels *Sexualpsychopathologie* (1923), *Psychotherapie, Charakterlehre, Psychoanalyse, Hypnose, Psychagogik* (1924), *Hypnose und Suggestion* (1924), *Lehrbuch der Charakterkunde* (1932), etc. Il édite en 1929 une revue : *Fortschritte der Neurologie und Psychiatrie ihrer Grenzgebiete* (Progrès de la Neurologie, la Psychiatrie et les domaines apparentés) dans laquelle il critique l'approche psychanalytique de **Ferenczi** et d'**Ana Freud** à qui il reproche d'assimiler la cure psychanalytique à des mesures éducatives<sup>2</sup>.

---

1. Lettre à Abraham du 14-1-1912, Freud Sigmund-Abraham Karl, *Correspondance 1907-1926*, Paris, Gallimard, 1969, p. 117. Quelques mois plus tard, Freud persistera dans son jugement : « *L'écrit de Kronfeld monte beaucoup en ce moment les esprits contre nous. Je n'y trouve rien, en dehors d'un ton dont la correction est digne d'éloges ; quant à la "logique" de l'ouvrage, ce n'est pas la peine d'en parler* » (lettre du 3-7-1912, *Ibidem*, p. 125). Abraham qui a créé et dirige le mouvement psychanalytique en Allemagne le qualifie de « psychanalyste sauvage » (lettre à Freud du 7-6-1925, *Ibidem*, p. 388).

2. Rappelons que les adleriens ont beaucoup œuvré, tant sur le plan théorique que pratique, dans le domaine de l'éducation au sein de la Vienne socialiste. Dans une lettre du 2 janvier 1929, adressée à Freud, Ferenczi écrit au sujet de Kronfeld : « Hier j'ai reçu le premier numéro d'une revue publiée par Kronfeld (je crois qu'elle s'appelle "Progrès

La formation adlérienne de Kronfeld constitue probablement une des raisons qui conduisit à le choisir comme thérapeute. On peut penser également que son engagement marxiste, que la famille de Trotsky n'ignorait pas, motiva aussi ce choix. La situation de Trotsky, exilé et de plus en plus en butte aux agressions, exigeait le choix d'un thérapeute acquis à la cause marxiste.

En 1928, Kronfeld participe à la création d'une « Communauté de travail de psychologues individuels marxistes ». Lors de la scission en 1929 entre une « Nouvelle association des psychologues individuels » autour de **Kündel** qui ne souhaitait pas la politisation du mouvement, et une « Société berlinoise de psychologie individuelle » autour de **Sperber**<sup>1</sup> qui, à cette époque, tentait de rapprocher psychologie individuelle et marxisme, il adhère à cette dernière. C'est d'ailleurs dans la revue de Kronfeld que Sperber<sup>2</sup> publie en 1930 « L'école des sectes », article qu'Adler n'a probablement pas apprécié.

Les propos de Kronfeld rapportés par le fils de Trotsky, bien que brefs, éclairent assez bien la conception psychologique qui soutient son travail. A plus d'un titre, les propos du psychothérapeute étonnent. Notons en premier lieu le rôle qu'il fait jouer au présent ou au passé récent comme cause de la maladie. A ce titre, il s'écarte clairement, comme les adlériens en général, de la

---

en neurologie et en psychiatrie"). Le deuxième article est écrit par Kronfeld lui-même. Dans cet essai, il cherche à prouver, entre autres, que la nouvelle génération psychanalytique n'est pas tout à fait d'accord avec vous en ce qui concerne les fondements de la méthode, car nous, en particulier moi et Anna Freud, admettons que la psychanalyse doit être complétée par des mesures éducatives (...) Car c'est tout à fait autre chose d'admettre, dans certains cas (ainsi chez les enfants, les malades mentaux, les primitifs), que la psychanalyse n'est pas à appliquer dans sa pureté originelle, que d'affirmer (comme Kronfeld nous l'impute) que la psychanalyse pure n'existe pas du tout. Ce que fait Mademoiselle Anna n'est qu'une application de la psychanalyse à l'éducation des enfants. Mais il est tout à fait erroné aussi de prétendre, comme le fait Kronfeld, que ce qu'on appelle mon activité serait une simple mesure éducative ; il néglige un petit détail, à savoir que toutes ces mesures, je les considère seulement comme des moyens pour aider le travail analytique, jamais comme un but en soi » (Sigmund Freud-Ferenczi Sandor, *Correspondance 1920-1933. Les années douloureuses*, Paris, Calmann-Lévy, 2000, p. 400-401). Freud répondra « ces efforts désespérés [de Kronfeld], pour mettre en évidence des contradictions là où il n'y en a pas, ne font que mal dissimuler la profonde hostilité justement des sympathisants tels que Kr[ronfeld], qui jouit par ailleurs d'une très mauvaise réputation (Lettre du 4 janvier 1929, *Ibidem*, p. 403).

1. Manès Sperber (1975), *Ces temps-là. Le pont inachevé*, Paris, Calmann-Lévy, 1977, pp. 140-145 et pp. 156 et suivantes.

2. *Ibidem*, p. 224.

psychanalyse freudienne pour qui l'étiologie des troubles mentaux réside dans le passé infantile. Que des troubles émergent, en fonction de circonstances particulières, à l'âge adulte, ne signifie pas que leur étiologie ne soit pas d'origine infantile. Nous sommes ici en présence d'une des grandes différences entre freudisme et adlérisme, ce dernier refusant d'accorder au passé l'importance étiologique que lui attribue Freud.

Kronfeld n'hésite pas à diagnostiquer une hystérie. L'étonnant n'est pas seulement qu'il porte un tel diagnostic, mais qu'il juge dans la plupart des cas, cette maladie incurable. A l'époque où Zina le consulte, l'hystérie, du moins dans la conception psychanalytique dont l'influence est alors grandissante en Allemagne, est loin d'être considérée comme immuable, à la différence de certaines psychoses.

On a déjà souligné combien le diagnostic d'hystérie paraît peu probable au regard surtout de son délire de persécution. Malgré l'avis autorisé de Kronfeld, Sedov ne peut y adhérer. Il se contente d'en informer ses parents en insistant sur la « *manie de la persécution* » de sa sœur.

L'attitude de son père pendant son traitement la blessa profondément. Il adressait les lettres qu'il recevait d'elle à son psychiatre.

« Trotsky pensait sans doute aider ainsi le médecin ; mais Zina l'apprit et en fut très choquée. Les dernières lettres de Zina à son père révèlent qu'elle se sentait abandonnée. Le 14 décembre 1932, elle lui écrivit : "Cher papa, j'attends de toi ne fût-ce que quelques lignes." »<sup>1</sup>.

Dans une lettre du 30 mai 1932, elle constate :

« Correspondre avec papa ne sert à rien, avec papa ... ce Thomas qui doute, il est de plus en plus au dessus des nuages, dans les régions de la haute politique, et je suis essentiellement engluée dans la cochonnerie psychanalytique ». <sup>2</sup>

Tout porte à croire que Zina ne souhaitait nullement entreprendre un traitement psychanalytique. Elle le fait pour obéir à son père. Selon Deutscher, Zina résista. Sa résistance ne témoignait guère d'une défiance à l'égard de la psychanalyse, mais plutôt d'une claire conscience qu'elle recelait en elle des

1. Jean van Heijenoort, *De Prinkipo à Coyacan. Sept ans auprès de Léon Trotsky*, Les lettres nouvelles. Maurice Nadeau, Paris, p. 62.

2. Isaac Deutscher (1959), Tome 5 : *Trotsky : Le prophète hors la loi (1929-1940)*, op. cit., p. 247.

conflits dont elle n'était pas fière, voire dont elle se sentait coupable : « *elle n'avait aucun désir, disait-elle, de s'engloutir dans l'ordure de son subconscient* »<sup>1</sup>. De plus, partir suivre une psychanalyse à Berlin lui imposait de se séparer de son père et de son fils :

« Elle ne pouvait supporter l'idée qu'ayant triomphé d'obstacles si nombreux, et supporté des sacrifices non moins nombreux pour rejoindre son père, elle dût se séparer à nouveau de lui »<sup>2</sup>.

L'influence considérable de Trotsky sur sa fille est indéniable. Même s'il n'y croit pas trop, ou juge que sa fille se complait un peu trop facilement dans une position de « malade » dont elle pourrait sortir aisément avec un peu plus de volonté, il souhaite quand même qu'elle entreprenne un travail thérapeutique. Selon les moments, Zina manifeste à l'égard du traitement psychanalytique qui, comme le rappelle souvent Ljova, coûtait cher, tantôt un attachement sincère, tantôt une indifférence toute hystérique. Deutscher ne croit pas vraiment qu'elle ait été convaincue de la réussite d'une telle cure, qu'elle l'ait même considérée avec sérieux. Il rappelle ses propos :

« Les médecins n'ont fait que m'embrouiller, mais je les ai embrouillés plus encore, les pauvres ... »<sup>3</sup>.

Peut-on pour autant accepter l'idée du biographe de Trotsky selon laquelle Zina « *résista obstinément aux sondages psychanalytiques* ». Il est indéniable que la cure n'a pas apporté les résultats escomptés. Bien des zones d'ombre subsistent, comme la relation amoureuse qu'elle aurait éventuellement entretenue avec son analyste. Résistances de Zina, incompetence du psychanalyste ou désordres trop ancrés au cœur même de sa personnalité ? Il est impossible d'en juger à fond et sans parti pris. Mais il apparaît toutefois erroné de réduire sa folie à celle du monde dans lequel elle était plongée. Deutscher souligne que Zina revint « *à contrecœur au divan du psychanalyste, dont elle se levait pour contempler l'immense folie politique qui s'emparait de la nation dans laquelle le Destin l'avait plongée* »<sup>4</sup>.

---

1. *Ibidem*, p. 212-213.

2. *Ibidem*, p. 212-213.

3. Cité dans Isaac Deutscher (1959), Tome 5 : *Trotsky : Le prophète hors la loi (1929-1940)*, *op. cit.*, p. 245.

4. *Ibidem*, p. 246.

## 5. Dans l'enfermement familial

C'est l'attitude de Zina à l'égard de sa femme qui semble surtout heurter Trotsky. Sur ce registre, Trotsky est intransigeant. Il voit dans le comportement hostile de sa fille le signe de sa méchanceté, de son hystérie et de son absence de respect envers autrui. On comprend qu'il fasse du changement de la conduite de Zina envers les autres la preuve de son amélioration. La rudesse de sa fille envers sa femme le choque :

« Mais je reviens sur le thème de Zina, que j'ai déjà abordé au début de ma lettre. Dans ses premières lettres de Berlin – qu'elle a rédigées, je pense, au cours même du voyage – Zina a demandé (ou plutôt ordonné) à Maman de ne pas lui rappeler le passé, ni de vive voix, ni par écrit. Tu vois avec quelle grossièreté Zina remercie Maman de son attention et de sa tendresse ...

Par contre, dans ses lettres de Berlin, elle parle à profusion de ce "passé" dont elle a interdit toute allusion à Maman ! » (lettre de Trotsky du 21 novembre 1931).

Trotsky ne supporte pas que sa fille rejette et agresse sa femme ; son attitude lui est d'abord intolérable sur le plan moral :

« La conduite de Zina serait inexplicable, on pourrait même dire monstrueuse, si on lui appliquait les critères normaux des relations humaines. Il est difficile de distinguer ce qui est à mettre sur le compte de la maladie, de ce qui relève de ses traits de caractère fondamentaux.

Mais c'est le fait que, durant les premiers mois – jusqu'à l'incendie<sup>1</sup> et jusqu'à ce quelle soit admise au sanatorium –, elle se comportait de façon complètement différente, qui indique qu'elle est capable de se soumettre une certaine discipline intérieure.

Durant ces derniers mois, elle est devenue complètement déchaînée : je ne peux trouver d'autre mot. Son attitude envers Maman est littéralement monstrueuse et soulève ma plus grande indignation. Elle a écrit à Maman une lettre mensongère, méchante, arrogante, par laquelle elle se discrédite elle-même terriblement ! – si quelque critère humain général peut être appliqué ici. Mais ce n'était pas le pire : hier nous avons reçu la lettre que Maman lui avait envoyée, accompagnée de

---

1. Trotsky fait allusion à l'incendie qui se déclara dans la nuit du 28 février au 1<sup>er</sup> mars 1931 et détruisit le grenier et le premier étage de la maison dans laquelle séjournèrent Trotsky, sa famille et ses compagnons. Deutscher attribue l'origine de cet incendie à un jeu du fils de Zina, Siéva. Il semble clairement établi aujourd'hui qu'il résultait d'un chauffe-bain défectueux.

commentaires arrogants, et de suggestions : celles de couper court à toute notre correspondance et de la tenir informée de Siéva – par ton intermédiaire. Je ne pouvais pas en croire mes yeux. Pourtant, se pourrait-il qu'elle ne comprenne pas ce que Maman fait pour elle, et qu'elle doit lui en être redevable ? Maman n'est pas bien non plus. Elle a besoin de repos et de tranquillité.

Je rêvais qu'elle aille suivre à Vienne un traitement de deux mois. La présence de Siéva ici rend cela impossible. Maman ne peut même pas aller une seule fois à la pêche étant donné qu'elle se consacre à Siéva du matin au soir, et aller à la pêche est quasiment la seule détente que Maman ait ici. Zina n'a jamais accordé à Siéva, ne serait-ce que la moitié de l'attention que Maman lui témoigne » (Trotsky, 21 novembre 1931).

Il attribue à sa fille les plus sombres desseins ; ses relations lui semblent obéir à des motifs égoïstes. Il interprète ses conduites comme le fruit d'un être profondément froid, superficiel, calculateur, alors que, comme les témoignages le lui disent souvent (ceux de son fils surtout), elles révèlent au contraire un être de toute évidence profondément atteint dans sa chair. L'image sans concession, voire caricaturale, complètement négative que le père donne de sa fille meurtrie étonne. Comment ne pas s'interroger sur cet extrémisme, comment ne pas percevoir sous ces jugements qui frappent par leur absence de toute connotation affective, de toute empathie à l'égard d'un être proche qui souffre de son exil et de la séparation d'avec son enfant, son ex-mari et sa mère, restés prisonniers dans un pays où elle n'est pas autorisée à se rendre ? Comment donc ne pas percevoir, sous ses attitudes, et la froideur qu'il reproche à sa fille, la psychologie d'un homme rigide, peu enclin à accorder de l'importance à la vie subjective comme moteur de l'action, la psychologie d'un homme d'une grande sévérité morale ? De sorte qu'on peut se demander, face à cet étonnant privilège accordé à la dimension morale des conduites humaines, si l'œuvre de Trotsky n'est pas en fait soutenue et nourrie par la recherche d'une morale, à l'instar de celle de **Sartre**. Rien de bien étonnant alors de constater que pour l'auteur de *Leur morale et la nôtre* le comportement de sa fille est souvent analysé en termes moraux. Il ne se prive pas de le condamner au nom de la morale :

« En "ordonnant" à Maman de garder le contact avec elle par ton intermédiaire, elle fait de toi un allié indissociable. C'est le signe clair qu'un jour prochain, elle rompra violemment avec toi, non pas dans un accès de colère, avec des disputes ou de l'insolence – tout ceci est secondaire. Non, c'est intérieurement qu'elle rompra

les relations morales qui chez elle ont un caractère forcé, froid, superficiel et, au sommet de tout cela, hystérique! » (lettre de Trotsky du 21 novembre 1931).

Il est évident que le rejet par Zina de sa belle-mère témoigne de ses conflits psychologiques. Elle ne nourrit pas à son égard de ressentiment objectif. Elle se sent d'ailleurs coupable de l'agressivité qu'elle lui témoigne et qu'elle retourne probablement contre elle en étant « malade ». Elle regrette d'ailleurs souvent ses attitudes à l'égard de la femme de son père. Celui-ci apprécie mal le degré de la culpabilité de sa fille, ou peut-être ne juge-t-il pas important de s'y attacher, alors que son fils l'informe pourtant à plusieurs reprises que Zina regrette son attitude :

« Je ne t'ai pas parlé de Zina depuis un certain temps, car je souhaitais attendre que la situation se clarifie, et c'est finalement ce qui est en train de se passer. Zina a maintenu une telle distance entre elle et moi, que durant les trois derniers jours, je n'ai pu l'approcher pour lui donner ta lettre. Elle a radicalement changé d'attitude envers tes lettres pendant cette période. Elle n'a posé aucune question, etc. Ta lettre (j'ai en tête la première car je ne lui ai pas montré la seconde titrée : "un dernier recours") fit une impression très forte et probablement décisive sur elle. De toute évidence, elle comptait sur le fait que tu lui écrives toi-même au sujet de sa réussite à rétablir des liens avec toi. Ta lettre l'a assagié. Non seulement, elle consent à partir, mais selon ses propres mots, elle considère que c'est "l'unique issue" pour elle. Elle est exceptionnellement déprimée, comme jamais elle ne l'a été dans sa vie : "Elle ne s'était jamais, jamais sentie aussi abominable". J'ai eu l'occasion de lui parler quelques fois : je n'ai aucun doute sur sa sincérité. Elle est réellement en train de subir une crise interne très douloureuse. Elle n'a pas tout compris, mais n'attaque pas Maman. Elle affirme comprendre que tu ne puisses pas lui écrire tant maintenant que dans le futur. Elle reconnaît t'avoir écrit des horreurs. Elle est terriblement accablée, brisée et semble absolument anéantie. Je suis triste pour elle, elle fait peine à voir. J'ai la ferme impression que Zina s'est beaucoup remise en question et qu'elle a compris beaucoup de choses (ce qui précisément la déprime), et que si elle sort de cette crise, alors peut-être elle guérira et retrouvera son équilibre pour de bon » (lettre de Sedov à Trotsky, 1<sup>er</sup> janvier 1932).

Ce manque de considération de Zina pour sa femme, qui avait tant fait pour elle revient comme un leitmotiv dans les lettres de Trotsky :

« Un déclin prolongé pourrait advenir de nouveau ? La toute dernière carte de Zina, bien qu'attestant de son brusque changement d'attitude, ne dissipe pas encore mes appréhensions quant à ses dispositions réelles, qui pourraient encore éclater sous forme de conduite hostile vis-à-vis de toi. Elle n'a pas dit un mot sur Maman.

Si l'on considère que tout était dû à un état morbide passager, qui maintenant est passé, alors son attitude vis-à-vis de chacun aurait dû commencer à s'améliorer dans à peu près les mêmes proportions. Or, elle s'est conduite injustement, et de façon encore plus inacceptable encore, envers Maman qui l'a traitée plus tendrement (c'est-à-dire non pas superficiellement, mais avec une profonde affection) qu'aucun d'entre nous. Selon moi, c'est un critère essentiel et, sur ce point particulier, les indications sont défavorables pour elle... C'est tout spécialement pourquoi je souhaite attendre qu'elle se soit apaisée, qu'elle commence à nous écrire sereinement, sans tension, sans repentir superflu, mais aussi sans rien dissimuler de ses pensées. J'espère avec ferveur qu'un tel moment viendra, même si tout ne vient pas d'un coup » (lettre de Trotsky du 9 janvier 1932 à Ljova).

Eastman avait raison, Trotsky n'est guère psychologue. La logique qui guide sa compréhension d'autrui, en l'occurrence son propre enfant, étonne par son absence totale d'empathie, par son côté plaqué, assurément limité au comportement manifeste, ignorant complètement qu'il existe un monde des affects qui n'obéissent pas nécessairement à l'empreinte de la froide lucidité rationnelle. La reconnaissance des conflits n'est, chez lui, comme chez nombre de marxistes que de l'ordre du social, des rapports de production qui en découlent et du conflits de classes (« lutte des classes ») ce qui permet, par ce déplacement, d'éluder toute souffrance psychique.

A ce sujet, sa lettre du 12 janvier 1932 mérite d'être longuement citée :

« Mon cher Ljova,

Tes explications ainsi que l'opinion du médecin concernant Zina me semblent complètement erronées. Si Zina se conduit "mal" sous l'emprise d'un état morbide, et si après avoir récupéré, elle prend pleinement conscience de ce comportement, qu'est-ce qui peut bien l'accabler ? Assurément pas de s'entendre reprocher faits et paroles produits dans un état semi-déliquant !

Ce qui l'accable, ce n'est pas le problème de ses relations personnelles avec moi, Maman ou même avec toi, mais plutôt la question de son voyage en URSS, l'obligation de cesser d'être malade, de perdre le droit d'exiger une attention toute particulière de la part des autres et d'y répondre selon son humeur par des fantaisies et des caprices. C'est uniquement là que réside sa maladie. C'est ça, le fond de toute cette histoire. Le diagnostic des médecins, selon lequel elle est en pleine forme et devrait retourner travailler, fut un coup dur pour elle. Comme toujours, elle rechercha le soutien d'une personne contre les autres. Elle pensait que les médecins, inquiétés par son "anormalité", la soutiendraient contre moi. Ensuite, elle comptait sur mon appui pour s'opposer à eux : ce qui réamorça sa

correspondance avec moi. Mais la lettre que je t'ai expédiée (qui lui est destinée) lui a montré que j'étais en total accord avec les médecins. Il ne lui restait donc plus qu'à se résoudre à retrouver une vie normale de travail. Voilà quel est son état d'esprit, voilà ce qui l'a obligée à faire une nouvelle tentative de suicide pour forcer les autres à la considérer comme une vraie malade. Tu écris : "ce n'est pas une simulation et le Dr May dit la même chose". Mais dans son état, il est difficile de distinguer le moment où son jeu tragique tourne en une tragique réalité, (Nous ne devons pas non plus oublier qu'elle a beaucoup observé les autres dans toutes sortes de sanatoriums).

Ma lettre (sur laquelle tu insistais) ne peut l'intéresser que sur un point : si je consens à ce qu'elle s'établisse à l'étranger (ce qui nous maintiendrait tous dans une constante terreur). Elle est entièrement incapable de discerner tout le reste. Mais faire un compromis avec elle concernant ses véritables souhaits implique l'abandon de tout espoir pour elle de retour sur la bonne voie, de retour vers un équilibre indispensable... Alors l'affaire prendra fin presque à coup sûr, par un internement d'office en hôpital.

A mon sens, le seul plan d'action doit être celui-ci :

- constituer un conseil de trois médecins, en y conviant un psychiatre de plus.
- leur expliquer auparavant l'histoire et la nature de sa maladie. Tu dois d'abord commencer par le **Dr May** qui n'a qu'une vision superficielle de la situation. Ce conseil n'a d'intérêt que si les médecins comprennent quelle est l'essence de la maladie et quels en sont les éléments périphériques.
- si cependant les médecins, en pleine connaissance de cause, confirment qu'elle doit demeurer à l'étranger, nous devons alors nous y soumettre sans discuter. Mais s'ils soutiennent l'ancienne conclusion (que l'unique salut est le retour à une vie normale de travail), alors cette décision devra prendre effet dans les plus brefs délais possibles.

Actuellement, sa psychologie l'a probablement amenée à considérer qu'elle vous a vaincus, toi et les deux médecins, et que tu exerceras une influence sur moi selon ses vues. Tout va mal en pis depuis le début. Ainsi, les moyens de plus en plus puissants auxquels elle a recours à chaque fois (pleurs, scènes, quintes de toux, semi-délire, tentative de suicide) lui font courir d'incontestables dangers qui l'amèneront franchir une étape fatale. Je ne l'exclus pas (bien que cela soit peu probable). Mais, je l'exclus encore moins si elle reste à l'étranger. Une concession sur ce point lui suggérerait qu'elle a en mains un "moyen sûr". Avec cela aussi elle m'a déjà menacé, sous forme déguisée (quand, en la regardant droit dans les yeux, je suis intervenu pour défendre Maman contre ses accusations).

L'intérêt ne réside pas dans le conseil de médecins en tant que tel : pouvoir s'en dispenser serait bien mieux. Je le propose simplement comme une mesure supplémentaire, afin de dresser un bilan définitif et de la forcer de la façon la plus

douce et la plus “médicale” possible à admettre qu’elle n’a plus le choix, qu’elle doit retrouver une vie normale. Je ne vois pas d’autre solution. Désolé de vous soumettre, toi et Jeanne, à tant de tracas supplémentaires.

Tout à Toi » (lettre de Trotsky, 12 janvier 1932).

L’étonnant dans cette lettre est la rationalisation que l’épistolier met en œuvre à l’encontre des pensées et attitudes de sa fille. On retrouve ici l’intelligence politique du tribun qui, sans concession à la logique ou à la rationalité politique, savait clouer sur place les arguments de l’adversaire. Cette impressionnante intelligence est proportionnelle à ce qu’elle cache ou scotomise.

En réalité, Trotsky ne comprend rien aux comportements de sa fille, pis encore, il oscille entre plusieurs attitudes dont il ne perçoit pas le caractère contradictoire. En résumé, il considère sa fille tantôt comme « normale » jouant à la malade, tantôt comme déséquilibrée, surtout lorsqu’elle agresse ou rejette sa femme. Et quand bien même il admet dans ses lettres la maladie de sa fille, il s’empresse d’en falsifier la nature, puisqu’il lui attribue la capacité d’y renoncer. Il se refuse à attribuer une valeur diagnostique à la haine, aux souffrances, aux délires, aux fantaisies, aux caprices, aux humeurs changeantes, aux manies, à la dépression, etc. Son attention portée au déracinement de sa fille livre clairement dans cette lettre sa véritable portée : scotomiser la réalité des conflits de Zina avec lui et sa femme, et « même » avec Sedov. Tout cela n’est que balivernes ; rien en fait ne s’oppose sérieusement à ce que Zina « retourne travailler », « retrouve une vie normale ». Il continue à considérer les comportements de sa fille essentiellement comme une mise en scène. S’il pressent qu’elle puisse volontairement attenter à sa vie, « franchir une étape fatale », c’est qu’elle est susceptible de prolonger son jeu jusqu’à la scène finale.

Profondément convaincu par la pertinence de son analyse des difficultés de sa fille, Trotsky se fait donneur de leçon à l’adresse du corps médical. N’a-t-il pas, lui, le dirigeant de l’Armée rouge, compris ce qui constitue « l’essence de sa maladie » ? Il orchestre même, à sa façon, la manière dont les médecins devraient se concerter, bien qu’il soit prêt à se soumettre à leur verdict.

Il est étonnant de constater que la fascination et l’idéalisation que Zina nourrit à l’égard de Trotsky n’ait guère suscité de réaction significative de la part de ce dernier. Du moins n’en possédons-nous guère de témoignage. Toutefois, selon les dires de Zina à son frère, son père lui aurait dit avant son départ pour

Berlin : « *Tu es un personnage extraordinaire, je n'ai jamais rencontré personne comme toi* ». Elle ajouta qu'il disait cela « *d'une voix expressive et sévère* »<sup>1</sup>. De tels propos témoignent-ils de « *la voix de la raison, contrecarrée et déroutée par la déraison* » comme le pense Deutscher ? On peut toutefois douter de leur véracité, car ils ne correspondent pas à l'image que le révolutionnaire donne de sa fille dans les lettres privées auxquelles nous avons eu accès. Il nous paraît toutefois certain que s'il s'était exprimé à ce sujet, il l'aurait fait dans ses lettres adressées à Sedov. Or il n'en est rien.

Par contre qu'il n'ait pas souhaité cette place d'objet idéal, qu'il n'ait pas cherché à nourrir l'image d'un père tout puissant, héros d'autant plus omniprésent qu'il s'inscrit dans la réalité historique, beaucoup de témoignages portent à le croire. L'on s'étonne qu'il n'ait pas perçu, vu ou abordé la dépendance affective de sa fille à son égard tant le tableau s'imposait quotidiennement ; dépendance extrême qu'il n'ignorait pas comme en témoigne la correspondance familiale ; ainsi cette lettre de Sedov adressée à sa mère :

« Zina est nerveuse, instable, très sujette aux changements, de l'optimisme au pessimisme, pétillante et pleine de vie comme sous l'emprise d'un narcotique – “Papa n'est pas venu me voir depuis trois semaines” – “Les relations envers moi ont complètement changé, tu vois toutes les farces que je suis en train de faire”. Une fois elle a voulu comparer ses relations actuelles aux relations épineuses que toi et moi avons eues avec Papa en 1929. C'était tout. Je n'ai pratiquement pas réagi, si bien que ces conversations n'ont mené nulle part » (lettre de Sedov à sa mère, 29 octobre 1931).

Dans une note additionnelle à sa lettre du 12 janvier 1932, Trotsky expose la manière dont il comprend l'attitude de sa fille à son égard et à l'égard de sa femme. Ce qui frappe dans ce passage, c'est la manière dont il comprend et expose le sujet. S'y profile non un père soucieux des souffrances endurées par son enfant, mais un combattant, un chef soumettant, avec l'autorité que lui confère sa fonction, son entourage à ses ordres, son ordre. Ordre, en l'occurrence ici, dans lequel les relations humaines doivent impérativement s'inscrire. Nous sommes alors en présence d'une intelligence tactique qui croit déceler sous les apparentes alliances la faille subversive. Il faut abattre les « *résistances sous tous*

---

1. Isaac Deutscher (1959), Tome 5 : *Trotsky : Le prophète hors la loi (1929-1940)*, op. cit., p. 213.

*les fronts* » ; l'image est éloquente. Peu de temps avant le suicide de Zina, l'analyse n'a guère évolué. Il lui arrive aussi d'être conscient, concernant sa fille, de la « *tournure bureaucratique de ces "instructions"* » (lettre de Trotsky, 21 octobre 1921).

Significative à cet égard les propos suivants :

« Je ne réponds pas aux dernières lettres de Zina. Si je ne réagis pas aux passages "provocateurs" de ses lettres – comme l'a fait Maman –, ça la vexera et elle répondra avec une sorte d'explosions qui l'éloignera plus encore de sa position d'équilibre. A l'inverse, si je lui écris affectueusement, elle déploiera une plus large offensive jusqu'à ce qu'elle rencontre une nouvelle résistance. Dans ses deux dernières lettres, il est étonnant de voir qu'elle n'envoie même pas ses salutations à Maman. Ainsi, elle suit la même ligne que par le passé, en s'alliant avec Maman contre moi, ou avec moi contre Maman. Après avoir constaté que son alliance avec toi contre nous deux était vouée à l'échec, elle revînt vers moi. Je pense qu'il serait infiniment mieux pour elle de prendre note de l'opposition que nous lui exerçons tous chacun de notre côté et de se convaincre qu'il lui serait nécessaire de se prendre en main. Tout cela, bien sûr, si on suppose qu'il s'agit uniquement d'une psychose. Mais, si sur ce point cette stratégie a une portée limitée, alors la question de répondre ou non [à ses lettres] perd tout son sens ...

Mais, si elle demande pourquoi on ne répond pas à ses lettres, si les médecins estiment nécessaire de lui inculquer une certaine contre-pression, tu pourrais alors lui dire que puisqu'elle a retourné les lettres de Maman et interrompu la correspondance avec elle, tout en estimant possible de lui adresser une lettre sous le nom de "Nathalia Ivanovna" (uniquement) accompagné d'une demande de recette de poudre [?] (sans rien d'autre), personne ne se risquera à reprendre une correspondance avec elle » (lettre de Trotsky du 12 janvier 1932).

Au regard de la justesse et de la sympathie, au sens étymologique du terme, dont témoigne l'analyse de Sedov à l'égard des souffrances et des comportements de sa sœur, l'incompréhension de Trotsky s'avère encore plus énorme et étonnante, voire sidérante. Notons que les lettres que Sedov adresse à sa mère sont bien plus critiques et directes sur son père que celles envoyées à ce dernier. On perçoit toutefois que Trotsky est toujours le destinataire des lettres de Sedov.

Sedov informe sa mère qu'il est vain, au contraire de ce que pense son père, de diriger la conduite de Zina, de l'obliger à répondre à nos attentes, en l'occurrence celles de Trotsky. Loin de conduire à consolider les liens familiaux, ces obligations l'en éloignent, voire accentuent ses sentiments de culpabilité.

Sedov ne se prive pas d'insister sur l'authenticité de son désespoir et de sa tentative de suicide. Il s'oppose clairement à l'analyse de Trotsky en refusant d'attribuer aux attitudes de sa sœur on ne sait quels motifs cachés ou secrets, étant entendu qu'ils ont pour but une manipulation relationnelle. En un mot, Trotsky ne voit pas que sa fille souffre gravement et qu'il serait vain de lui imposer une cure « *au fer rouge* ». Cet aveuglement stupéfait Sedov.

« On ne peut vous forcer à écrire à Zina et à établir des liens avec elle, etc. A ce sujet, Zinaïda elle-même n'attend (sincèrement) aucune lettre. Elle a très peu d'espoir de rétablir des relations normales car elle comprend avec justesse ce qu'il en était. Elle comprend qu'elle est capable de se voir telle qu'elle a été durant ces derniers mois sans s'autoflageller. Elle ne mâche pas ses mots pour décrire sa propre conduite. Cette prise de conscience l'accable. Elle est complètement brisée, seule.

Elle fait peine à voir dans un tel état d'extrême désespoir en raison de sa prise de conscience, de sa compréhension : elle n'est qu'à demi-vivante. Sa tentative de suicide n'était pas une simple "démonstration", non : elle reflétait son total désespoir, sa prise de conscience de quelque chose d'irréremédiablement perdu. Jeanne qui ne la connaissait pas avant, Pfemfert – tout le monde – voient comment Zina a changé. Quant à moi, je retrouve en elle l'ancienne Z[inaïda] mais brisée, cassée. Envers toi aussi de toute évidence, elle a changé. Elle a saisi le caractère pleinement outrageant et honteux de son attitude envers toi. Il se peut qu'elle soit incapable de te comprendre et peut-être même de t'aimer, mais cela ne me semble pas décisif.

Zina n'écrit pas et ne pourra guère t'écrire. Je le répète (en insistant encore plus), elle n'attend aucune lettre. Cependant, écrire comme le fait Papa sur "les motifs cachés de sa part ..." non ! De quels motifs secrets s'agit-il ici ? Elle traverse une période où elle prend conscience d'une complète catastrophe intérieure : elle est à demi-vivante. Après tout, on ne doit pas oublier que Zina a souffert d'une grave maladie mentale. De même qu'avant, toi et Papa, vous sous-estimiez sa maladie, de même vous sous-estimez maintenant sa convalescence et son sort ... Je ne voudrais pas vexer Papa avec cette lettre mais il serait peut-être préférable que tu lui en parles et non que tu la lui montres. Mais, il m'est difficile d'approuver une "cure" au fer rouge, car il est probablement encore possible de sauver Zina.

Le seul fait qu'elle se batte sincèrement pour regagner l'Union aussi vite que possible en dit long (May a dit : "peut-être dans quatre ou cinq semaines"). Non, non, vous ne prenez absolument pas en compte ce qui arrive à Zina en ce moment

même. Quelle “hostilité”, quels “motifs secrets” y-a-t-il ? Que Dieu lui accorde de traverser et de supporter tout cela ! » (lettre de Ljova du 15 janvier 1932)<sup>1</sup>.

Dix mois plus tard, la situation ne s’est guère améliorée. Sedov peint à sa mère un tableau, somme toute assez tragique, de la santé psychologique de sa sœur, insistant sur la sincérité de Zina<sup>2</sup>. Il prévient ses parents que sa dernière tentative de suicide n’était en rien un caprice. Il souhaite que son père renoue le contact avec sa fille, qu’il abandonne ses attitudes paternelles et éducatives rigides, motivées par une compréhension peu psychologique et erronée de la personnalité de Zina. Trotsky ne semble pas, en effet, avoir conscience de l’importance qu’il revêt aux yeux de sa fille, comme tout porte à croire qu’il n’a guère eu conscience de l’extrême idéalisation dont il fut l’objet de la plupart de ses enfants, et des conséquences de celle-ci.

« Il m’est encore très difficile d’écrire (je me suis coupé la main, mais maintenant tout va mieux). Je suis très inquiet au sujet de Zina. Comme je te l’ai déjà écrit, elle a recouvré sa santé pour de bon. Elle comprend qu’elle a été à l’origine de tout. Ce fut très douloureux pour elle. Elle est redevenue la Zina que je connaissais. Elle est capable de penser et de comprendre et elle a pris conscience de sa culpabilité vis-à-vis de toi et de Papa. Elle m’a demandé de te dire qu’elle est parfaitement incapable de t’écrire. Elle se sent terriblement mal. C’est sincère, c’est la vérité. [...] Elle a attenté à sa vie pendant la nuit. [...] Elle ne peut pas parler de sa propre conduite. A propos de ses lettres pour Papa et pour toi, elle indique s’en être spirituellement remise et bien que consciente, clairement consciente de tout ce qu’elle a fait, ceci est vraiment au-dessus de ses forces. J’essaie de lui apporter mon soutien du mieux que je le peux. Je pense que si toi ou Papa en aviez la

---

1. Ljova ajoute cette anecdote sur l’attitude de son père lorsque il était enfant : « Quand j’étais un jeune idiot de 12 ans et que je découvrais le monde des adultes, je me demandais si on abattait les animaux (malades) à cause de leurs sécrétions nasales, j’ai questionné Papa : il me répondit par une gifle... Pardonne moi ma très chère Maman de t’écrire sur ce sujet. J’ai quasiment oublié cette histoire. Tu connais mes sentiments envers Papa (en témoignent mes sacrifices). Tous ces faits sont banals et ne jouent aucun rôle : ils me sont simplement venus à l’esprit et je les ai écrits parce que j’ai un peu d’amertume » (lettre de Ljova du 15 janvier 1932).

2. *Lev Sedov* ne se prive pas parfois de critiquer son père sur sa conduite ou son interprétation des comportements de sa sœur : « En relisant ta lettre, je refuse de rechercher dans quelle mesure Zina nous a subjugués, les médecins et moi-même. En pleine rémission ? Alors qu’il est à nouveau possible de discuter avec elle, comme par le passé ? Alors qu’elle se tourmente encore (dangereusement) ? ... Oui, en cela elle nous a “subjugués” ». (Sedov à Trotsky, lettre non datée).

moindre possibilité, vous devriez faire de même. Papa peut peut-être l'aider à se sauver même en lui écrivant sévèrement, durement, mais en lui donnant l'espoir (une once d'espoir) qu'un retour au passé est possible et que cela dépendra entièrement de sa conduite. La question ne me semble être que cela.

A présent, la situation de Zina est très difficile : elle doit être sous constante observation bien que May ne s'attende pas à une nouvelle tentative dans un futur immédiat » (lettre de Sedov à sa mère du 16 novembre 1932).

## **6. L'illusion « thérapeutique » : le retour en Russie**

Nous avons déjà brièvement mentionné le souhait de Trotsky de voir sa fille retourner en Russie, arguant que son exil est la cause de ses difficultés, que du moins son retour au sein de la mère patrie constituerait le remède à ses troubles. En dehors de la valeur thérapeutique que l'on peut accorder à cette proposition, on s'étonne qu'elle n'ait pas suscité d'interrogation d'ordre politique, voire d'inquiétude. La Russie n'était-elle pas alors, en 1931-1932, soumise au stalinisme, et la famille et les amis de Trotsky ne sont-ils pas l'objet de persécutions qui coûtèrent la vie à plusieurs d'entre eux ? Quelle connaissance Trotsky avait-il de la réalité politique ? Et si, de toute évidence, il n'ignorait pas la répression stalinienne, avait-il pour autant une claire conscience de son ampleur ? Le souhait que sa fille retourne vivre sur sa terre natale témoigne-t-il d'un aveuglement motivé par son amour pour la Russie ou par la naïveté de croire que la haine de Staline à son égard n'irait pas jusqu'à persécuter ses enfants ? Ces interrogations sont-elles pertinentes ? Ne pèchent-elles pas par anachronisme : ce qu'on savait, en 1930, de la perversion stalinienne correspond-il à ce que l'histoire révèle aujourd'hui ?

Nous ne pouvons dans le cadre de ce travail aborder la question de la situation politique de la Russie en 1931-1932 et celle de savoir quels moyens Staline était alors capable de mettre en œuvre dans sa lutte contre la figure légendaire de son rival. Disons brièvement qu'à cette époque l'opposition n'est pas encore totalement décimée en Russie – le procès de Moscou qui marqua précisément un tournant important parce qu'il extermina toute opposition et rendit toute velléité d'opposition quasi impossible, n'a pas encore lieu – il se tiendra en 1936. En 1931-1932 Trotsky croit encore possible une victoire de

l'opposition et le renversement de Staline<sup>1</sup>. Son ardent souhait que Zina parte en U.R.S.S. se comprend en référence à sa conviction d'un renversement possible de Staline dans un proche avenir. Rien d'étonnant qu'il envisage ce retour sans émettre de date précise, mais sans précipitation.

« Quand je parle d'un retour en Russie, il n'est pas question, bien sûr, que cela se fasse du jour au lendemain. Dans tous les cas, elle devra vivre à l'étranger quelques années. Mais il faut fermement s'attacher à cet objectif de retour en URSS, et toutes les formalités afférentes doivent être strictement observées » (lettre de Trotsky, 21 novembre 1931).

Trotsky pense qu'il peut encore exercer une influence au sein des instances principales de l'U.R.S.S., tout du moins que Staline n'a pas encore réussi sa mainmise totalitaire. Il est vrai qu'à cette époque il a des partisans actifs et compte sur cette opposition pour que Staline ne refuse pas le retour de Zina, d'autant que celle-ci ne s'intéresse pas à la politique.

« En général, adhérer de son plein gré au statut de "*non-retournée*" [en français] n'est pas suffisant, aussi bien pour des raisons politiques que personnelles. Je prendrai le temps d'écrire à la fois au Comité Central et au Comité Régional

---

1. Selon F. Sternberg qui passe en 1934 une semaine en France avec Trotsky, celui-ci « voyait les choses [la situation en Union soviétique] sous un faux jour » (F. Sternberg « Entretiens avec Trotski » *Le contrat social*, juillet-août 1964, vol. VIII, n° 4, p. 208), classait les informations qu'il recevait « suivant leur incidence sur les probabilités d'un soulèvement révolutionnaire à l'intérieur de l'U.R.S.S. » (p. 209). Il précise que « s'agissant du passé, Trotski était parfaitement capable d'analyser avec objectivité un concours de circonstances décisives, même lorsque les choses avaient tourné à l'avantage de Staline et à son propre détriment. Mais quand il abordait les événements récents, la situation présente de l'U.R.S.S. et son avenir immédiat, Trotski s'égarait complètement. Il était guidé par une considération unique : comment reprendre le pouvoir et mener derechef le pays sur la voie de la révolution ? Cette obsession avait engendré un système de clichés mentaux qui l'empêchaient d'y voir clair dans la Russie actuelle » (p. 209).

[Il faut relever que Sternberg, ni en 1934, ni trente ans plus tard, quand il écrivit ce texte, n'avait connaissance des développements en URSS et en particulier de la naissance d'un Bloc des Oppositions qui était entré en relation avec Trotsky par l'intermédiaire d'I.N. Smirnov et dont l'existence a été révélée par des documents trouvés à Harvard par Pierre Broué. La situation qui nourrissait donc, semble-t-il à bon droit, l'optimisme de Trotsky, fut retournée par la victoire de Hitler et ses conséquences en Russie. Le Bloc des oppositions ne fut pas le signal de la possible victoire mais le premier pas vers les procès de Moscou. Sternberg s'est trompé de temps, peut-être pas innocemment, en tout cas pour ce cadre social-démocrate, assurer que Trotsky était surtout intéressé par la "reprise du pouvoir" suscite des interrogations. (Note de CLT).

Exécutif que Zina est partie à l'étranger *uniquement* pour suivre un traitement. Si elle rentre, alors Serioja, Lela ou Zina pourront faire un second voyage (si besoin est). Mais si Zina ne rentre pas, toutes les portes seront définitivement fermées. Pour cette raison, je pense qu'une fois qu'elle sera arrivée à Berlin et que le côté médical de l'affaire sera clarifié, elle devrait se présenter au Consulat d'U.R.S.S. afin de préparer son retour. Pour cela, elle ne doit pas s'engager sur un "terrain politique" ni faire de rencontres (d'ailleurs, elle ne s'intéresse pas tant à la politique). Je pense qu'elle sera autorisée à rentrer en U.R.S.S., où elle a de la famille. S'ils ne la laissent pas rentrer, cela fera l'objet d'une entrevue spéciale » (21 octobre 1931).

Trotsky n'est guère convaincu que sa fille puisse être guérie par la seule psychothérapie. Evidemment, un tel jugement dénote sa confiance toute relative en l'efficacité de la psychanalyse. Mais la raison principale n'est pas uniquement liée au peu de considération qu'il accorde à la psychothérapie, à la personnalité de sa fille ou à la nature de ses troubles, mais à des considérations environnementales, plus précisément au pays dans lequel elle compte conduire sa thérapie : « *Soigner quelqu'un d'une hystérie à Berlin est sans espoir* » (21 octobre 1931). Non que Trotsky nourrisse une image négative de la médecine berlinoise, qu'il ne connaissait probablement pas, mais en raison de considérations culturelles, pour ainsi dire ethnopsychiatriques :

« Dans un contexte russe, où elle fréquente son propre milieu, a ses propres occupations, etc. Zina sera sans doute plus équilibrée » (21 octobre 1931).

Pour lui,

« Seule une pleine compréhension de la part du Docteur – non seulement du comportement du patient lui-même, mais aussi de son éducation, de son passé, de son milieu – peut aboutir positivement » (lettre du 21 novembre 1931).

C'est en quelque sorte un but « thérapeutique » qui pousse Trotsky à conseiller le retour de sa fille : il ramènera l'ordre et, ainsi, les simulations s'estomperont.

« Elle peut parvenir à simuler dans un milieu où elle est forcée de se discipliner, où elle ne peut aspirer à commander : la Russie est pour elle le salut ! Laissons-la soigner ses poumons et aller à Moscou » (lettre de Trotsky, 21 novembre 1931).

Un mois plus tard, Trotsky est encore plus explicite. Il considère – ce qui est à souligner au regard de son action comme dirigeant politique – que l'exil est la source des désordres de sa fille. Il s'oppose ainsi indirectement à

l'interprétation selon laquelle la psychologie est seule susceptible de comprendre les conflits de Zina et d'y remédier :

« *En ce qui concerne son état nerveux* : je suis en total accord avec les médecins – si j'ai correctement saisi leur opinion. La cause d'un certain déséquilibre intérieur réside dans le brusque changement de milieu, dans l'absence d'une vie relationnelle normale, et dans certaines de ses obligations » (21 décembre 1931).

Le professeur Kronfeld, thérapeute de Zina, semble alors plus avisé que le père et le médecin qui lui conseillent « *de retourner en Russie d'ici quelques mois* » (lettre de Ljova à sa mère, 15 décembre 1931). Il

« ne recommande pas d'envoyer Zina en Russie une fois ses poumons guéris: selon lui, il sera bien plus difficile de l'y soigner étant donné que la maladie mentale, l'entourage et le passé qu'elle y a laissé ne pourront pas l'aider » (lettre de Ljova à sa mère du 1<sup>er</sup> décembre 1931).

Trotsky partage l'avis des médecins qui

« estiment ainsi qu'un retour des plus rapides en URSS serait salutaire. Je pense qu'ils ont *absolument raison*. [...] Les événements dicteront ainsi la décision finale : *dès que les médecins le considèreront possible, il sera essentiel pour Zina de rentrer à Moscou* » (lettre de Trotsky, 21 décembre 1931).

A la fin de 1931, le retour en Russie est ainsi sérieusement envisagé. Le sujet préoccupe tous les protagonistes. Sa réalisation s'avère d'autant plus facile que son état leur semble « normal ». La lettre de Sedov du 24 décembre 1931 résume clairement la situation :

« Zina va beaucoup mieux. Elle est sortie de son état de déséquilibre. A présent, elle est nerveuse, etc. mais normale. Les médecins (Kronfeld et May) considèrent comme essentiel pour elle de rentrer dans la vie, de commencer à travailler, de vivre dans son propre cercle etc. Etant donné que pour ce qui est de ses poumons, la santé de Zina ne laisse rien de mieux à désirer, dans quelques semaines, les deux pneumothorax seront retirés l'un après l'autre. Kronfeld et May proposent de l'envoyer en Russie. Ils considèrent qu'il n'est pas du tout souhaitable qu'elle reste plus longtemps à Berlin (sans rien avoir à faire, sans travail, sans cercle) est à proscrire totalement. Dans de telles circonstances, non seulement Zina n'a aucune garantie contre une attaque nerveuse, mais bien au contraire, elle n'est que plus sûre d'une rechute. May pense que Zina doit retourner en Russie dès que possible. Kronfeld est en train de céder à Zina (elle ne souhaite pas partir, prétextant qu'elle partira plus tard, qu'elle restera ici encore quatre à cinq mois et qu'elle apprendra la langue etc. ). "Après tout, vous vivez en Allemagne" – que dire à cela ? Il

propose d'envoyer Zina dans un sanatorium dans le sud de l'Allemagne pendant deux mois, après que le problème pulmonaire aura été réglé. Ce n'est pas une nécessité absolue, mais si les moyens le permettent, Kronfeld te propose cette solution : après avoir enlevé le pneumotorax (dans 4-5 semaines, peut-être moins – je demanderai à May demain), elle passera 2-3 mois dans le sud de l'Allemagne (*en aucun cas* à Berlin), puis retournera en Russie. Zina craint sans doute également les difficultés matérielles en Russie. Nous devrions peut-être écrire à A[leksandra] L[jovna] sur les questions pratiques concernant le retour de Zina – sa préparation (et par-dessus tout, la question d'une chambre) ? » (lettre de Sedov 24 décembre 1931).

A la fin de 1931, le projet d'envoyer Siéva, le fils de Zina, en Russie, plutôt que de le laisser en Allemagne (lettre de Ljova du 24 décembre 1931) est proposé. On ne sait pas au juste pourquoi Trotsky l'envisage. Est-ce pour faire pression sur sa fille afin qu'elle accepte volontiers de repartir pour Moscou, ou simplement parce qu'il pense que l'avenir de son petit-fils réside en U.R.S.S. ? Quoi qu'il en soit des raisons de Trotsky, le projet ne semble pas être aisément réalisable, comme le lui rappelle son fils :

« Concernant Siéva. Comment le feras-tu rentrer à Moscou ? Est-ce réalisable ? Il serait nécessaire pour cela de le confier à quelqu'un allant à Moscou. Où peut-on trouver une telle personne ? (Le consulat ne va guère nous aider). Si tout cela n'est pas faisable, je ne vois pas d'autre solution que de l'y envoyer en passant par Berlin (avant même le départ de Zina). Cette question appelle une sérieuse (et urgente) réflexion [En Allemand : Überlegung dans le texte] ( Lev Sedov à Trotsky du 1<sup>er</sup> janvier 1932).

Dans cette même lettre, Sedov informe aussi son père de l'imminent départ de Zina :

« Je me suis également entretenu avec le Dr May. Il pense que Zina pourra rentrer en Union Soviétique d'ici huit à dix jours. Le délai s'est révélé un peu plus long que prévu, car il est à l'évidence difficile de faire des prévisions précises. Ainsi le départ est fixé à la fin février ou au début mars. Aussi, peu avant son départ, May est supposé retirer son pneumothorax (le délai s'en trouvera peut-être prolongé). J'ai de nouveau informé May de tes suggestions concernant Zina. Il m'a répondu qu'il était d'accord avec toi. Il considère cependant que ce dont elle a besoin, c'est, peut-être, d'une plus grande tendresse : sa méthode consiste à aider Zina à prendre ses décisions, de la forcer peu à peu à comprendre, à décider, etc., par elle-même. Il m'a aussi demandé de te dire qu'il attribue une immense importance à l'influence que tu exerces sur elle par l'intermédiaire de tes lettres notamment. En

d'autres mots, il m'a fait comprendre qu'il considère comme capital le fait que tu écrives à Zina car, par ce biais, tu l'influences directement » (lettre de Sedov à Trotsky, du 1<sup>er</sup> janvier 1932).

S'il est probable que Zina diffère quelque temps son retour en Russie, rien ne s'oppose toutefois à ce qu'elle s'y installe sans attendre ; il suffira de régler les problèmes pratiques :

« Au regard du climat, s'installer à Moscou est évidemment bien mieux qu'à Pétrograd, et de loin ! Sous l'angle de sa santé mentale, je pense également qu'il serait bon pour elle de ne pas fréquenter Alexandra Lvovna, au moins pendant les quelques mois à venir. Il me semble que ce dont Zina a besoin est de vivre pour un temps dans un cercle de gens avec qui les relations ne peuvent que prendre un caractère "bienveillant"... Mais la question doit être décidée de pair avec les conditions de logement. Peut-être qu'elle pourrait s'installer dans le sud, en Crimée, ou au Nord-Caucase.

Concernant toutes les autres questions pratiques, il sera encore possible d'en débattre avant son départ » (lettre de Trotsky du 9 janvier 1932 à Ljova).

Trotsky répond ici aux préoccupations de son fils :

« Pour entretenir Zina et les autres à Moscou ou à Leningrad, nous avons uniquement besoin d'argent, de devises disponibles » (lettre de Sedov à Trotsky du 1<sup>er</sup> janvier 1932).

La réflexion de Trotsky se demandant comment on peut concevoir la réussite d'une cure individuelle alors qu'on est plongé dans des conditions sociales extrêmement difficiles, qu'on est coupé de son environnement familial et loin de sa patrie, n'est pas dénuée de pertinence. Il est cliniquement illusoire de croire qu'une cure psychanalytique puisse s'entreprendre et réussir en faisant abstraction des conditions de vie. Mais le refus de Trotsky, du moins ses réticences et son manque d'enthousiasme à envisager une psychanalyse pour sa fille, ne résultent pas seulement de considérations sociales. Mais derrière cette rationalisation à démontrer que la cure n'aurait guère d'effet si des conditions sociales satisfaisantes n'étaient au préalable réunies, se profile le peu de conviction du révolutionnaire sur l'effet curatif de la psychanalyse. S'il envisage une rencontre de sa fille avec un psychanalyste, ce ne pourrait être d'ailleurs que sous forme de « conversations », terme utilisé probablement comme euphémisme pour signifier sa relative confiance en la possibilité d'un travail psychique susceptible de modifier la personnalité. Et si la rencontre s'avère

inévitable, il serait alors « *souhaitable qu'elle se déroule en Russie avec un psychanalyste qui ne soit pas un charlatan incompetent* », car pour le père le « *traitement psychanalytique : pour 90%, en tant que soin, c'est du charlatanisme* » (lettre du 21 novembre 1931). Notons que Trotsky semble, à ce sujet aussi, ignorer la réalité soviétique : en 1931 la psychanalyse en U.R.S.S. touche à son terme.

« Comment un analyste berlinois pourra se débrouiller avec la psychanalyse de Zina, et ses conditions de vie particulières, je ne peux absolument pas l'imaginer : les dommages peuvent être considérables. A mon sens, l'essentiel reste de consulter un bon neurologue. Mais, pour ce qui est de "conversations" psychanalytiques, il serait préférable qu'elles soient suivies en Russie : là-bas aussi, il y a plus d'un charlatan incompetent. Mais au moins, ils sont familiers avec les conditions de vie, les mœurs et ils comprennent le russe » (lettre de Trotsky du 21 novembre 1931).

L'année 1932 marque un tournant décisif. La situation en Allemagne pour les enfants de Trotsky devient de plus en plus difficile. Ce pays ne souhaite plus leur offrir l'hospitalité. Quant à la Russie, elle refuse de les accueillir. La politique répressive de Staline étend ses tentacules. La nationalité russe est retirée à Zina. Il ne reste plus à Zina que de trouver une autre terre d'accueil :

« Il est évident que les Allemands en ont assez de moi ; ils sont peu disposés à nous laisser, Zina et moi, rester ici. Concernant la Russie, l'affaire Zina prend en ce moment une tournure presque sans espoir (comme tu le sais, ils lui ont retiré son passeport en le remplaçant par un certificat indiquant qu'elle est déchu(e) désormais de sa nationalité). D'une manière générale, il serait peut-être préférable pour Zina de vivre *ailleurs* [en Français dans le texte], à Vienne par exemple ? Le manque de clarté dans sa vie, l'absence de tout travail et d'ordre, etc. pourraient avoir des conséquences désastreuses pour elle » (lettre de Ljova à son père de 15 avril 1932).

L'état de Zina s'aggrave. Sedov se sent impuissant à l'aider. Elle vit avec son fils dans une grande solitude :

« Zina : sa situation est très peu enviable. Seule, en dehors de la ville, complètement en retrait de toute activité. Il ne fait aucun doute, en ce qui me concerne, que je ne suis pas en mesure de l'aider. Je n'en suis pas capable... C'est cela (récemment nous ne nous sommes vus que très rarement) qui explique évidemment son ton (en partie justifié, mais que peut-on y faire ?) Notons un "moins" – comme tu l'écris – dans ses relations avec moi. Une vie stable à Vienne,

avec Siéva, est, après tout, une solution » (lettre de Sedov à sa mère du 21 mai 1932).

La situation ne fait qu'empirer. Son état psychique se détériore. Sedov se sent démuné pour l'aider :

« La vie de Zina (une solitude absolue) est telle que même quelqu'un qui n'est pas bien disposé envers elle au départ en deviendrait malade. Seule, elle est non seulement psychologiquement isolée, mais encore elle n'a même pas la moitié d'un ami. Dans tous les cas, elle doit être transférée d'urgence avec nous en ville. Mais que faire ensuite ? Recommencer à la presser au sujet de l'Union ? Ici, nous n'avons pas nous-mêmes un cercle d'amis, alors où peut-on en trouver un pour Zina ?

Siéva serait un plus pour elle, mais vue sa condition, cela s'apparenterait plus au sacrifice de Siéva.

De plus, les formes de la maladie de Zina sont étranges. » (lettre de Sedov à sa mère de novembre 1932).

Deux semaines avant que Zina se donne la mort, Trotsky adresse une lettre à Sedov. Il y exprime avec la rigueur et la vigueur qui le caractérisent les mêmes idées sur sa fille que celle qu'il proclamait au début de l'installation de celle-ci à Berlin, comme si les deux années pendant lesquelles il s'est sérieusement tenu au courant de l'état et des projets de Zina n'avaient eu aucune influence ou incidence sur ses premières convictions concernant la maladie de sa fille. On ne peut que s'interroger sur les conséquences de cette vision rigide de sa fille. Elles ne pouvaient qu'être tragiques. L'image que Trotsky offre à sa fille, pourtant portée par la quête tragique d'un père accessible et compréhensif, creuse le fossé qui les sépare. Trotsky : statue du commandeur, inaccessible, bien plus que père affectueux et attentif. Le verdict du père est clairement énoncé à la fin de cette lettre : si Zina ne suit pas ses conseils, ne répond pas à ses exigences, la rupture sera complète et définitive.

Affirmons-le sans ambages : il serait absurde d'établir un lien direct de cause à effet entre le spectre de la rupture et cette image idéalisée, entre ce père renvoyant à sa fille une image négative d'elle-même et le passage à l'acte suicidaire. Toutefois, si celui-ci répond d'abord et essentiellement à bien d'autres considérations importantes, surtout relatives à son état mental, à son exil et à sa solitude, il n'en reste pas moins qu'on ne peut absoudre Trotsky d'une entière responsabilité ; ou du moins considérer que son comportement n'a guère

aidé sa fille. Jugement sévère, certes, mais la lecture des lettres échangées entre 1931-1932 au sein de la famille Trotsky au sujet de Zina nous y conduit inévitablement. L'aigle (ainsi qu'il est parfois qualifié) ne démord pas. Quelques jours avant le suicide de Zina, il écrit à son fils :

« Mon cher Ljova,

J'ai reçu une troisième lettre (une carte postale) de Zina qui m'a fait une terrible impression : elle réagit déjà avec haine envers les médecins qui veulent la soigner comme ils le doivent et non comme elle le souhaiterait. Ils disent que son salut repose sur un retour immédiat à des conditions familiales d'existence et de travail : comme si j'avais besoin de leur opinion pour le savoir ! Et elle écrit avec indignation : "mais après tout, je suis malade" etc. On pourrait penser que les médecins lui donnent des leçons de politique, cependant qu'elle leur donne des leçons de médecine. En cela, elle souhaite m'avoir comme allié contre les médecins, c'est-à-dire contre elle-même, contre son psychisme et contre ses nerfs.

Si elle est en bonne santé ou non, et dans quelle mesure ? Les médecins le savent mieux qu'elle-même. S'ils demandent un retour rapide vers l'URSS, c'est qu'ils ne partent pas de considérations "politiques", mais précisément de considérations médicales. J'en suis venu à cette conclusion bien avant les médecins, mais je ne me suis pas hasardé à l'exprimer tout haut puisque c'est leur affaire. Je ne doute pas un instant qu'ils ont raison. Je considère que les projets de Zina lui sont plus nuisibles et je ne prendrai pas part à leur réalisation. Je ne sais pas si elle a besoin d'un séjour dans une station thermale en Allemagne : après tout, ceci relève aussi d'une concession des médecins envers son exigence. En Russie également, elle peut aller dans une station thermale. Pour cela, une somme d'argent supplémentaire peut-être attribuée. Je considère qu'il serait fatal à Zina de faire une cure en Allemagne. [...] Je n'accepterai aucun compromis ni aucune concession. Zina doit partir pour l'URSS selon les ordres des médecins, dès que possible. Je ne répondrai à aucune objection. Je regarderai son refus de se soumettre aux médecins comme une rupture complète et définitive. Dans ce cas, elle ne devra plus compter sur mon soutien, quel qu'il soit. Pardonne-moi s'il te plaît, de t'imposer la pénible mission de lui dire cette décision irrévocable de ma part. » (lettre de Trotsky du 22 décembre 1932)

Quant à Zina, elle ne souhaite pas retourner en Russie. Elle semble soumise au verdict paternel. Dans une lettre adressée à Jean van Heijenoort, Jeanne Martin précise clairement que ce retour était la volonté du père :

« Vous savez, Zina avait en somme un peu oublié Platon. Il y avait si longtemps qu'ils étaient séparés, on ne saurait vraiment lui en faire grief. Sa tuberculose était en voie de guérison. Elle ne désirait absolument pas retourner en Russie, bien au

contraire. C'était L.D.<sup>1</sup> qui voulait qu'elle songeât à y retourner, car elle avait commencé de ne plus se comporter très raisonnablement à plusieurs points de vue. Elle redoutait par-dessus tout de se trouver un jour contrainte de retourner en Russie »<sup>2</sup>.

## 7. Le suicide de Zina

Télégramme du 5 janvier 1933 de Sedov à sa mère Natalia :

« Zina s'est suicidée, Aleksandra Lvovna, Platon doivent être informés, je ne leur dis rien – STOP – Siéva ne sait pas la mort de Zina, il est avec nous ».

Le lendemain de la mort de Zina, Sedov écrit à Trotsky pour l'informer plus en détail des circonstances de la tragédie :

« Il m'est difficile d'écrire en ce moment. J'ai envoyé le télégramme hier. Siéva est avec nous et partira avec nous. Ne vous en faites pas pour lui, nous ferons tout le nécessaire. (Bien sûr, il ne sait rien).

Hier, alors que la propriétaire était sortie en ville, pendant que Siéva était à l'école, Zina s'est empoisonnée au gaz. Tous les efforts des médecins et des ambulanciers furent vains. Elle s'était enfermée de telle manière que les portes ont dû être défoncées. J'envoie ses dernières lettres. L'original de celle qui est écrite en allemand a été confié à la police.

La lettre datée du 3, destinée à Maman, a été trouvée dans le tiroir de la table (la conclusion a de toute évidence été écrite plus tard). J'envoierai (dans la soirée) une carte reçue d'Aleksandra Lvovna. Lui écrire m'est impossible. J'essaierai de chercher dans les papiers l'adresse de Maria Lvovna et à ce moment je vous télégraphierai. L'année dernière, quand Zina était sérieusement malade, Maria Lvovna m'a demandé de lui écrire à son nom ou par son intermédiaire à Aleksandra Lvovna, craignant pour elle » (lettre de Sedov à Trotsky du 6 janvier 1933)<sup>3</sup>.

Trotsky reproche à son fils de ne pas clairement déclarer que sa sœur s'est suicidée, de sous-estimer la responsabilité des coupables, allant jusqu'à qualifier

---

1. Initiales de Lev Davidovitch (Trotsky) souvent utilisées dans les correspondances le désignant.

2. Lettre de Jeanne Martin du 27 mars 1959 adressée à Jean van Heijenoort (Jean van Heijenoort, *De Prinkipo à Coyacan. Sept ans auprès de Léon Trotsky*, op. cit., p. 61-62.

3. Cité par Deutscher (1959), Tome 5 : *Trotsky : Le prophète hors la loi (1929-1940)*, Union Générale d'Éditions, Paris, 1979, p. 271.

son attitude de « passivité criminelle ». Liova est ulcéré par cette lettre, comme il l'exprime à sa mère dans une lettre du 24 janvier 1933 :

« Papa m'a envoyé une lettre injuste, presque monstrueuse, écrite avec dépit (pourquoi ?) comme s'il essayait de trouver dans ma personne l'unique responsable de ce qui s'est produit, oubliant complètement toute l'histoire de cette affaire, son propre comportement, etc. Jeanne et moi sommes complètement bouleversés par cette petite lettre – je ne lui répondrai pas, une polémique ne pourrait qu'aggraver la situation, et dans ces conditions, à quoi bon une polémique. J'écrirai encore sur ces questions, mais seulement pour toi personnellement »<sup>1</sup>.

Ljova réussit à joindre par téléphone son frère à Moscou afin qu'il annonce la mauvaise nouvelle à la mère de Zina :

« Le GPU fut-il pris au dépourvu, ou peut-être espérait-il surprendre quelque secret, toujours est-il que contre toute attente, Ljova obtint la communication ... et put transmettre la tragique nouvelle ... Telle fut la dernière conversation qu'eurent nos deux fils, les deux frères marqués par le Destin, sur le cadavre encore chaud de leur sœur » (Notice nécrologique écrite par Trotsky sur Ljova six ans plus tard).

Le 20 janvier 1932, Trotsky reçoit par son ami Franz Pfemfert un autre témoignage direct :

« Je ne voudrais pas commencer cette lettre sans vous assurer de notre plus profonde compassion à l'occasion de la mort de Zinaïda. A. J. [Pfemfert] qui, le 5 janvier, s'est empressée d'aller à Karlshorst avec Jeanne et Liova et y a trouvé Zinaïda, délivrée de toutes ses souffrances, telle qu'elle venait de mourir, l'a vue avec un visage serein, un sourire à demi esquissé sur les lèvres, ce qui est surprenant étant donné le genre de mort qu'avait eu Zinaïda et que le médecin, le docteur May, considéra comme la marque d'une rare énergie. Je me fis ouvrir le cercueil avant l'incinération pour donner des roses rouges à Zina et ne pus que confirmer la constatation d'A. J. Non, Zinaïda n'avait vraiment par l'air d'une morte. Liova vous a certainement fait un compte-rendu détaillé de tout cela, que la police politique est venue aussitôt à toute allure de Berlin jusqu'à cette banlieue éloignée et a fouillé dans les maigres affaires de Zinaïda sans témoins (...); le sac à main de Zinaïda avec son argent a disparu »<sup>2</sup>.

---

1. Pierre Broué (1993), *Léon Sedov, fils de Trotsky, victime de Staline*, Les Editions ouvrières, Paris, p. 105.

2. Je remercie le professeur Alain Calvié de m'avoir adressé l'original de cette lettre et pour l'aide qu'il a eu la gentillesse de m'apporter pour sa traduction. A la différence de ce qu'écrit Deutscher, cette lettre de Pfemfert, à laquelle il se réfère sans la citer explicitement, ne propose pas « une description émouvante de la mort et de l'enterrement

A la nouvelle de la mort de Zina, Trotsky s'enferma plusieurs jours :

« Le 5 janvier, Zina se suicida au gaz à Berlin. Elle fut trouvée morte à deux heures de l'après-midi. Liova envoya à Natalia un télégramme, qui arriva le 6 alors que nous sortions de table après le déjeuner. C'était, si je me souviens bien, Pierre Frank qui était de garde et qui remit le télégramme à Natalia alors qu'elle regagnait le premier étage. Trotsky et Natalia s'enfermèrent immédiatement dans leur chambre, sans rien nous dire. Nous sentions qu'il s'était passé quelque chose de grave, nous ne savions pas quoi. Nous apprîmes la nouvelle par les journaux de l'après-midi. Dans les jours qui suivirent, Trotsky entrouvrit de temps en temps la porte de la chambre pour demander du thé. Lorsque, quelques jours plus tard, il sortit pour se remettre au travail, il avait des traits ravagés. Deux rides profondes s'étaient creusées de chaque côté du nez et venaient encadrer la bouche. Son premier travail fut de dicter à l'adresse du Comité Central du Parti Communiste Russe une lettre publique où il faisait retomber la responsabilité de la mort de sa fille sur Staline »<sup>1</sup>.

Aux dires de Deutscher,

« Son docteur fut stupéfié par l'extraordinaire énergie dont elle avait fait preuve, dans l'acte même de la mort »<sup>2</sup>.

La mort de sa fille n'entame en rien la conviction de Trotsky que la raison principale est à rechercher dans la situation politique. La faute en revient à Staline et au gouvernement de Schleicher qui l'expulsa d'Allemagne.

« Mon chéri,

Je ne te parlerai pas de ce que nous sommes en train de traverser ces jours, Maman et moi. Maman est très faible. Je suis bien plus fort, plus solide.

Je veux écrire au sujet d'autre chose. J'ai l'impression d'une manière ou d'une autre que tu caches le suicide en lui-même. Ce serait une grande erreur. Le fait finira par être dévoilé de toute façon. Mais nos ennemis tenteront de le tourner contre nous. Toutefois, Zina est tombée, victime de Staline – Schleicher. Nous n'avons pas le droit de pardonner les médecins pour sa mort. C'est aussi un devoir politique vis-à-vis de tous les autres qui ont été exilés. La publication immédiate de l'événement, et sur une grande échelle, constituerait un sérieux avertissement et

---

de Zina » (Deutscher (1959), Tome 5 : *Trotsky : Le prophète hors la loi (1929-1940)*, op. cit., p. 270).

1. Jean van Heijenoort, *De Prinkipo à Coyacan. Sept ans auprès de Léon Trotsky*, op. cit., p. 59-60.

2. Deutscher (1959), Tome 5 : *Trotsky : Le prophète hors la loi (1929-1940)*, op. cit., p. 270.

peut-être, même sûrement, aiderait les autres. Mais ce qui importe le plus est la signification politique générale du fait. J'écris brièvement à ce propos au Comité Central, etc. J'y joins plusieurs copies. Je ne les envoie pas directement d'ici pour ne pas entrer en contradiction avec toi... La réflexion me vient à l'esprit : peut-être existe-t-il des raisons très spéciales, qui me sont inconnues et qui inciteront les gens à agir dans un sens et pas dans l'autre. C'est uniquement par pure préoccupation d'une extrême précaution que j'expédie le document par ton intermédiaire, et que je m'abstiens de transmettre l'événement à la presse (les journalistes exigent des renseignements bien qu'il y ait eu des rumeurs disant que je suis tombé malade et que Jan a quitté Vienne pour voir un médecin). Mais intimement, je suis sûr qu'il n'y a pas de raison spécifique ; et que le fait est caché en raison de fausses allusions qui contredisent de toute façon, à la fois la mémoire de la défunte ainsi que les intérêts de ceux qui restent. Un communiqué peut et doit être envoyé à la Grande Presse (surtout en Amérique) dans l'esprit de ma lettre. Pfemfert peut faire cela au mieux. La copie jointe à ma lettre destinée à la presse d'opposition et au Comité Central peut être envoyée. Il est impossible de permettre à un si horrible crime de rester impuni. Plus vaste sera la publicité, plus Staline agira prudemment vis-à-vis de Serioja, Lela, Anna et les autres et en général, vis-à-vis de nos camarades en URSS. Encore une fois, je le répète, notre devoir moral et politique est de donner à cette affaire la plus large publicité possible » (Lettre de Trotsky, 11 Janvier 1933)<sup>1</sup>.

Jusqu'à la fin, Trotsky ne dévia pas de ses objectifs, jusqu'au sacrifice : servir complètement la révolution. Jusqu'au bout, il attribuera aux circonstances politiques une des causes, sinon la cause principale, du décès de sa fille. La tragédie qui l'atteint doit servir à la révolution, le privé n'existe que soumis aux exigences de l'action révolutionnaire. La mort de Zina doit servir la Cause, d'autant qu'elle est tombée, victime de Staline et de Schleicher. Il veut alors tout mettre en œuvre pour que ce crime ne reste pas impuni. On peut se demander si son projet d'informer la presse d'opposition à Staline et le Comité Central de ce crime témoigne de son aveuglement, d'une réelle connaissance de la réalité

---

1. Six jours après le décès de Zina, Trotsky écrivit une lettre ouverte aux chefs du Parti à Moscou dans laquelle il précisait : « Elle n'a pas choisi de mourir de son libre chef, c'est Staline qui l'y a poussée. Il n'y avait même pas une ombre de sens politique dans la persécution de ma fille. Il n'y avait là qu'une pure vengeance sans objet. » Et il terminait la lettre par une note dans laquelle la douleur étouffait la colère. « Je m'en tiens à cette communication, sans en tirer d'autres conclusions, le moment d'en tirer d'autres conclusions viendra, un parti rénové les tirera lui-même. » (cité par Deutscher (1959), Tome 5 : *Trotsky : Le prophète hors la loi (1929-1940)*, op. cit., p. 271).

politique en U.R.S.S., ou de sa profonde conviction du caractère inéluctable de son combat. Quoi qu'il en soit, son aveuglement ne semble pas faire de doute, identique à son impossibilité de croire aux souffrances de sa fille. C'est toujours au nom de la morale qu'il ne craint pas de rendre publique le drame de sa fille, mais en ayant auparavant pris soin d'en attribuer la cause à la réalité politique.

Quelques jours après la mort de Zina, sa mère écrivit à Trotsky pour lui relater les propos que leur fille avait tenus à l'égard de son père quelques semaines plus tôt. Nous citons ce texte avec les commentaires de Deutscher :

« C'est bien triste, mais je ne peux plus désormais retourner auprès de papa, tu sais que je l'ai adoré, que je l'ai vénéré depuis ma plus tendre enfance, mais maintenant le désaccord est total, et c'est là la racine même de ma maladie. » Zina se plaignait de sa froideur envers elle. « Je lui ai expliqué », tels sont les mots de sa mère, « que tout ceci vient de son caractère, du fait qu'il t'est toujours si difficile d'extérioriser tes sentiments, même quand tu aimerais les extérioriser » (pour ceux qui ne connaissent que le visage présenté au public par Trotsky, le rhétoricien passionné, le témoignage de sa première femme sur son caractère impassible dans l'intimité, ce sera une forte surprise). Puis venait ce reproche poignant : « Tu n'as tenu compte que de l'état physique de Zina, mais elle était adulte et son être pleinement épanoui avait besoin d'un commerce intellectuel, elle avait ardemment souhaité participer à une activité politique et il lui fallait un champ d'action ; car elle tenait de son père, et toi, son père, tu aurais pu la sauver. Et d'ailleurs, demandait Alexandra, qu'y avait-il derrière ce conflit entre Zina et Ljova, dont Zina lui avait parlé dans une de ses lettres ? » et pourquoi Trotsky avait-il insisté pour qu'elle fût traitée par un psychanalyste, alors qu'elle était « renfermée en elle-même, comme nous le sommes tous deux. On n'aurait pas dû la presser de parler de choses dont elle ne voulait pas parler. » Cependant, au moment même où la mère accablait Trotsky de ses reproches, l'idée que si Zina était demeurée en Russie, elle serait morte de toute façon, morte de tuberculose, venait les atténuer. « Nos enfants étaient marqués par le sceau du Destin », ajoutait Alexandra, et elle décrivait la crainte qu'elle éprouvait lorsqu'elle regardait les petits enfants qui restaient avec elle. « Je ne crois plus désormais en la vie, je ne crois pas qu'ils grandiront, et je m'attends sans cesse à quelque nouveau désastre, et en conclusion, il m'a été difficile d'écrire cette lettre et de la mettre à la poste. Excuse ma cruauté envers toi, mais toi aussi, tu dois tout savoir en ce qui concerne nos amis et nos parents »<sup>1</sup>.

Elle lui reproche clairement de n'avoir pas compris leur fille :

---

1. Deutscher (1959), Tome 5 : *Trotsky : Le prophète hors la loi* (1929-1940), *op. cit.*, p. 271-272.

« Pendant toute sa dernière année, notre malheureuse fille a été accablée par un conflit avec toi. (...) C'était une personne adulte avec laquelle il fallait avoir des relations intellectuelles (...) Zina était jusqu'au plus profond de son âme un être social (...) La communication avec toi aurait beaucoup compensé, mais elle ne s'est pas faite » (Lettre d'A. L. Sokolovskaia à Trotsky du 31 janvier 1933)<sup>1</sup>.

Selon Jeanne Martin, Zina était enceinte lors de son suicide<sup>2</sup>. Cet état n'a probablement fait qu'accentuer son geste fatal. On se sait pas qui était alors son amant. Tout porte à croire qu'il s'agissait alors de son médecin dont elle était devenue la maîtresse peu de temps auparavant. Rappelons aussi que ce n'était pas le premier acte suicidaire de Zina :

« Son état s'est révélé par le fait qu'elle a attenté à sa vie pendant la nuit. Personne ici n'est au courant hormis le médecin et moi-même (ainsi que les sœurs en blanc). Elle s'est coupée une veine, mais n'est pas parvenue à ses fins. May pense que ce n'était pas un "simple geste" mais une franche tentative (vraiment franche) qui a échoué. Zina est terriblement abattue. Elle comprend sa culpabilité (bien qu'elle ne la relie pas entièrement à toi), elle n'a pas profondément honte, elle est simplement désespérée » (lettre de Sedov à Sedova du 16 novembre 1932).

Jeanne Martin relate le désespoir final de Zina, dont elle fut proche, en ces termes émouvants :

« Elle a réellement eu des accès de délire, a été soignée pour cela dans une clinique, mais elle ne perdait jamais tout à fait l'esprit, et d'ailleurs cela ne durait pas. Le docteur, consulté par nous sur la question de Siéva, nous conseillait de le lui laisser, pour elle peut-être ; il ne voyait aucun danger pour Siéva auprès d'elle. Elle a pensé à l'éloigner d'elle au moment fatal, vous voyez. Sa dernière pensée a été pour lui. Elle était, aussi, très complexée et cela semble bien naturel, si l'on peut dire, lorsqu'on connaît sa vie antérieure à son arrivée à Berlin. Mais je ne pense pas que ce soit seulement cette approche qu'elle sentait, d'un retour de sa maladie mentale, dont on l'avait cru guérie, puisqu'elle était sortie de clinique et qu'elle était retournée vivre librement dans sa pension, avec Siéva, qui l'ait poussée à se supprimer. Elle était *désespérée*, mais de son désespoir, je puis vous en *parler* seulement, et non pas vous en *écrire*. Son désespoir, il devait être étalé tout du long dans les papiers qu'elle avait laissés chez elle, sans chercher à les détruire, n'y songeant sans doute pas. Je me demande pourquoi nous n'avons pas détruit cela, mais ce n'était pas à moi de prendre cette initiative. Et si Léon [Ljova]

---

1. Cité par P. Broué, *Trotsky, op. cit.*, p. 698-699.

2. Jean van Heijenoort, *De Prinkipo à Coyacan. Sept ans auprès de Léon Trotsky, op. cit.*, p. 62, et P. Broué, *Trotsky, op. cit.*, p. 697.

avait cru bon de les conserver... Toujours est-il qu'ils ont été pris par la police lors des deux perquisitions qui ont été effectuées chez moi [à Paris, rue Lacrosette] à la mort de Léon, et c'est terrible de penser que la police a mis ses sales mains dans ces choses si délicates et douloureuses »<sup>1</sup>.

Quelle que soit l'attitude de Trotsky à l'égard de sa fille et de sa maladie, quelle que soit sa compréhension de la souffrance de sa fille et quelle que soit son opinion à l'égard de la cure psychanalytique qu'elle suivit, un fait est clairement attesté à la lecture de ces lettres et des biographies qui lui ont été consacrées : Trotsky fut profondément affecté non seulement de l'attitude de Zina à son égard et à l'égard de sa femme, mais aussi de la souffrance de sa fille. Il ne fut pas insensible aux reproches qu'elle lui adressa à maintes reprises, comme ceux-ci, qui résument assez bien le sentiment qu'elle nourrissait, à Berlin, à l'égard de son père :

« Vous agissez ... de manière trop impatiente et parfois trop impétueuse. Connaissez-vous le sens d'une chose aussi complexe et cependant aussi élémentaire que l'instinct, une chose avec laquelle il ne faut pas badiner ... Qui a dit que l'instinct est aveugle ? Ce n'est pas vrai, l'instinct a des yeux terriblement aigus, qui voient dans le noir, et ... qui triomphent de l'espace et du temps, ce n'est pas pour rien que l'instinct est la mémoire des générations et commence où la vie elle-même commence. Il peut s'orienter vers toutes sortes de desseins. Ce qui est effrayant, c'est qu'il frappe de manière infaillible et impitoyable ceux qui sont sur son chemin ». Elle s'étendait sur les "prémonitions", sur les "chimères soupçonneuses" et sur la "sensibilité terriblement aiguë", qui constituent l'instinct ; et elle continuait par ces mots : "Ne vous effrayez pas si je vous dis qu'il y a eu un moment où j'ai senti quelque chose de ce genre me toucher, mais je me suis jetée dans la lutte avec une frénésie terrible et personne ne m'a soutenue. Les docteurs n'ont fait que m'embrouiller ... et savez-vous ce qui m'a soutenue ? *La foi en vous*, en dépit de tout ce qui était si clair, si évident, en dépit de tout ... et n'est-ce pas là l'instinct ?" »<sup>2</sup>.

Les lettres que nous avons pu consulter relatives à la maladie de Zina, comme bien d'autres auxquelles ont eu accès ses biographes, dessinent l'image

---

1. Lettre de Jeanne Martin du 27 mars 1959 adressée à Jean van Heijenoort (Jean van Heijenoort, *De Prinkipo à Coyacan. Sept ans auprès de Léon Trotsky*, op. cit., p. 61-62.

2. Cité par Isaac Deutscher (1959), Tome 5 : *Trotsky : Le prophète hors la loi (1929-1940)*, op. cit., p. 260-261. « Cette lettre ne porte pas de date, mais des preuves intrinsèques indiquent qu'elle fut écrite en novembre 1932 », précise Deutscher.

d'un père témoignant d'une profonde et tragique incompréhension de la personnalité de sa fille. Mais ce serait une erreur de croire qu'il ne fut pas atteint par la mort de sa fille. On ne saurait qu'adhérer à l'analyse proposée par Deutscher qui, tout en reconnaissant la souffrance de Trotsky, a conscience de ses présupposés idéologiques, qui ne lui ont guère permis de comprendre la détresse de sa fille :

« Trotsky, tout secoué par la détresse et la pitié, était hanté par le sens de sa culpabilité et de son impuissance. Il était incomparablement plus facile de discerner la manière de combattre les grands maux de la société que de soulager les souffrances d'une fille incurable ; incomparablement plus facile de diagnostiquer les troubles de la conscience collective de la petite bourgeoisie allemande que de pénétrer les recoins douloureux de la personnalité de Zina. Et comme sa propre conception marxiste de la psychologie sociale était supérieure à celle des perturbations de la psyché individuelle ! Il contemplait les traits de Zina et ses yeux assombris par la folie ; c'étaient là ses traits, ses yeux, et pour lui, le prodige de lucidité intellectuelle et de maîtrise de soi-même, la voir si incohérente et si folle, était quelque chose d'insupportable. C'était comme si la raison même avait trouvé dans la déraison sa descendance la plus directe et son double. La tendresse et l'horreur, la compassion et la répulsion, l'orgueil et l'humiliation s'affrontaient en lui. Il était blessé, il se sentait impuissant, il devenait irritable »<sup>1</sup>.

---

1. Isaac Deutscher (1959), *Tome 5 : Trotsky : Le prophète hors la loi (1929-1940)*, *op. cit.*, p. 211-212.

## Conclusion

A la mort de Zina, son fils, Siéva, fut élevé à partir de 1933 par son oncle Léon Sedov. Après l'assassinat de celui-ci en février 1938, Siéva est recueilli par sa compagne, Jeanne Martin des Paillières, qui tente de garder l'enfant et cache les archives de Sedov. Elle plaide contre Trotsky et il faudra plusieurs années avant que l'enfant retrouve son grand-père et lui soit rendu<sup>1</sup>.

Nous avons souvent souligné que Trotsky ne comprend rien à la maladie de sa fille. De plus, il ne réussit jamais à se distancer de la situation conflictuelle. Il se laisse aisément emporter par les querelles, que Zina, profondément meurtrie, suscite. Face à sa fille, sa stratégie consiste à la culpabiliser. Mécanisme probablement projectif qui lui permet de maintenir la souffrance du père éloignée de celle du révolutionnaire, qui lui permet en quelque sorte de ne pas la faire advenir, afin de ne pas s'épuiser dans des conflits personnels sans importance au regard de la Cause à laquelle il consacra sa vie. Il fallait à tout prix, sans prendre conscience de sa valeur, continuer le combat. Ce n'est pas lui qui, envers sa fille, aurait une conduite à se reprocher. Si faute il y a, elle revient à Zina qui leur a fait « beaucoup de mal ». Projection à coup sûr qui permet de maintenir intacte l'image du père, mais du père permanent de la révolution. Ce ne sont pas seulement les attitudes de sa fille qui l'agressent, mais la maladie mentale elle-même qui, par proximité, eût pu mettre à jour sa possible et probable dépression d'être exilé et dessaisi de tout pouvoir politique. Les jugements moraux font rempart à ce qui motive son incompréhension manifeste.

---

1. Aux considérations personnelles qui rendent le retour de Sédov difficile, s'ajoute des difficultés politiques relatives à la mésentente entre Trotsky et les « moliniéristes » auxquels Jeanne Martin des Paillières appartenait. A son arrivée au Mexique, Siéva fut « baptisé » Esteban par Adolfo Zamora, à qui Trotsky demanda de s'occuper de l'enfant au cas où lui ou sa femme seraient dans l'impossibilité de remplir leur tâche éducative (entretien d'Olivia Gall avec Adolfo Zamora en juillet 1982, +\*).

Olivia Gall (1986), *Trotsky et la vie politique dans le Mexique de Cardenas (1937-1940)*, thèse de doctorat de 3<sup>ème</sup> cycle Sciences politique. Université des sciences sociales de Grenoble. Institut d'Etude politique, vol 2, note 1, p. 521). Chez son grand-père au Mexique, Siéva, alors âgé de quatorze ans fut blessé au pied au cours d'un attentat visant Trotsky (Gorkin Julian (1970), *L'assassinat de Trotsky*, Le livre de poche, Paris, 1973, p. 29).

Cette émergence de l'intime n'entraîne guère dans les combats auxquels s'était préparé le révolutionnaire. Il ne souhaitait guère mener son action dans le cadre de l'histoire personnelle. Nous avons déjà signalé combien sa compréhension, plus que son attitude, n'était pas, en la circonstance, sans évoquer celle du combattant aux multiples exils, dont l'action volontaire constituait le seul horizon de sa compréhension de la nature humaine. L'être humain se réalise, ne trouve sa plénitude, même la plus subjective, que plongé dans l'action qui seule est susceptible de le réaliser. Le projet révolutionnaire qu'il n'a cessé d'appeler de ses vœux, et qui lui coûta la vie, a aveuglé sa compréhension du monde environnant. Même si Trotsky ne s'affirmait pas comme le père de la horde primitive dont parle Freud, il demandait qu'on le suive au nom de l'idéal révolutionnaire. Le drame atteignait ceux qui, comme Zina, ne pouvaient s'inscrire dans ce projet. Elle espérait trouver une compassion auprès de ce père tant admiré et tant aimé. Elle fut douloureusement déçue, meurtrie de n'avoir pas été reconnue.

La maladie de Zina perturbe le révolutionnaire Trotsky. Elle l'atteint au cœur même de son être, non pas en tant que père, mais en tant qu'individu incapable de maîtriser une situation qui l'agresse. Rien d'étonnant qu'il réagisse maladroitement, se montre irrité et porte le problème au niveau moral.

Face à tant d'incompréhension à l'égard de la souffrance de sa fille, on ne s'étonnera pas que les attitudes de Trotsky ont aggravé les désordres de celle-ci, du moins n'ont-elles pas favorisé son chemin vers la guérison. Comment en effet, cette jeune femme, si démunie devant un père qui minimise son mal, si revendicatrice de son amour, qui a beaucoup souffert de son absence, comme elle le dit souvent, pouvait ne pas être profondément atteinte des paroles d'un père qui l'accusait d'être capricieuse, égocentrique, brutale, sans respect pour elle-même ? Il serait absurde de le rendre directement responsable des désordres de sa fille ou de son suicide. Il faut toutefois souligner, sans émettre de jugement moral, combien la souffrance et les attitudes de sa fille sont liées à sa personne et combien il ignora, très vraisemblablement à des fins défensives, les réalités psychologiques que d'autres acteurs de son environnement, eux, n'ont pas manqué de percevoir.

**Alan Woods**

**A la mémoire de Valéry Sabline :**  
**La véritable histoire de l'*Octobre Rouge***<sup>1</sup>

*Le jeudi 7 septembre 2000, Canal 4 a diffusé un programme fascinant de ses séries « L'Histoire secrète », intitulé « Mutinerie. La véritable histoire de l'Octobre rouge ». Ce remarquable documentaire nous livre pour la première fois l'histoire réelle derrière le film hollywoodien de 1990, La Chasse à l'Octobre rouge, qui repose sur le roman de Tom Clancy, de 1984. L'histoire de Clancy sur Marco Ramius, capitaine de sous-marin qui fait défection en 1990 et conduit son bateau vers une épopée à travers l'Atlantique, a été inspirée par des événements récents.*

**Tom Clancy** a pris comme point de départ une mutinerie dirigée par **Valéry Sabline** sur le navire de guerre soviétique *Storojevoy*, en novembre 1975. Ainsi qu'il l'explique :

« Le 10 novembre 1975, le *Storojevoy*, une frégate destroyer armée de missiles, essaya de s'échapper de Riga pour rallier l'île suédoise de Gotland. L'officier politique du bord Valéry Sabline dirigea une mutinerie du personnel engagé. Sabline et 26 autres, traduits en cour martiale, furent fusillés. Cependant la

---

1. *Socialist Appeal*, janvier et février 2001. Et merci à Alan Woods et à SA.

véritable histoire de l'*Octobre rouge* a été cachée à l'époque par le gouvernement soviétique et n'a été révélée que maintenant ».

Jusqu'à la fin de la Guerre froide, le contre-espionnage occidental a cru que que l'équipage cherchait à faire défection et c'était là la base du livre de Clancy et du film. Cependant de nombreux documents apparus dans les derniers jours de l'URSS et qui ont été révélés par le programme du canal 4 montrent que **Sabline** n'avait pas l'intention de s'enfuir à l'ouest mais de provoquer une révolution politique en URSS avec l'objectif de renverser la domination de la bureaucratie stalinienne privilégiée et de restaurer un régime authentique de démocratie soviétique réelle.

C'est là une histoire vraie, de la vraie vie, plus riche, plus extraordinaire et plus émouvante que les plus belles œuvres de fiction ; elle inspirera sans aucun doute les travailleurs et la jeunesse de Russie et du monde entier.

### **Qui était Valéry Sabline ?**

**Valéry Mikhaïlovitch Sabline** était le fils et le petit-fils d'officiers de marine et il a suivi leurs traces en entrant à l'Académie navale Frounze à l'âge de 16 ans, Tout son environnement lui avait instillé dès son plus jeune âge un profond amour pour la mer et la marine, un sens profond du devoir, de la discipline militaire et du patriotisme soviétique. Mais ce n'était pas un militaire, mais d'abord et avant tout un communiste et un enfant de la Révolution d'Octobre. C'est ce qui donnait à sa vie et à chacune de ses actions leur signification intérieure.

Valéry avait été élevé dans une base navale parmi les enfants d'officiers de marine. Sa génération était sévèrement morale, comme le raconte son frère Boris, il était « *incapable de mentir* ». Il détestait l'hypocrisie sous toutes ses formes. Il était aussi incapable d'assister à une injustice et de se taire. Dès son plus jeune âge, il rêvait de partir en mer. En 1955, 16 ans seulement, il fut admis à l'Académie Militaire Frounze, grande école de Leningrad ; il devint étudiant modèle. Même alors, il était un communiste dévoué ; il fut élu chef de la jeunesse communiste. A l'école on l'appelait, probablement en plaisantant à moitié « *la conscience de la classe* ». Un de ses camarades d'école se souvient : « *Nous étions tous élevés dans la croyance à l'éthique socialiste et*

*communiste. Nous y croyions tous, mais Valéry avait une telle intégrité qu'il voulait mettre ces idéaux en pratique ».*

Valéry effectua son premier acte politique à l'âge de 20 ans, en écrivant au premier soviétique, **Nikita Khrouchtchev**, une lettre dénonçant les inégalités sociales qui défiguraient le « *socialisme* » **soviétique**. C'était une action courageuse qui aurait pu lui valoir, au strict minimum, la ruine de ses perspectives de carrière. Il n'est pas étonnant que les autorités ne la trouvèrent pas drôle. Leur réponse fut une réprimande sévère et le report de la remise de son diplôme. C'est une indication de ses grandes capacités personnelles et de sa ténacité qu'en dépit de ce revers il réussit à terminer ses études et se qualifia de l'Académie avec honneurs.

En 1964, Khrouchtchev fut déposé et l'une des priorités du nouveau régime fut l'expansion de la marine soviétique pour contrer celle des EU. Au bout de cinq ans, Sabline se vit offrir le commandement d'un destroyer, un commandement exceptionnel pour un officier de 30 ans. A la surprise et à l'inquiétude de sa famille, Valéry refusa l'offre d'un commandement et préféra achever sa formation politique en entrant à l'Académie politique Lénine, une institution élitiste ouverte aux seuls officiers. L'amour de Valéry Sabline pour la marine venait après son dévouement à la cause de la Révolution d'Octobre et de la classe ouvrière. Son refus d'accepter l'offre d'un commandement dans la marine choqua d'abord sa famille. Mais son frère Boris dit qu'il en comprit bien plus tard la raison. Il voulait comprendre comment le système fonctionnait de l'intérieur, condition préalable pour son renversement.

Avec détermination et acharnement, il se plongea dans les classiques du marxisme : nuit et jour, il lisait les œuvres de **Marx**, **Engels** et **Lénine** dans un effort pour comprendre la révolution. Le jeune officier de marine était avant tout tourmenté par un doute qui ne cessait de grandir et l'envahissait. Partout il voyait privilège, inégalité et corruption, ce qui, pour un vrai communiste, était abominable. Sa résolution grandit tranquillement d'agir pour changer le système. Comment était-il possible que la révolution d'Octobre, qui avait été menée pour détruire l'inégalité et l'oppression de classe, et pour donner le pouvoir à la classe ouvrière, avait fini comme une monstrueuse caricature, un régime bureaucratique totalitaire qui n'avait rien de commun avec l'idéal démocratique de Lénine dans *L'Etat et la Révolution* ?

A l'académie, il découvrit avec tristesse que certains livres étaient hors de sa portée. Il savait que **Trotsky** avait été l'un des principaux dirigeants de la Révolution d'Octobre aux côtés de **Lénine**. Il savait aussi qu'après la mort de Lénine, Trotsky avait mené le combat contre la bureaucratie stalinienne, pour la démocratie ouvrière, pour l'internationalisme prolétarien. Mais où trouver les écrits de Trotsky et des autres dirigeants de l'Opposition ? Il avait espéré qu'en entrant à l'école de l'élite du parti, il obtiendrait finalement accès aux archives fermées. Mais ses espoirs furent vite déçus. Il confia amèrement à son frère sa profonde déception de découvrir que, même là, il y avait censure.

Même sans avoir eu accès aux écrits de Trotsky, Valéry fut capable de tirer ses propres conclusions : la caste privilégiée de bureaucrates qui gouvernait le pays n'abandonnerait jamais son pouvoir sans se battre. Sabline avait étudié avec soin *L'Etat et la Révolution* et réalisé alors que « *l'armure du Parti et de l'Etat était si épaisse que même des coups directs ne l'entameront pas* ». Il concluait : « *Cette machine doit être brisée de l'intérieur* ». Le sens de ces mots fut révélé dans les extraordinaires événements de novembre 1975.

La marine avait toujours été l'aile la plus révolutionnaire des forces armées. Ce fait est à relier avec la composition plus prolétarienne du corps des marins, recrutés largement dans le prolétariat industriel. La tradition révolutionnaire des marins se manifesta à la fois en 1905 lors de la fameuse mutinerie du cuirassé *Potemkine*, et de nouveau en 1917, quand les marins de Cronstadt furent la colonne vertébrale des forces bolcheviques dans la révolution et la guerre civile. Cette histoire, **Valéry Sabline** la connaissait bien : il en était imbibé, pour ainsi dire comme du lait de sa mère.

Le *Storojevov* était l'un des plus modernes bateaux de guerre de la flotte soviétique. Sabline rejoignit ce chasseur de sous-marins en 1973 en tant que second du capitaine. Il était aussi le principal officier politique du bateau, responsable devant le KGB, chargé de faire des exposés politiques, de maintenir le moral et de surveiller de possibles déviations de la ligne du parti. Sa « *déviaton* » à lui allait le conduire à la mort dans les trois ans.

## **Préparatifs pour la révolte**

Pour remplir ses devoirs d'officier politique, Sabline était obligé de donner des conférences régulières sur le marxisme-léninisme ou plutôt sur la caricature

stalinienne du marxisme-léninisme taillée pour répondre aux besoins de la bureaucratie, Normalement, ces conférences ne provoquaient chez les hommes qu'ennui et indifférence mais, avec les siennes, c'était différent. Sabline s'écartait délibérément des textes rigides habituels du parti et se concentrait sur d'autres thèmes, en particulier la Révolution d'Octobre, celle de 1905 et les idées du véritable léninisme. Il faisait souvent référence à la longue tradition révolutionnaire de la marine, surtout à la mutinerie sur le cuirassé *Potemkine*. La marine venait juste de célébrer le 70e anniversaire de ce fameux évènement. L'historien de la marine **Nikolaï Tcherkachine** souligne :

« Sabline continuait les traditions révolutionnaires bolcheviques, il était tout imprégné d'elles. Il était la chair et les os du parti, aussi ses calculs étaient-ils simples. Il devait garder leur confiance dans les traditions révolutionnaires du cuirassé *Potemkine* ».

Avant de réaliser son plan il devait d'abord trouver des partisans. Il choisit **Sacha Cheïn**. Ce matelot de 20 ans avait été choisi pour l'aider dans la préparation de ses conférences, Il devint effectivement plus tard son lieutenant pendant la mutinerie. « *Ces cours politiques, c'est une vraie farce* », lui dit-il sans détour, à la façon prolétarienne, « *Les gens n'y viennent que pour y piquer un roupillon. On comprend que ce n'est que de l'hypocrisie et que tout est fait pour l'épate* ».

Ces paroles expriment graphiquement l'attitude des ouvriers vis-à-vis du « *communisme* » officiel en Union soviétique. Cheïn se souvient : « *J'ai dit à Sabline, s'il y a une guerre, qui allons-nous défendre avec cette rhétorique absurde ?* » Un cynisme aussi éclatant était très répandu en URSS. Ce qui est inhabituel dans les paroles de Cheïn, c'est le fait qu'il puisse s'exprimer devant un officier avec autant de franchise. Normalement, l'officier politique doit être un personnage très redouté à bord d'un bateau : un homme de confiance du parti et un membre du KGB, quelqu'un qui vous espionne et qui doit vous contrôler. Mais les hommes ont bientôt découvert que cet officier politique était tout à fait différent. « *L'équipage avait une très bonne opinion de lui. Comme officier politique responsable, on pouvait avoir confiance en lui* », se rappelle **Viktor Borodai**, marin sur le *Storovojoy* Les rapports de Sabline avec les hommes étaient trop étroits au goût de son supérieur. Il fut averti d'avoir à changer ses méthodes, mais sans effet. Sabline suivait son propre tableau de marche. Ses

conférences avaient un objectif très sérieux, celui de préparer les cerveaux et les cœurs à la révolte. Nombre de marins s'attachèrent rapidement à cet étrange « *commissaire* », si différent des autres.

Le 8 novembre 1976, le *Storojevoy* arriva dans le port baltique de Riga, en Lettonie, pour prendre part à une cérémonie militaire de commémoration de l'anniversaire de la Révolution russe. Sabline décida de saisir l'occasion que lui offrait cette date symbolique du calendrier soviétique pour mettre en route son plan.

La nuit, il décida d'agir. D'abord, il appela **Sacha Cheïn**, dans la salle de conférences et lui posa une question inattendue : « *Etes-vous prêt à travailler pour le KGB ?* » La réaction de Cheïn fut un mélange de rage et de déception. Après tout ce que cet homme lui avait enseigné, il lui apparaissait maintenant en train d'essayer de le recruter pour la police secrète, comme un espion, un vulgaire mouchard du KGB ! La réaction instinctive de Cheïn fut de sortir dégoûté, mais il fut arrêté par un voix rassurante : « *Non, attendez, Sacha, calmez-vous, ne soyez pas fâché. Je ne faisais que vous éprouver. Asseyez-vous. Nous devons avoir une sérieuse conversation* ».

Le plan de Sabline était réellement ahurissant d'audace. Il expliquait que la bureaucratie avait trahi la révolution d'Octobre et le peuple soviétique, que le régime des privilèges et de l'inégalité n'avait rien de commun avec les idées de Lénine et du parti bolchevique, que la seule issue était une nouvelle révolution d'Octobre. Il expliquait que la classe ouvrière soviétique avait une tradition révolutionnaire et, qu'avec une bonne direction révolutionnaire, ils pourraient prendre le contrôle du *Storojevoy* et se diriger vers Leningrad. Là ils rendraient publique une proclamation, diffusée par radio au peuple de l'Union soviétique pour qu'il se soulève contre le Kremlin, et introduise un régime de démocratie soviétique.

### **Mutinerie sur le *Storojevoy***

Le 8 novembre, le capitaine **Putorny** fut informé que quelques hommes buvaient à bord. Commandant exceptionnellement efficace, il décida de régler la question lui-même. Il descendit et fut aussitôt bouclé. Sabline appela alors les hommes de l'équipage à se réunir et leur montra le film *Le cuirassé Potemkine* de **Sergéï Eisenstein**, compte rendu emballant de la mutinerie d'Odessa en

1905. Pendant que le film muet passait, Sabline expliquait son plan exhortant les officiers à les imiter. Finalement ils se divisèrent, huit pour et huit contre. Les choses furent encore bien plus claires chez les marins ordinaires. L'équipage fut rallié par Aleksandr Cheïn, le camarade de Sabline, et unanime à le soutenir

Sabline réunit les officiers et aspirants et fit de son mieux pour les convaincre. Il faut se souvenir qu'à ce moment-là, il ne savait pas si un seul autre le soutiendrait. L'arrestation du capitaine en avait choqué et blessé quelques-uns. Comme on pouvait s'y attendre, le résultat fut contradictoire. La moitié des officiers navigants, des hommes honnêtes et décents, qui mettent leur conscience au-dessus de leur intérêt, se prononcèrent pour sa proposition.

D'autres, comme l'officier médecin du bord, **Oleg Sadikov**, refusèrent tout net. Typique spécimen de carriériste soviétique et d'opportuniste de tous les temps, Sadikov ne put dissimuler son sourire en parlant des plans révolutionnaires de Sabline. Il était particulièrement amusé par les allusions de Sabline à Leningrad « *berceau de la révolution* ». Aux yeux des philistins comme lui, toute perspective révolutionnaire est « *folie* », « *utopie* » et « *impraticable* ». La sagesse de ces gens intelligents relève plutôt de la philosophie de l'esclave à qui on a appris à aimer ses chaînes. De tels hommes sont la négation de tout progrès humain ; il y en a partout, dans toutes les périodes historiques. Si les Sablines de ce monde représentent le visage de l'humanité, les Sadikov ne représentent que son derrière.

Inflexible, Sabline balayait toute résistance et exigeait un vote. C'est là qu'on voit le rôle crucial de la direction. Sans parti, sans appareil derrière lui, par sa seule détermination, son élan révolutionnaire et sa force de caractère, il balaya tout devant lui. Le vote pour la rébellion transforma complètement l'état d'esprit des hommes. Au cours de cette lutte – comme dans toute autre – le moral des combattants éprouve flux et reflux. C'est dans la nature des choses. La nouvelle que l'équipage avait voté à l'unanimité pour l'action et qu'au moins la moitié des officiers avaient décidé de les soutenir eut un effet immédiat électrifiant : « *De ce moment régna un grand enthousiasme* », se souvient Cheïn. « *Les esprits de tous s'élevaient, nous pensions que nous serions des héros* », ajoute-t-il avec un timide sourire.

En fait, il est possible de dire qu'il y avait dans le plan de Sabline un élément de naïveté. On peut dire rétrospectivement, à la lumière de l'expérience,

qu'il était voué à l'échec. Mais ce serait porter une appréciation injuste et unilatérale. Sabline n'était certainement pas un utopiste. Bien que son plan fût risqué, il reposait sur un fond de compréhension de la situation. Qu'il y avait un mécontentement des masses contre la bureaucratie était clair. Cela avait été démontré quelques années auparavant par un soulèvement ouvrier de masse à Novotcherkassk brutalement réprimé par le régime. L'enthousiasme de la réponse à la proposition de Sabline, non seulement dans l'équipage mais même dans une large fraction des officiers, montrait qu'il reposait sur une appréciation correcte. Pour réussir, un soulèvement aurait exigé l'unité dans la lutte des marins et des civils. Cela, Sabline l'avait parfaitement compris et c'est pourquoi il développa un plan pour marcher sur Leningrad, essayer de lancer un appel sur une fréquence radio, qui pourrait être entendue par les civils.

Il est vrai que cela aurait été grandement facilité par l'existence d'un parti léniniste authentique. Mais où donc Sabline aurait-il trouvé un tel parti ? Son expérience personnelle du PCUS l'avait convaincu qu'il ne s'agissait pas du tout d'un parti communiste mais d'un autre grand appareil d'Etat bureaucratique, un club pour valets et carriéristes. Ce n'est pas par hasard que l'appel n'était pas envoyé au parti « *communiste* » mais directement aux travailleurs de l'URSS. L'Etat totalitaire avec ses millions d'espions et d'agents provocateurs a des tentacules dans chaque usine, université, caserne. Paradoxalement, Sabline n'a réussi à aller aussi loin que parce qu'il était lui-même un officier politique, un des chiens de garde du régime. Sa position lui donnait une chance unique de s'organiser et de se préparer en secret. C'est probablement ce qu'il voulait dire quand il disait que le régime ne pouvait être détruit que de l'intérieur.

Aurait-il dû s'abstenir de passer à l'action jusqu'à ce qu'il ait mis sur pieds une organisation léniniste clandestine chez les marins et la liaison avec les ouvriers dans les usines ? Dans l'abstrait, peut-être. Mais Sabline savait très bien les difficultés colossales que son entreprise rencontrait. Il pouvait à tout moment être trahi et donné au KGB – là, par ailleurs, il avait en mains une chance unique d'agir. Sabline n'était ni un imbécile ni certainement un fou. Il a pris un risque calculé. Il a perdu et l'a payé de sa vie. Cet acte d'héroïsme a été bien supérieur aux moqueries de tous les pharisiens qui ont simplement sauvé leur propre peau et n'ont jamais levé un doigt pour la cause du peuple soviétique !

La possibilité d'une révolution politique contre la bureaucratie a été démontrée par les événements décrits ici. Le fait que même une bonne partie des officiers du *Storojevoy* sont tout de suite passés du côté de la rébellion est d'une grande importance symptomatique. Cela montre en miniature le processus qui s'est développé à une échelle pan-soviétique quand la classe ouvrière commence à bouger. Comme les marxistes l'avaient prévu, la bureaucratie se coupe en deux et une partie passe du côté du prolétariat. Qu'une partie des officiers refusent de soutenir la révolte n'est guère surprenant. Dans chaque grève, il y a des jaunes. L'incroyable, c'est que, chez les marins, il n'y en a pas un seul, et seulement quelques officiers, les éléments les plus couards et les plus méprisables, à s'opposer activement au soulèvement.

Ces éléments ont naturellement joué un rôle pernicieux en trahissant la mutinerie et en la « *donnant* » aux autorités. Avant que le *Storojevoy* ait pu quitter Riga, un jeune officier a sauté du bateau et donné l'alarme. Le fait que leurs plans aient ainsi été trahis aux autorités a causé une hésitation momentanée. Confronté à la possibilité d'avoir des difficultés écrasantes, Sabline hésita, puis décida d'aller de l'avant. Ce qui est significatif, ce qui a durci la révolution, fut la fermeté de l'attitude des marins ordinaires, en général des gars de moins de 20 ans, qui insistaient pour poursuivre la révolte : « *Nous avons commencé ça ; aussi il nous faut le mener à bien* ». L'attitude de ces hommes régla la question en faveur de l'action. Le bateau quitta Riga le 9 novembre à 1 a.m., se dirigeant vers Leningrad.

Avant de quitter Riga, Valéry écrivit une lettre à sa femme, expliquant pourquoi il avait décidé de tout risquer. C'est un document humain bouleversant. Car Valéry Sabline avait une femme et un jeune garçon, était un brillant officier de marine, avait devant lui une brillante carrière. On peut imaginer à quelle difficulté se heurte un homme placé dans semblable situation. Mais Sabline était un révolutionnaire et ne manifesta aucune hésitation en sacrifiant sa carrière, sa famille, sa liberté, sa vie, à la cause en laquelle il croyait :

« Pourquoi je fais cela ? L'amour de la vie. Non, je ne veux pas dire la vie au sens d'un bourgeois et du confort, mais une vie lumineuse, authentique, vraie, qui inspire de la joie à tous ceux qui sont honnêtes. Je suis convaincu que, dans notre nation, comme il y a 58 ans, en 1917, une conscience révolutionnaire se ranimera et nous réaliserons le socialisme dans notre société »

**Oleg Maksimenko**, un marin, se souvient de l'étrangeté de l'atmosphère à bord, avant le départ du port. En entendant le signal du départ, toute l'énergie de l'équipage fut libérée : « *Nous courions comme des fous* ». Mais bientôt la confusion du début fit place à l'allégresse de ceux qui ont secoué le joug de l'esclavage et se sont élevés à la hauteur d'êtres humains [...].

Sabline avait écrit un discours appelant le peuple de Russie à se soulever, à renverser les bureaucrates et à créer une société vraiment communiste, qu'il voulait faire radiodiffuser dès que le bateau atteindrait Leningrad. « *Chaque ligne brûlait d'ardeur révolutionnaire* » :

« Je m'adresse », disait la proclamation, « à ceux d'entre vous qui gardent dans leur cœur notre passé révolutionnaire, qui pensent de façon critique et pas cynique au présent et à l'avenir de notre peuple. Notre action est purement politique. Les vrais traîtres à la patrie seront ceux qui essaieront de nous arrêter. Si notre pays était attaqué, nous le défendrions loyalement. Mais maintenant nous avons un autre but : élever la voix de la vérité ».

Mais Sabline ignorait que l'opérateur radio n'avait pas osé le radiodiffuser en texte ouvert et l'avait envoyé en code : il ne fut donc compris que par les supérieurs de Sabline dans la hiérarchie navale. Ainsi sa voix fut-elle étouffée et n'atteignit jamais l'audience ouvrière pour laquelle il avait écrit.

### **Contre-attaque du Kremlin**

La première réaction des autorités de Riga fut celle d'une méfiance choquée : on n'y crut pas. Bientôt pourtant les autorités surent qu'il était arrivé quelque chose de sérieux. « *Rien de ce genre n'a jamais eu lieu* », disait un officier supérieur. « *Ils s'étaient emparés d'un bateau, refusaient de traiter avec nous : avec Moscou seulement. C'était déjà moche. Mais que toute l'affaire fût menée par un commissaire* »...Le commandant en chef envoya un ordre direct à Sabline : « *Arrêtez le navire, retournez au port immédiatement* ». Sabline refusa.

Le dirigeant soviétique **Léonide Brejnev** fut réveillé et informé au milieu de la nuit. Maintenant, toute l'attention du Politburo était tournée vers cette révolte. Une défection ? Le début d'une révolte ? A 4 heures, le commandant de la Flotte de la Baltique fut réveillé avec ordre de mobiliser ses navires. Les ordres directs de Brejnev : « trouver le *Storojovoy* et l'arrêter, ou le couler [...] »

A l'aube, un garde-côte le localise : il semblait se diriger vers Stockholm. Le KGB envoya un message destiné à diviser les rebelles ; s'ils arrêtaient le navire et libéraient le commandant, on pardonnerait les hommes. La réponse des rebelles commençait ainsi : « *Camarades, nous ne sommes pas traîtres à la patrie, nous n'allons pas à l'étranger* ». Le commandant ordonna aux pilotes de tirer, mais fut bientôt écrasé par le choc de la réalité : les avions avaient survolé le navire rebelle sans lancer leurs missiles !

C'était délibérément que les pilotes avaient refusé de tirer sur leurs camarades. Il sembla un moment aux chefs que la mutinerie se répandait [...] On fut près de la panique. L'état-major général faisait pression pour une action immédiate contre les rebelles [Finalement une seconde vague d'avions lança des bombes autour du navire, l'obligeant du coup à s'arrêter et à tourner en rond]. On sut alors que tout était fini.

Les hommes craquèrent. Quelque-uns libérèrent le capitaine Poutorny qui saisit un pistolet, courut sur le pont et tira sur Sabline, qui était désarmé, le blessant à la jambe. Puis il appela au cessez-le feu. A 6 heures, le navire fut occupé par des paras et des hommes du KGB. On était encore à 400 miles de Leningrad.

Quand le bateau fut envahi, il y avait beaucoup de policiers en civil. Le KGB prenait déjà l'affaire en mains. On obligea les rebelles à rester debout contre un mur de 7 heures du matin à 6 heures du soir ; leurs gardiens avaient ordre de tirer dans les jambes de ceux qui bougeraient. C'étaient encore des soldats ordinaires qui gardaient. Au retour, un officier posa à Sacha la question qui devait être sur toutes les lèvres : « *Pourquoi avez vous fait cela ? Vous avez trahi votre serment* ». A quoi Cheïn répondit tout naturellement : « *Voyez seulement comment nous vivons. Quel genre de vie est-ce ? Ce n'est qu'un gros mensonge* ». L'officier ne répondit pas mais Cheïn pensa qu'il était d'accord et manifesta de la sympathie.

A Riga, le KGB prit l'enquête en main. Tout l'équipage était arrêté, même ceux qui avaient combattu la mutinerie. Tout le monde jura le silence. A Riga on parlait déjà d'un « *nouveau Potemkine* ». Les autorités ne voulaient pas qu'on parle de soulèvement et finalement acceptèrent de présenter l'affaire à l'opinion publique mondiale comme une tentative de défection vers l'Occident – quelque chose qui ne pouvait pas être plus loin de la réalité.

Sabline, Cheïn et 14 autres furent envoyés à la prison Lefortovo pour les interrogatoires et un des enquêteurs les plus expérimentés affecté à Sabline. Les hommes du Kremlin avaient reçu un rude choc. Ils étaient décidés à trouver ce qu'il y avait derrière la révolte. Y avait-il une organisation ? Qui la dirigeait ? En vrai révolutionnaire prolétarien, Sacha Cheïn, quand on lui demanda quel avait été son rôle, répondit que, depuis le début, il avait joué un rôle actif.

Par une initiative prévisible destinée à scissionner les rangs des rebelles, on sépara les marins ordinaires du « *noyau dirigeant* ». Le KGB les invita à écrire tout ce qu'ils se rappelaient de ce qui s'était passé sur le *Storojevov*. « *Prenez le temps qu'il vous faut, même si ce sont des mois* » leur dirent leurs geôliers. Pendant quatre longs mois, les jeunes conscrits, 19 ou 20 ans, restèrent dans l'isolement, sans aucun contact avec le monde extérieur ni aucune idée du châtement qui les attendait. Finalement, on les traduisit devant un tribunal spécial d'officiers généraux. L'apparat des uniformes de ce tribunal était visiblement destiné à les impressionner et les intimider. « *Plus d'amiraux et de généraux qu'on ne pouvait en compter* » se rappelait plus tard l'un d'eux.

Ce n'étaient pas des marxistes formés, mais de jeunes ouvriers ordinaires. Battus et isolés, sans aucune perspective, la plupart plaidèrent l'ignorance. Un des marins commenta avec une ironie amère : « *Je n'essaierai jamais plus ça* ». Sur quoi, l'un des généraux de remarquer ironiquement « *Vous voulez dire que vous essaieriez autre chose ?* » Cette assemblée d'huiles semblait trouver cela amusant, elle sourit. La vue d'un sourire sur les lèvres des généraux détendit les conscrits. « *Voyez, ils rient. Cela veut dire que ce sont des êtres vivants. Ils savent que nous sommes des gamins et vont probablement nous pardonner !* » Mais le pardon est un mot qui ne figure pas dans le lexique de la bureaucratie stalinienne. Ces marins – des gars ordinaires de la classe ouvrière – souffraient encore de l'inexpérience et de la naïveté de la jeunesse. Ils n'avaient jamais lu la phrase de Shakespeare : « *Il y a des dagues dans les sourires des hommes* ».

Sabline avait encore des béquilles pendant les premiers interrogatoires. Il eut vite fait de convaincre les enquêteurs que sa défection ne faisait pas partie d'un plan. Mais le KGB ne put jamais admettre la vérité. Qu'un haut fonctionnaire du parti se soit tourné contre le système : c'était quelque chose qu'on ne devait jamais savoir. Sabline et Cheïn ne furent jugés que neuf mois plus tard. Sabline avait été interrogé tous les jours pendant cette période. C'est

seulement quand ses tourmenteurs se furent eux-mêmes convaincus qu'il n'y avait aucune organisation derrière le soulèvement, que tout revenait à un seul homme, qu'ils se décidèrent à limiter la punition au noyau dirigeant, Sabline et Cheïn. Les autres furent tous libérés – bien que, plus tard, le régime les persécuta et les marqua pour le reste de leur vie. Mais le châtement suprême était réservé à Valéry Sabline.

A son « *procès* » qui se tint à huis clos, Sabline se conduisit avec un héroïsme exemplaire. Quand on mit finalement Sacha Cheïn face à face avec son vieux camarade, il se rappelle comment Sabline le regarda avec son regard perçant, « *comme s'il me demandait si j'étais encore un combattant ou si je m'étais rendu* ». Et Sabline fut jugé coupable de trahison de la Patrie. Mais le régime avait encore une surprise plus terrible pour cet ennemi qu'il n'avait pas pu briser et qui le défiait. Bien qu'un tel crime entraînaît normalement une peine de 15 ans de prison, le Kremlin en jugea autrement. On ne pouvait pas laisser vivre un ennemi aussi dangereux. Ce fut une décision personnelle de **Brejev** que de le faire exécuter par un peloton d'exécution. Les juges stipendiés du régime se contentèrent de répéter un verdict qui avait été décidé d'avance. Le procès n'avait été qu'une farce.

Dès que la sentence de mort fut lue, un froid glacial envahit la salle du tribunal. Sabline ne l'avait su qu'à la dernière minute. Les enquêteurs eux-mêmes ignoraient les ordres du Kremlin. Les juges lirent la sentence et commencèrent à la hâte à ramasser leurs papiers et sortirent. Ce n'est qu'après leur départ que l'épuisement et le poids des mois précédents se payèrent. Valéry s'effondra sur la barrière et un garde dû le soutenir. Cheïn était condamné à huit ans. C'était la dernière fois qu'il voyait Valéry Sabline.

Sabline fut exécuté quelques semaines après ce procès mais ses parents ne découvrirent que huit mois plus tard qu'il avait été exécuté. Sabline a été enterré dans une tombe sans inscription, dont l'emplacement n'a jamais été révélé. Sa famille ne peut honorer sa mémoire qu'à un monument aux prisonniers politiques.

## Un Héros de notre temps

La bureaucratie avait réussi à écraser une dangereuse révolte. Mais ce n'était pas suffisant que de défaire les révolutionnaires. Il fallait encore extirper

toute trace d'eux et noircir leur mémoire. D'où l'écœurante calomnie inventée alors, assurant que l'équipage du *Storojevoy* voulait faire défection et passer à l'Ouest. Les véritables faits n'ont émergé qu'en 1990, dans les jours de l'agonie du régime corrompu et dégénéré qui sapait et détruisait l'Union soviétique de l'intérieur.

L'histoire de Sabline est aujourd'hui bien connue en Russie. En 1996, il y a eu un appel pour qu'il soit pardonné à titre posthume. L'année suivante, il était représenté dans la série documentaire *Comment c'était*. En Occident, *La Chasse à l'Octobre rouge* de Tom Clancy a été un best-seller, le défecteur imaginaire Marko Ramius joué dans le film par Sean Connery, a eu un attrait populaire massif. Mais Valéry Sabline, avec sa foi dans la victoire de la révolution, a jusqu'à présent été oublié.

L'équipage qui a suivi Sabline a reçu bien des châtiments, quoiqu'aucun d'entre eux n'ait été emprisonné. « *La Machine de l'Etat nous a tous écrabouillés, les roues de la Justice – injustes qu'elles étaient – nous ont tous atteints même les officiers, quelle que soit l'ancienneté* ». Selon les paroles de l'opérateur radio du *Storojevoy*, « *Nos carrières ont été ruinées. Nous avons tous perdu notre emploi, notre amour de la mer, notre passion pour défendre la Patrie. Tout ça, ils l'ont écrasé. La machine a brisé les vies de tous* ».

Pourtant, malgré tout, le souvenir de cette révolte éveille encore des sentiments de fierté. Vingt-cinq ans après ces événements remarquables, les membres survivants de l'équipage se sont rencontrés pour commémorer la mutinerie. Il n'y avait aucune trace de regrets, ni de justifications, ni d'excuses « *Nous sommes fiers de ce que nous avons fait* », disent-ils. Et Sabline ? « *Cet homme était un héros* », disent-ils, « *il devrait avoir une médaille* ». Dans un émouvant tribut à son vieux camarade, à la fin du documentaire, Sacha Cheïn prononce ce jugement : « *Toute société a besoin d'esprits nobles, sans eux, aucune société ne peut avancer. Sabline était un esprit noble de ce type* ».

Le documentaire du Canal Quatre est un document merveilleux. Pourtant il a évidemment ses points faibles. N'étant pas écrit par des marxistes, il n'a aucune compréhension réelle de la signification politique des événements qu'il dépeint de façon aussi honnête et émouvante. Ses questions ont surtout un intérêt humain, valide dans certaines limites mais insuffisant. Il est certain que, si Sabline vivait et l'avait vu, il serait reconnaissant mais aussi très critique, surtout

des conclusions programmatiques qui apparaîtront comme l'idée que la mutinerie du *Storojevov* était un épisode héroïque mais désespérément voué à la défaite, une curiosité historique, comme Sabline lui-même. Le document conclut : « *Même après sa mort, Sabline reste une énigme, un communiste loyal qui a osé se dresser contre l'Etat* ».

Pour toute personne familiarisée avec l'histoire de l'URSS, il n'y a là aucune énigme. Sabline n'était pas l'individu isolé dépeint par ce programme. Il était l'un de la galerie des héros du mouvement révolutionnaire russes qui ont combattu et sont morts dans une lutte pour sauver les traditions d'Octobre et se sont engagés dans une lutte à mort contre la bureaucratie stalinienne. Les hommes et les femmes qui ont commencé cette lutte étaient les membres de l'Opposition de Gauche de Trotsky dans les années 20, qui ont péri dans les camps de la mort de Staline et les prisons du GPU-KGB.

Sabline n'est pas non plus l'unique exemple d'un communiste de haut rang prêt à se dresser contre la tyrannie stalinienne et à défendre une politique léniniste. Même dans les rangs du GPU de Staline, il y avait des gens de cette sorte. En 1937, **Ignace Reiss**, un officier supérieur du GPU, se déclara publiquement partisan de Trotsky et appela à une révolution politique contre Staline, fossoyeur de la Révolution d'Octobre. Comme Sabline, Ignace Reiss a été tué par la bureaucratie. Et pour chacun de ces héros dont nous connaissons le nom, une centaine, il y en a eu un millier qui n'ont pour nous ni nom ni tombe.

Dans les jours qui ont précédé son exécution, dans cette sombre nuit d'isolement au bord de l'abîme, ses tortionnaires ont permis à Sabline d'écrire une dernière lettre à son fils unique. Ces paroles, si pleines d'optimisme et de confiance dans l'avenir de l'humanité, constituent ses dernières volontés et son testament. Elle sonnent comme un coup de clairon pour les générations à venir :

« Aie confiance que l'histoire jugera ces événements honnêtement et que tu n'auras jamais à être gêné par ce qu'a fait ton père. Il ne faut pas être de ces gens qui critiquent mais ne suivent pas en action/. Ce sont des hypocrites, des faibles, des nuls, qui n'ont pas la force de concilier leur croyance et leurs actions. Je te souhaite du courage, mon chéri. Sois fort dans la conviction que la vie est merveilleuse. Sois positif et persuadé que la Révolution vaincra toujours ».

**Anatoli A. Sokolov**

## **La Comintern et le Vietnam**

### **La formation des cadres politiques vietnamiens dans les universités communistes soviétiques (dans les années 20 et 30)**

Les premiers contacts entre les révolutionnaires vietnamiens et les représentants soviétiques ont eu lieu en 1920. Celui qui prit l'initiative de cette rencontre était le fameux patriote vietnamien **Phan Boi Chau** – partisan de lutte armée anticolonialiste dans le mouvement de libération nationale au Vietnam. A la recherche de la voie de la libération de sa Patrie, Phan Boi Chau manifesta beaucoup d'intérêt pour la révolution russe et les événements de Russie soviétique.

On suppose que cette rencontre a pu avoir lieu en novembre ou décembre de 1920, à Pékin. Selon notre version, le côté soviétique était représenté à cette réunion par **G.N. Voitinsky**, l'instructeur de la Comintern en Chine et **S.A. Polevoi**, professeur à l'Université de Pékin. Le sujet principal de cette première rencontre était de discuter l'envoi de jeunes vietnamiens pour étudier en Russie soviétique. Mais à Moscou à l'été 1923, le révolutionnaire vietnamien, **Nguyen Aï Quoc (Ho Chi Mlinh)** commença tout de suite à régler ce problème qui tenait une place très importante dans son activité politique. Exactement à cette époque, il étudiait attentivement le système éducatif en Russie soviétique,

rencontrait les représentants de diverses institutions afin de trouver des possibilités d'envoyer ses compatriotes révolutionnaires étudier à Moscou. Ses articles publiés dans la presse soviétique et internationale, ses discours dans différentes conférences internationales, ses lettres aux organismes dirigeants de la Comintern étaient la preuve de ces aspirations.

Même maintenant il n'existe aucune preuve irréfutable que Ho Chi Minh étudia à Moscou dans ce temps. Plus vraisemblablement, il put suivre les cours donnés auprès de certaines institutions du gouvernement ou de la Comintern, organisés dans le but d'élever les connaissances et le niveau politique de l'éducation générale des révolutionnaires étrangers qui arrivaient à Moscou.

Selon les documents des archives de la Comintern, le premier groupe indochinois vint à Moscou de France dans la deuxième moitié de 1925. Il comprenait **Fonson** (c'est-à-dire **Nguyen Thé Ruc**), **Tap-hi-then** (**Nguyen Thé Vinh**) et **Iano** (nous n'avons pu établir son vrai nom). Le groupe indochinois suivant arriva d'Europe en octobre 1926. Il y avait là **Min-kan** (**Nguyen Van Xich**, (**Ngo DucTri**) et d'autres.

Le nombre d'étudiants indochinois à Moscou a augmenté dans les années suivantes : ils étaient 7 en 1927, 9 en 1928, 7 en 1929 etc. La majorité venaient de France et d'autres de leur pays – par la Chine.

De 1923 à 1938, les étudiants indochinois étaient formés à l'Université communiste des Travailleurs d'Orient (KUTV), l'Institut de Recherche scientifique pour l'étude des problèmes nationaux et coloniaux et aussi l'Ecole internationale Lénine (ILS). La plupart étudiaient à la KUTV; parce que même les peuples n'ayant qu'une instruction, élémentaire pouvaient y étudier.

Deux Siamois, **Rachi** et **Ratana** étudièrent aussi à l'Institut et furent admis en 1936 comme membres du groupe indochinois.

Toutes ces écoles supérieures fonctionnaient sous la direction de la Comintern et accomplissaient les tâches suivantes : premièrement, elles formaient les cadres politiques dans l'esprit de l'internationalisme prolétarien, et deuxièmement, elles aidaient à former et augmenter le nombre de partis communistes de type nouveau. En d'autres termes, elles menaient à bien le processus de la bolchevisation de ces partis et leur enseignaient ce qu'ils avaient à apprendre de l'expérience bolchevique et de l'expérience internationale de lutte.

Le gouvernement soviétique fournissait aux étudiants indochinois tout ce dont ils avaient besoin. Ils recevaient de lui des vêtements, des chaussures, priorités gratuites. Ils avaient aussi les soins médicaux gratuits. Pendant les vacances, les étudiants avaient la possibilité de se reposer dans des centres de vacances, des sanas et des camps d'été.

La structure des groupes étudiants, leur niveau de base d'éducation générale variaient beaucoup, depuis des gens ignorants jusqu'à des personnes très instruites; la majorité étaient des paysans pauvres et petits marchands, mais quelques-uns parlaient plusieurs langues étrangères. En général, dans ces écoles supérieures, les questions étaient traitées en anglais et en français, avec l'aide d'un interprète, généralement un étudiant. Quelques questions étaient enseignées en russe et en vietnamien.

Malgré quelques distinctions, le programme et la liste des questions fondamentales dans toutes les écoles supérieures étaient partout identiques ; langues, le russe et le français ; Histoire de la Révolution russe, Histoire de la Comintern, philosophie, économie politique, Lénine, Histoire du PC de l'US, développement du parti, etc. On accordait une grande attention dans ces programmes au travail secret et conspiratif. Pendant leurs études, les étudiants recevaient des noms d'école, c'est-à-dire des pseudonymes. Par exemple, à Moscou dans les années 30, Ho Chi Minh était connu comme **Lin** et **Linov**, tandis que **Nguyen Khanh Toan** était **Minine**, **Ha Huy Tap**, **Siniatskine**, **Tran Van Giau**, **Ho Nam**, etc.

Les meilleurs enseignants de Moscou donnaient des cours dans ces universités communistes. Les figures principales de la Comintern, de la Profintern, du PC de l'Union soviétique, **Dimitrov**, **Manuilsky**, **Piatnitsky**, etc. rencontraient fréquemment étudiants et cadres enseignants.

**V.I. Vassilieva** était engagée dans le travail avec les étudiants indochinois. Elle enseignait le cours de développement du parti et autres disciplines, elle dirigeait aussi la section indochinoise de l'Institut. **A.P. Razoumova** enseignait le cours sur l'activité du parti dans les masses. Le communiste italien **Edmondo Peluso** faisait le cours d'histoire contemporaine et d'histoire de la Comintern. L'historien orientaliste soviétique bien connu **A.A. Gouber** faisait également des cours aux étudiants indochinois.

Les étudiants participaient également à l'enseignement et donnaient quelques cours ; par exemple, **Minine** enseignait l'économie politique et l'histoire mondiale et **Lin** l'histoire d'Indochine.

En dehors du travail pratique dans les usines, la formation des étudiants indochinois comprenait la rédaction d'articles, de comptes rendus pour les journaux, revues et livres en Vietnamien pour être envoyés en Indochine ; l'étude des méthodes du travail secret conspiratif. En outre, les étudiants devaient diffuser les idées de la révolution indochinoise, organiser des rassemblements spéciaux le soir, consacrés aux événements révolutionnaires en Indochine, s'adresser aux ouvriers industriels.

Trois Indochinois furent admis pour des études après diplôme, mais seul **Minine** put finir ses études à la KUTV. Il écrivit une dissertation intitulée « *La situation économique et politique en Indochine* » écrite en 1931.

Ho Chi Minh fut également engagé dans le travail de recherche à Moscou. En janvier 1937, il fut intégré à un groupe d'étudiants diplômés à l'Institut de recherche. Selon certaines informations, il voulait écrire comme dissertation, « *Une révolution agraire dans les pays d'Asie du Sud-Est* ». Mais son départ d'URSS à la fin de 1938 eut pour résultat d'interrompre son travail.

L'organisation de la section indochinoise de l'Institut de recherche fut le premier pas dans le développement des études vietnamiennes, en tant que discipline scientifique indépendante en Union soviétique. V.I. Vassilieva dirigea en permanence cette section. Les principales directions de la section Indochinoise étaient : 1) la formation des cadres politiques pour l'Indochine (c'est pourquoi les groupes étudiants lui étaient rattachés et fonctionnaient dans son cadre, 2) l'analyse et la présentation des articles des revues vietnamiennes et françaises afin de préparer les dossiers et bulletins sur certains sujets, de rendre compte des livres et résumés sur les problèmes coloniaux.

Après la fermeture de la KUTV, de l'Institut et de l'Ecole Lénine en 1938, quelques Indochinois restèrent en Union soviétique. Il est probable que certains d'entre eux, en tant que soldats internationaux de la Brigade spéciale d'infanterie participèrent à la défense de Moscou en 1941-42. On suppose qu'ils étaient cinq ou six ; de nombreux faits de leur biographie et de leur destin final ne sont pas encore clairs aujourd'hui.

La formation des révolutionnaires vietnamiens dans les universités communistes soviétiques dans les années 20/30 est devenue une étape importante dans la formation de l'élite politique vietnamienne visant à la diffusion et à la réalisation pratique des idées communistes dans leur pays, et s'étaient fixés un but précis : la conquête de l'indépendance nationale.

Il est généralement admis que la contribution personnelle d'Ho Chi Minh à la formation des cadres politiques pour l'Indochine a une grande importance. Leur formation ne fut possible que du fait de l'établissement de liens étroits entre la Comintern et le mouvement de libération nationale en Indochine : la signification pratique de ce processus est le fait que, dans les années 20/30, cette colonie française était impliquée dans la politique internationale globale.

L'activité révolutionnaire et les études d'Ho Chi Minh en Union soviétique l'ont aidé à comprendre la valeur pragmatique des idées communistes dans sa lutte pour l'indépendance nationale, à éduquer les masses dans un esprit de dévouement politique, à créer les principes sociaux et politiques qui devaient former plus tard la base du Vietnam démocratique du peuple.



**Pierre Broué**

## **Lettre à Carolina**

### **Lutte pour l'Histoire, lutte pour la Révolution**

Il y a mille et une manières de lutter pour la Révolution. L'une est de travailler pour approcher le plus possible de la vérité historique, ce qu'on peut appeler, non pas un combat pour une histoire révolutionnaire, mais un combat révolutionnaire pour l'Histoire.

Comme toutes les luttes révolutionnaires, il passe par un travail obscur et souvent fastidieux, la collecte des documents, parfois très longue, parfois vaine, leur reconstitution, leur lecture pas toujours facile, parfois leur traduction, leur compréhension, leur datation, leur commentaire.

Ci-dessus, c'est une énumération de mots, mais dans la vie, ce sont de longues heures de travail, souvent de nuit, dans une lutte contre le sommeil et le conservatisme de la pensée. Le travail épuisant, mais qui apporte de si belles récompenses ! La plus belle : trouver une clé, une arme imparable pour dénoncer un mensonge, démentir une calomnie, restaurer le vrai visage d'une militante ou d'un militant. Cette recherche m'a donné des joies immenses.

Je commence par **Khristian Rakovsky**, l'ami de **Trotsky**, son plus fidèle camarade de combat. Ce vaillant semblait avoir craqué quand, en 1934, après sept ans de détention dans des conditions matérielles épouvantables, il a « capitulé » », bien qu'en des termes moins déshonorants qu'on ne l'a dit. A son

procès en 1938, il avait « avoué » ce que le procureur voulait qu'il avoue, mais aussi biaisé, rusé, parlé de sa vie de révolutionnaire, cherchant échapper à l'étreinte mortelle de l'araignée bureaucratique. Trosky d'abord ne l'avait pas cru. Mais, à Moscou, il parut à son propre procès, « avoua » mais ne fut pas condamné à mort. Puis il se tut. Trotsky avait des doutes, plus que des doutes. Comment le dire à tous quand chaque jour des milliers avouaient, s'accusaient, demandaient pardon à **Staline** ? Plusieurs camarades de México m'ont raconté que, lorsqu'il se croyait seul, dans son jardin de Coyoacan, Trotsky parlait à voix haute à son vieux camarade Khristian Georgévitch, son ami, le « dernier » de l'époque des héros révolutionnaires qu'ils avaient été dans leur vie : il lui disait qu'il était certain qu'il n'avait pas pu trahir, qu'il continuait à l'aimer mais qu'hélas le seul moyen de le défendre était de faire connaître son passé de révolutionnaire, un passé qui s'arrêtait en 1934. Même les camarades trotskystes qui se lançaient dans l'histoire, devenaient timides en mentionnant Rakovsky, en parlaient avec des précautions, le rapetissaient par prudence, craignaient de devoir en avoir honte.

Comme tous les gens qui ont usé leurs yeux sur de vieux papiers d'archives, tourné mille fois les mêmes questions dans leur tête, j'avais des éléments : les ratures de Trotsky sur la biographie de son ami qu'il n'avait finalement pas éditée, ce qu'il avait écrit spontanément, puis rayé par précaution et souci pour son ami, des noms de camarades qu'il avait connus en exil et qui avaient été fusillés. C'était un fatras dont je ne pus pendant longtemps rien faire ; un alignement de noms de personnes et de lieux.

Mais tout a changé brusquement avec la rencontre, en Allemagne, d'une jeune femme de 90 ans, la compagne autrefois d'un secrétaire de Trotsky, militante de l'opposition de Gauche, **Genia Gershonskaia**. Elle a, par sa mémoire et son amour pour ces morts qui étaient des êtres chers, ordonné mes connaissances, les a remises à leur place, en a fait un tout cohérent et articulé. J'ai aussi eu de longs entretiens avec **I. Ia Vratchev**, angoissé jusqu'au dernier jour par sa « capitulation » de 1927, après s'être fait prendre dans la nasse de **Radek** et de ses appâts cuisinés par le GPU. Le sentiment de culpabilité dont il souffrait n'occultait pas son irrévérence, ses accès d'autorité, sa mémoire.

De sa déportation à sa capitulation, soit de 1927 à 1934, Rakovsky a réussi à conserver des rapports avec le centre de déportés de Biisk qui, par

l'intermédiaire du « centre » de Moscou, lui-même informé de l'étranger par **Léon Sedov**, le fils de Trotsky, lui faisait parvenir nouvelles et commentaires et à qui il répondait. Gershonskaia lui avait personnellement apporté du courrier de Biisk à Barnaoul...A la tête de ce réseau, un jeune communiste ukrainien, **Lipa Wolfson**, qui n'a jamais abandonné Rakovsky, a au contraire réussi pendant des années à se jouer de la police et, dans tous les lieux de déportation successifs de Rako, a fini par surgir pour renouer le lien historique dans la pratique militante.

Les affirmations de Trotsky sur l'isolement absolu de Rakovsky ne doivent plus désormais être interprétées que comme une précaution nécessaire, car il connaissait la vérité. Mais, à la fin de 1933, ce que les flics staliniens appellent « le réseau Rakovsky-Wolfson », la direction en URSS des bolcheviks-léninistes, a été décapitée.

Tous les documents que j'ai pu réunir et consulter depuis cette découverte coïncident, bien qu'il n'existe pas de preuve formelle. Je pense quant à moi que Rakovsky a cru possible de négocier et de chercher un accord avec le GPU : il a promis une « déclaration » de soutien au régime stalinien menacé par les nazis de Hitler, en échange de la promesse qu'on ne tuerait ni Wolfson ni ses jeunes camarades. Lui-même pensait probablement, sur la base de son passé, de son expérience, de ses relations, être capable de reconstruire un pôle d'opposition pacifique et légal en URSS.

Dans un premier temps, la bureaucratie a tenu ses promesses. Wolfson et ses amis ont été condamnés à des peines de prison ridiculement basses alors qu'ils étaient inculpés de haute trahison : trois ans fut la peine la plus lourde, celle qui fut infligée à Wolfson. Rako crut sans doute que l'accord tenait.

En 1937, lors de son arrestation et pendant les longues séances de torture qu'il subit, il a respecté les bases de l'accord antérieur et n'a pas non plus été condamné à mort. Il disparut dans les prisons, où commençait sans doute la période la plus dure de sa vie militante. J'ai pu la connaître par les documents d'archives du GPU que sa famille, son petit neveu, le colonel Khristian Rakovsky, m'a remis pour me permettre d'écrire mon livre sur Rakovsky.

C'est en prison que Rakovsky a appris que Staline avait fait fusiller, début 27, Lipa Wolfson et ses jeunes camarades, et compris que lui-même avait joué le rôle du naïf, en un mot, qu'il avait été dupé. Il demanda à rencontrer le représentant du GPU et tint à lui dire qu'il le prenait pour le chef d'une bande de

tueurs et que le devoir de tout militant et de tout homme honorable était de dire qui étaient les tueurs au service de Staline et de les dénoncer. « *Vous me tuerez, je le sais* », précisa-t-il.

Ils le tuèrent car ils en avaient peur. Ils le tuèrent parce que la guerre qui montrait la criminelle impréparation de la Russie sous Staline pouvait éveiller le souvenir des héros de la Guerre civile dont il était. Staline le fit fusiller sans jugement avec environ 150 autres vieux-bolcheviks, ordonna que son cadavre coupé en morceaux soit jeté aux loups dans la forêt près d'Orel. Son petit-neveu lui a fait construire un sobre cénotaphe sur lequel figurent ses dernières paroles contre la bureaucratie et le GPU. Quand j'ai pris la parole et me suis adressé à plusieurs centaines de personnes, dont nombre de jeunes, à l'Université de Kharkov en 1992, j'étais bouleversé de répondre, à cet endroit et à ce moment, à l'angoisse de Trotsky interrogeant son ami à voix haute dans le jardin de Coyoacán. Grâce à mes recherches, Rakovsky répondait « Présent ».

J'ai fait d'autres travaux sur les trotskystes que personne n'a contestés mais dont personne ne parle (surtout pas dans les journaux et revues qui se réclament du trotskysme en France). Ainsi **Ivan Nikitich Smirnov**, un ouvrier ami de Trotsky que Lénine avait surnommé « la conscience du parti » et sa jeune compagne **Aleksandra Safonova** ont fondé, après avoir capitulé, un groupe de « trotskystes ex-capitulards » comme disait Léon Sedov, qui anima à la fin de 1932 un « Bloc des Oppositions » que l'on retrouve en filigrane comme dans un palimpseste, dans le compte rendu du premier Procès de Moscou.

C'est la fille d'I.N. Smirnov, la jeune **Olga Ivanovna Smirnova**, fusillée en 1937, qui avait été l'agent de la liaison entre Rakovsky et Smirnov. Quelques-uns des « trotskystes ex-capitulards » seront plus tard, comme **A.A. Konstantinov**, dit **Kostia**, ou le tout jeune **David Maidenberg**, arrêté en 1925, exécuté en 1937, ont été des leaders de la deuxième génération.

Pour nous, le groupe des hommes remarquables qui ont été des animateurs de la résistance dans les camps de Staline n'est plus un espace interdit. Nous savons à peu près tout des deux grandes grèves et de la fin des trotskystes en URSS en 37-38 sur la triple question de la Guerre d'Espagne, des Procès de Moscou et de leurs droits de « politiques » : aux noms déjà connus de **G.I. Iakovine**, **Fedor N. Dingelstedt** et **Sokrat Gevorkian**, il faut ajouter celui de **Samouil Krol**, grand dirigeant syndical et animateur des grévistes de Magadan.

L'ouverture de certains dossiers d'archives permet aussi aujourd'hui de répondre à la question « *Qui étaient les trotskystes* » ? Bourgeois et staliniens ont toujours répondu en chœur, dans le meilleur des cas, qu'il s'agissait d'intellectuels, coupeurs de cheveux en quatre, totalement étrangers aux préoccupations de la classe ouvrière russe et indignes du moindre intérêt de la part de la jeunesse du monde. Nous avons pu, à travers les éléments donnés par la presse et ceux des dossiers du GPU et du parti lors des exclusions, établir que l'écrasante majorité des opposants de la fin des années 20 étaient de jeunes travailleurs, entre 20 et 30 ans, qu'encadraient quelques-uns des plus jeunes héros de la Guerre civile.

En d'autres termes, ils étaient « *la génération d'Octobre* » et nous savons qu'il fallut deux mois pour exécuter à la mitrailleuse, par groupes quotidiens d'une cinquantaine, dans une clairière proche de la briquetterie de Vorkouta, tous ceux qui avaient survécu dans ce camp où on les avait « regroupés » à dessein. J'ai fait sur leur « composition » par âge et profession une communication au congrès de Montréal sur l'histoire de l'Europe orientale.

J'ai commencé cette lettre en parlant de mes découvertes personnelles, mais je ne peux pas m'en tenir là : des dizaines de chercheurs et d'abord des Russes ont trouvé dans les archives un matériel jusque là inutilisé, voire totalement dissimulé, sauf pour le KGB qui l'a exploité comme une mine de renseignements pendant des années.

Par ailleurs, sur l'histoire de l'Union soviétique proprement dite, nous avons à apporter, nous les historiens trotskystes, plus de compléments tirés des archives ouvertes ou de travaux récents que des pistes nouvelles. Un soviétique, l'ami **Aleksandr Pochtchékoldine**, mort depuis, probablement assassiné, a étudié la main mise de Staline sur la bureaucratie éparse, son unification puis les privilèges qui ont permis de la tenir étroitement et d'en faire un outil à tout faire.

Sur l'année du *Cours nouveau*, la fin de 1923 et le début de 1924, nous avons tous les documents qui manquaient mais dont nous connaissions déjà en gros le contenu, notamment tous les textes de Trotsky et les réponses qui lui furent faites, y compris une intervention à un Comité central d'où l'on croyait qu'il avait été absent.

Par ailleurs tout le monde savait que les résultats des votes dans le parti avaient été outrageusement falsifiés. Nous avons appris par le fils d'**Antonov-**

**Ovseenko**, historien de valeur, que son père, responsable politique de l'Armée, **N.I. Mouralov**, commandant de la garnison de Moscou, et le tchékiste **Kote Tsintsadze**, avaient proposé à Trotsky de marcher sur le Comité central, d'arrêter Staline et de confier à des militants irréprochables l'organisation d'un nouveau vote. Trotsky avait refusé de devoir son pouvoir à un coup d'état de l'Armée rouge et non à une volonté clairement exprimée de la base, sans pression ni peur.

Le grand historien **Viktor Petrovitch Danilov** à qui le Kremlin de **Gorbatchev** retira son passeport pour avoir fait l'éloge de Trotsky et de mon livre sur lui dans la revue *Echo*, a enfin vu publier une importante partie de ses travaux sur la collectivisation restés jusqu'à présent inédits.

Je ne citerai aucun travail sur la Grande Purge, bien que certains soient remarquables. Mais c'est là-dessus que se sont le plus exprimés les chercheurs. La découverte la plus amère est que Staline a personnellement choisi des femmes qui avaient joué un rôle dans le combat de l'Opposition pour les condamner non à la prison ou au camp mais à l'usage sexuel des prisonniers des camps : « *puisqu'elles aiment les trotskystes* », aurait-il commenté.

Et je ne peux pas ne pas mentionner que le prétendu « *mystère* » qui entourait la mort d'**Andrés Nin**, secrétaire du POUM, a été définitivement éclairé, confirmant toutes nos hypothèses, par le travail des cinéastes catalans du film *Operacion Nikolai*.

**Jean-Jacques Marie**, a non seulement confirmé en ce qui concerne la Pologne, ce qu'avaient indiqué discrètement quelques chercheurs russes, au sujet de la liquidation de tous les membres du PC polonais et de la datation de cette campagne d'extermination. Mais il nous a appris aussi et surtout l'existence dans ce parti d'une opposition décidée à défendre son honneur et poursuivre l'activité communiste du parti, rejoignant ainsi l'Opposition de gauche, et qui connut, le même sort, avec l'assassinat par le GPU du dirigeant de ce combat, l'ancien membre du Comité central **L.V. Lipski**, de ses frères **Anton** et **Ludwig Lipski** et de ses camarades **Jerzy Szczot** et **Zelm Konstanty**.

La recherche a permis aussi de démasquer quelques « agents » : à commencer par ceux qui avaient infiltré le SWP.

**Orlov** a finalement laissé dans ses archives la preuve que « le journaliste français » **Georges Soria** était, comme je l'en ai accusé publiquement à

plusieurs reprises, un agent du GPU particulièrement chargé de la peau des trotskystes.

Pour les autres personnages accusés d'avoir joué un rôle important dans telle ou telle opération du GPU, rappelons que **Margarita Nelken**, de la direction du PCE, était de ceux-là, aux ordres des envoyés de Moscou à Madrid dont le cynique **Ernö Gerö**.

C'est en Pologne que j'ai appris que l'agent du GPU en Espagne qui infiltra le POUM et qu'on prenait pour un Russe du nom de **Lev Narvitch** était en réalité un Polonais du nom de **Léon Narwicz**.

Sur la politique de la Comintern, je dois parler aussi des travaux de camarades qui me sont proches. D'abord, **Aleksandr (Sacha) Pantsov** est le premier à avoir vu les archives sur la révolution chinoise et en a sorti un livre lourd de preuves, d'exemples, d'hommages aux « *bolcheviks chinois* », très brillant dans les nuances qu'il apporte, sans pour autant, il s'en faut, remettre en question l'interprétation de Trotsky.

**Bernhard Bayerlein**, lui, va publier incessamment à Berlin un ouvrage dans lequel il a rassemblé tous les documents concernant l'année 1923 et la Révolution allemande : une somme qui va bien gêner tous les partisans de la disparition de la révolution de l'horizon de l'humanité, dans le passé, comme dans le présent et l'avenir. J'avais pu utiliser ces documents pour mon livre sur l'histoire de la Comintern.

C'est aussi Bayerlein qui est en train d'annoter un ouvrage que j'ai eu le plaisir de consulter en manuscrit dans sa traduction allemande, sans pouvoir le mentionner, les mémoires de **Georgi Dimitrov**, le « chef » de l'Internationale, qui livrait ses officiers et ses hommes aux bourreaux de Staline et en tenait un compte soigneux.

Je ne crois pas pouvoir, dans le cadre de cet article, pénétrer dans la masse d'informations que les archives de la Comintern à Moscou empilent sur celles qui se trouvent à Harvard dans les Papiers de Trotsky. On peut enfin traiter complètement, pour la première fois, la question de la résistance des militants du KPD à la capitulation sans combat de leur parti devant les bandes hitlériennes, puis leur sacrifice.

Cette histoire à elle seule donne la trame de la défaite des révolutionnaires devant Staline/Hitler que les années suivantes confirmeront. Il y aurait un livre entier à faire sur le fameux « complot de la Comintern » qui coûta la vie en 1938 à tant de communistes, réfugiés ou rappelés à Moscou pour y être abattus.

Il en faudrait aussi un autre sur les îlots de résistance au sein même de l'appareil, non seulement du GPU, mais de responsables étrangers, « le groupe Neumann-Lenski » disaient les Inquisiteurs en 1932. Nous ne traiterons pas **Heinz Neumann** avec le mépris que lui manifestent les séides de Staline ou les écrivassiers qui l'approuvaient ou l'approuvent.

Avec ces dernières affaires, nous avons acquis une vue très neuve et bien différente de la personnalité de **Béla Kun**, et, en sens inverse, un revêtement moins héroïque de **Luiz Carlos Prestes** dans les vaillants soulèvements armés brésiliens, infestés par la police politique brésilienne autant que par le GPU, et l'impitoyable massacre de tous les envoyés de Moscou, à qui étaient réservés les traitements les plus ignobles et les plus humiliants.

Sur la Chine, il faut souhaiter que Pantsov poursuive son travail au moins jusqu'à la fin de la Deuxième Guerre Mondiale où sonna le glas du trotskysme en Chine.

Une histoire sérieuse du PC Tchécoslovaque pourrait se construire autour de personnalités que nous connaissons bien aujourd'hui par ces archives où les luttes fractionnelles avaient fini par détruire presque entièrement un énorme capital politique et moral humain dont l'incarnation la plus éblouissante est évidemment l'historien-écrivain-journaliste surréaliste et communiste **Zavis Kalandra** pendu sur ordre de Staline en 1948.

Certaines questions n'ont pas encore reçu la réponse attendue. Qui a tué **Julio Antonio Mella**, héros romantique du trotskysme cubain ? Les staliniens comme le pensent certains trotskystes, les machadistes comme le jurent les staliniens et les Auténticos, ou encore, pour de bon les machadistes ? A-t-il été exclu des rangs communistes après sa première rencontre avec **Vittorio Vidali** ? Ou y est-il resté ?

Les histoires des *andartes* grecs sont restées largement des épisodes de l'histoire militaire alors qu'il s'agit d'une histoire très politique, celle d'une guerre civile. On suppose seulement que **Dimitros Sakarellos** était un homme du GPU, assassin d'un trotskyste dans les années 20, chargé pendant la guerre de

dresser, de duper les leaders des communistes grecs et qui s'est tué accidentellement à son arrivée.

Les probabilités d'appartenance au GPU sont écrasantes contre **Tina Modotti** elle-même contre laquelle il y a bien des accusations mais pas de preuves dans les meurtres dont on l'a accusée. Soudoplatov a désigné par leurs noms les assassins de **Rudolf Klement**, secrétaire de Trotsky : **Korotkov** et **Taubman** ont fait ensuite de belles carrières de bureaucrates.

Dans le sens inverse, il y a eu quelques surprises. Nous étions peu nombreux à savoir que le grand historien russe de la Révolution française **Viktor Daline** avait été membre de l'Opposition de gauche dont il avait en vain tenté de préserver les archives : celles du GPU ont parlé à la grande surprise de quelques messieurs ex-staliniens dans les universités françaises.

J'ai beaucoup parlé ici du GPU qui a infecté toute cette histoire du communisme et s'est finalement substitué à tout, à commencer par ce Parti bolchevique, qui avait été révolutionnaire. Pourtant ses progrès ont été plus lents que l'on ne le croit généralement. C'est ainsi que j'ai trouvé dans les archives du parti de Kharkov, des documents émanant du stalinien **Postychev** en 1927, notamment une lettre adressée à Staline dans laquelle il se défend avec énergie de porter la responsabilité des tentatives de violence contre Rakovsky, à laquelle s'étaient livrés des « *inconnus* » dont tout indique qu'il s'agissait de guépéoutistes : Postychev réprouvait ces « *méthodes* » et croyait que Staline les réprouvait aussi, et Staline devait en partie se cacher derrière « *des inconnus* ».

Ce sont des éléments de ce genre qui me dictent ma conclusion. Nous avons tous ensemble, historiens honnêtes de tous pays, marxistes ou non, et malgré les malhonnêtes qui sont plus nombreux encore et dont beaucoup se sont mensongèrement dits « marxistes », rétabli la vérité sur un certain nombre de points. Parfois pourtant cette réalité passée n'affleure que de façon imperceptible. En d'autres termes, on a balayé, il faut maintenant creuser. Et il faut creuser sans perdre de vue que ce n'est pas « *de l'art pour l'art* », que la vérité est révolutionnaire et que c'est parce qu'on est révolutionnaire que l'on cherche la vérité et qu'on trouve une bribe qui permet d'attrapper la corde, de tirer dessus et ainsi d'avancer dans la compréhension de ce monde en marche, qui est nécessaire à sa transformation.

126

CAHIERS LEON TROTSKY 74

Le 20 juillet 2000

Ton vieux Pierre.

## ***Notes de lecture***

**Philippe Campinchi**, *Les lambertistes, un courant trotskiste français*, Balland 2000.

Il est rare de tomber sur un livre qui évoque les lambertistes, même si un récent ouvrage, que je n'ai pas lu, y faisait déjà largement allusion dans l'histoire de Force Ouvrière<sup>1</sup>.

L'ouvrage de Philippe Campinchi pourrait combler un vide sur l'organisation trotskyste créée par Pierre Bousset-Lambert et proposer une étude historique, sociologique et politique solide. Il y a de cela, mais on a plutôt affaire à un mélange, au sens littéraire du terme, entre souvenirs, impressions, raisonnements politiques, qui s'entrecroisent et finalement embrouillent plus qu'ils n'éclairent le lecteur non averti sur le « *lambertisme* » dans la mouvance trotskyste française.

En tant que lecteur plus renseigné, qui a usé ses fonds de culotte à l'école lambertiste, cet ouvrage m'apparaît comme une sorte de règlement de compte avec le personnage Lambert. Non avec l'individu mais avec le dirigeant vieillissant de l'actuel Parti des Travailleurs, avec son rôle et son image d'homme politique. Il apparaît aussi comme un plaidoyer contre toute « *machine politique à broyer* », tant les méthodes du PCI semblent avoir laissé de traces encore cuisantes dans la chair de Campinchi.

Apparemment, celui-ci est resté de 1980 à 1986 dans le PCI, de dix-sept à vingt-trois ans. Un apprentissage de la politique en quelque sorte, mais quel apprentissage ! Il a vécu les grandes années de l'Unef-ID, d'une organisation syndicale, alors forte, dont il fut plus tard, après avoir quitté le PCI, le secrétaire général et le président.

De cette expérience et de cette période, il a gardé de toute évidence des amitiés, une bibliothèque, des notes manuscrites. Et donc quelques ingrédients

---

1. Christophe Bourseiller, *Cet étrange Monsieur Blondel*, Bartillat, 1997.

nécessaires pour écrire « *Les lambertistes, un courant trotskiste français* ». Plus que les éléments historiques sur l'histoire du trotskysme français, somme toute assez succincts, il se dégage une belle galerie de portraits : Lambert, le père tutélaire, Gérard Bloch, Stéphane Just, Raoul, les aînés. Mais aussi Charles Berg, le fils prodigue et déshérité, Jean Christophe Cambadélis, désormais député socialiste installé, mais menacé, Seldjouk, le vizir en attente de califat.

Le mérite de Campinchi me semble être également de retracer la vie quotidienne du militant du PCI<sup>1</sup> de la formation à l'intégration, de la réunion de cellule à la vente d'*Informations Ouvrières*, de la « *phalange* » aux campagnes financières, de la cooptation à la radiation voire l'exclusion. J'y trouve également une analyse tout à fait intéressante<sup>2</sup> de la politique syndicale chez les enseignants et en milieu étudiant de 1971 à 1986. Par contre le rôle des lambertistes dans Force Ouvrière, s'il est évoqué, est finalement peu analysé, en dehors d'allusions et de quelques témoignages. Elle reste à écrire, cette histoire là.

Et puis, il manque également quelques pans non négligeables du lambertisme. Ainsi son implantation géographique en dehors de la région parisienne, ses « *bastions* » comme Nantes ou autrefois Dijon ou Grenoble, par exemple. Plus surprenant, les liaisons internationales des lambertistes, pour ne pas parler de ses ramifications à l'étranger, sont à peine mentionnées. C'est pourtant un des aspects essentiels du trotskysme comme du lambertisme. Et cela méritait sûrement une place plus importante.

Je reste également sceptique sur l'utilité du premier chapitre sur le thème « *Lionel Jospin fut-il ou non lambertiste ?* ». Cette question fait régulièrement le miel des échetiers et n'est finalement pas d'un intérêt politique majeur.

Il reste que c'est un livre qui se lit bien, au carrefour de la sociologie, de l'histoire, du témoignage politique, et qui inaugure peut-être, dans les années à venir, une éclosion de « *mémoires* » sur ce qui fut une partie non négligeable de nos vies.

**Paulus**

---

1. Terme générique pour l'OCI, l'OT, le PCI, le PT maintenant.

2. Chapitres 9 et 10.

## OEUVRES DE LÉON TROTSKY

C'est en 1978 qu'est paru le premier volume de la publication de l'Institut Léon Trotsky, les *Œuvres*, de mars à juillet 1933, premier volume de la première série des oeuvres d'exil du révolutionnaire russe, publiées sous la direction de Pierre Broué.

De 1978 à 1980, l'Institut Léon Trotsky a ainsi publié sept volumes qui reposaient sur les écrits publiés de Léon Trotsky, la partie « ouverte » des archives de Harvard et différentes archives à travers le monde.

Depuis 1980, à partir du volume 8, le travail qui a été épaulé par la R.C.P. 596 puis la Jeune Equipe « Histoire du Communisme » du C.N.R.S., repose désormais principalement sur la partie « fermée » des papiers d'exil de Trotsky, à la Houghton Library de l'Université de Harvard.

La première série de cette publication s'est terminée avec le volume 24 en septembre 1987.

La nouvelle série est commencée avec les volumes I, II et III : elle couvrira la période de 1928, l'exil de Trotsky à Alma-Ata, jusqu'en 1933, l'appel à la construction de la IVe Internationale. On a également prévu des volumes de compléments, sur la base de la partie « fermée » pour 1933-1935.

On peut se procurer les volumes des Œuvres en s'adressant à l'administration des Cahiers Léon Trotsky ainsi qu'aux librairies de la Selio, 87, rue du Faubourg-Saint-Denis, Paris (10<sup>e</sup>), et de la Brèche, 5, rue de Romainville, Paris (19<sup>e</sup>).

ISSN 0181 - 0790

Prix : 90 F

**Cahiers Léon Trotsky** ☐ **Institut Léon Trotsky**